

Soignants-chanteurs

Un monde à plusieurs voix

Grand air & p'tits bonheurs

La collection *Pratiques utopiques* rassemble des livres qui ont l'ambition de montrer qu'il y a toujours place, ici et maintenant, comme hier et ailleurs, pour des réalisations qui se donnent d'autres priorités que le profit, la course à la consommation ou le tout à l'économie et qui inscrivent leur sens dans le concret de pratiques libres et solidaires.

Face au partage du travail, à la désertification des campagnes, à la déshumanisation dans les cités ou à l'exclusion, des entreprises, des groupes, des associations ou des individus apportent des réponses originales et adaptées à ces questions de société qui paraissent parfois insolubles.

Concrètement il s'agit de bâtir cet « autre monde possible » qui ne peut objectivement se décliner qu'au pluriel.

Exemples de démocratie économique elles bousculent également quelques sacro-saints principes de notre société marchande, démontrant au quotidien que l'association est plus enrichissante que la compétition, que la coopération vaut mieux que la concurrence ou que l'autogestion permet de reprendre le pouvoir sur sa vie.

Pratiques utopiques espère, par ce biais, encourager ceux qui sont insatisfaits du monde dans lequel ils vivent, à faire le pas vers d'autres possibles. L'utopie est à portée de main.

Catalogue en fin d'ouvrage

©Les Editions REPAS, 2011
4, allée Séverine - 26000 Valence
<http://editionsrepas.free.fr>

Graphisme et illustration couverture : Manuel Gracia

Maquette intérieure : Stéphane Prévot

Correction et mise en page : La Navette

Soignants-chanteurs

Un monde à plusieurs voix

Préface de Jean-Pierre Olives

éditions Repas

Sommaire

Page 1	<i>Préface de Jean-Pierre Olives</i>
Page 7	Chapitre 1 Grand air & p'tits bonheurs, naissance et histoire
Page 27	Chapitre 2 Le concept de soignant-chanteur
Page 67	Chapitre 3 Grand air & p'tits bonheurs au chevet
Page 81	Chapitre 4 Trajectoires vers la création collective
Page 101	Chapitre 5 Une soif d'ouverture et de rencontre
Page 113	Chapitre 6 Le quotidien dans les soins
Page 123	Chapitre 7 La transmission

Préface

J'ai connu les hôpitaux pédiatriques à une époque où les visites pour les parents étaient limitées à une heure dans le meilleur des cas. C'était encore le temps où l'on croisait dans les couloirs des sœurs à cornette et des infirmières puéricultrices avec de charmants petits bonnets blancs posés sur des cheveux tirés à quatre épingles, d'où rien ne dépassait. Point de fantaisie, point de musique, pas encore de téléviseur et une tenace odeur d'éther qui vous accompagnait jusque dans votre maison.

Puis, longtemps, très longtemps après mai 1968, disons 20 ans après, l'hôpital s'est tout doucement ouvert, suivant avec retard l'évolution de la société, mais surtout grâce à l'initiative de quelques pionniers déterminés.

C'est d'abord l'école qui s'est installée dans les services de pédiatrie, puis sont venus les bénévoles, les « Dames en rose », les clowns, les musiciens et enfin tous les artistes. Cela fait maintenant quinze ans que les services de pédiatrie du CHU de Toulouse ont structuré et développé toutes ces activités : nomination d'un délégué au projet culturel (une première en France !) et création d'une commission éducation et culture, composée de représentants du personnel : cadres de soins, enseignants, éducateurs, médecins, infirmières et auxiliaires de puériculture, délégué aux affaires culturelles ou à la communication, tous bénévoles mais volontaires.

C'est dans cette effervescence qu'est né Grand air & p'tits bonheurs. C'était un beau bébé qui est arrivé en même temps que le nouvel hôpital des enfants... Tout était neuf, la lumière rentrait à flots dans les patios. Les parents pouvaient enfin rester et dormir avec leur enfant, de la musique et des chants s'élevaient dans les chambres et résonnaient aussi dans les services de réanimation et de néonatalogie, les enfants avaient une ludothèque à disposition... Philippe Noiret, de sa belle voix grave, inaugurerait la salle de spectacle pour les enfants hospitalisés qui, depuis, porte son nom.

Le bonheur est éphémère par essence... Les choses ont changé, un virage a été pris, le vent s'est mis à souffler et la coque du bateau a tremblé.

Maintenant, en 2011, l'hôpital est devenu une entreprise et le malade un client. La tarification à l'activité fait que c'est la maladie qui rapporte de l'argent... ou en fait perdre à l'hôpital. Dans cet univers administratif, comptable, impitoyable, l'individu peut perdre son âme et le malade la compassion, le respect et la dignité.

Heureusement, il existe encore, comme le chantait Georges Brassens « des assoiffés d'azur, des poètes, des fous ». Nous, soignants sensibilisés au développement de la culture à l'hôpital, nous en faisons partie et veillons farouchement à la pérennité et à la défense de nos utopies. Plus que jamais, nous avons choisi de vivre nos rêves, plutôt que de rêver notre vie.

Grand air & petits bonheurs a maintenant plus de dix ans. Il poursuit sa croissance et son adolescence paraît prometteuse. Ce ne sont pas des chanteurs qui soignent, mais des soignants qui chantent, la différence est d'importance. Ils et elles y croient... Croire en son étoile, c'est avoir un but, c'est la fixer du regard et suivre son chemin même s'il faut contourner les obstacles.

Lisez attentivement les pages qui viennent, et suivez-les à petits pas, de Namasté à Toulouse. Ils et elles ne se donnent pas de « grands airs », mais ils donnent aux enfants, et ils nous donnent, des instants de « pur bonheur »... Le bonheur n'est jamais petit.

Longue route à eux, nous saurons les accompagner (au sens littéral et musical du terme). Comme le disait avec nonchalance, mais avec tant d'élégance, Alain Baschung : « Pour que durent les moments doux ».

Jean Pierre Olives

Professeur de médecine

*Responsable médical du pôle enfants du CHU de Toulouse
Président de la commission culturelle de l'hôpital des enfants*

Introduction

Toulouse, ville du lien entre l'histoire et le futur, entre les Capitouls et la Cité de l'espace, entre Saint-Sernin et la médiathèque, entre Saint-Exupéry, Mermoz et l'Airbus A380.

Le fil de « Garonne » porte les Toulousains à la rêverie, aux contes... De même, les hôpitaux de Toulouse font le pont et tissent un fil solide qui relie le Tour et le nouvel hôpital des enfants, inauguré en 1998.

« A droite de la porte est ouvert le Tour, dont on voit encore l'orifice carré par lequel on passait les bébés abandonnés vers leur destin, dans le logement tournant intérieur maintenant disparu. Ce Tour de l'Hôtel-Dieu a été utilisé jusqu'en 1839, jusqu'à leur suppression générale en France et le début de la législation d'Assistance aux « filles-mères », laquelle ne commença à être efficace qu'après 1850 en réalité. »¹

Nous voulons témoigner d'une aventure collective : celle d'un groupe de soignants travaillant à l'hôpital des enfants du CHU de Toulouse, accompagnés, formés et supervisés par un chanteur lyrique, qui a créé l'atelier, puis l'association Grand air & p'tits bonheurs. Ils sont devenus des soignants-chanteurs.

1. Lise Enjalbert, *Hôtel-Dieu Saint-Jacques de Toulouse*, Ed. Association des Amis de l'Hôtel-Dieu Saint-Jacques et de l'Hôpital de La Grave, décembre 1989, p. 17.

Leur vocation est de partager des moments de plaisir autour du chant, de la voix, de créer des espaces de détente, de respecter les différences en favorisant les échanges à l'aide d'un répertoire varié.

Soutenu et reconnu par la direction de l'hôpital des enfants, l'atelier composé de dix membres soignants (infirmières, puéricultrices, auxiliaires de puériculture, éducatrices de jeunes enfants, cadre de santé...) et d'un chanteur lyrique, propose des moments de chant au chevet des enfants hospitalisés, des familles et des équipes soignantes dans les différentes unités de soins de l'hôpital des enfants de Toulouse. Il fonctionne depuis 1997 et a créé et réalisé des contes musicaux pour les enfants hospitalisés et également pour un public plus large dans des lieux plus diversifiés.

Ce livre est une aventure, tissée durant deux ans d'ateliers collectifs d'accompagnement à l'écriture. Il nous a permis non seulement de retrouver des émotions vécues, mais surtout de les distancier et d'opérer une réflexion dessus.

Avec l'écriture, on s'étonne, on découvre, on se découvre, on se redécouvre, on se met à nu, on continue à prendre des risques...

Nous n'avons pas de prétention thérapeutique : nous ne sommes pas des musicothérapeutes.

Nous avons juste le souhait de transmettre, de partager une expérience, de réfléchir aux concepts qui soutiennent ce que nous faisons. Montrer que l'on peut inventer, créer sans cesse, malgré les lourdeurs administratives de l'institution dans un contexte économique de plus en plus difficile.

Nous nous inscrivons dans une démarche utopique. Dans un hôpital public devenu une entreprise où la rentabilité devient prégnante, comptabiliser et évaluer des actes médicaux est beaucoup plus aisé que comptabiliser et évaluer tout ce qui touche à la relation humaine.

Pourtant, la mission première d'un hôpital est d'« accueillir », de « prendre soin ». C'est souvent ce dont les patients vont se souvenir.

Nous agissons dans cette dynamique.

Notre identité professionnelle, notre amour du chant et nos complicités créent une alchimie qui nous porte.

Ecrire, c'est laisser des traces, ancrer, pérenniser, officialiser, médiatiser l'existence de notre travail. Ecrire, c'est aussi prendre de la hauteur, de la distance. Cela nous mène à une réflexion, afin de donner du sens à notre aventure.

Qui sommes-nous ?

Camille Bonnamour, Florence Rives, éducatrices de jeunes enfants.

Marjolaine Bonafous, Caroline Mesnier, Anne-Marie Panizzutti, Nadine Barba, Christine Cheynier, puéricultrices.

Monique Lasbatx, Martine Guérin, Christine Jully dite « Jully », auxiliaires de puériculture.

Jackie Lamonzie, puéricultrice cadre de santé.

Corinne Alberge, pédiatre.

Yannis Costes, puériculteur.

Bertrand Maon, chanteur lyrique.

André Febvret et Pierre Lae, les techniciens et retraités.

En 2005, les « lanceurs d'idées » que sont Bertrand et Florence, nous ont parlé de la possibilité d'écrire un livre pour nos dix ans d'expérience de soignants-chanteurs.

1997 - 2007... Que c'était loin ! Puis, au fil du temps, chacun et chacune, à son rythme, a intégré l'idée d'une concrétisation de ce projet. Pour devenir des « écrivains », la nécessité de se faire aider a vite fait jour, et, magie des rencontres, nous voilà à collaborer avec Geneviève Verdell et Florence Trouilleau, professionnelles du travail d'écriture, de l'association Afac 31².

2. Association pour la formation et l'aide à la communication, 6, impasse Château Reynerie, 31 000 Toulouse.

Soignants-chanteurs

Notre activité est « intime, orale, éphémère », « discrète et peu reconnue ». Par le livre, nous voulons la rendre visible, la valoriser, la transmettre.

Le livre prolonge nos cahiers de liaison, mémoire retraçant chaque atelier, chaque réunion, chaque moment important du groupe depuis 1997.

Une fenêtre ouverte

Bonjour ! lance Bertrand, le chanteur, de sa voix chaude en entrant dans la salle de spectacle Philippe Noiret de l'hôpital des enfants. Avec Camille, nous l'attendons en consultant le cahier de liaison pour connaître les nouvelles du jour.

Un petit mot de Marie Hélène, l'éducatrice de chirurgie, nous informe que nous sommes attendus dans son service. Camille avait l'intention également de nous faire faire un détour par l'unité de néonatalogie.

Mais nous sommes trois, cela va être difficile puisque la consigne est de ne rentrer qu'à deux intervenants à la fois précise Bertrand.

Camille, décidée, rétorque : « Mais moi je fais partie du service ! »

Nous partons en direction de la néonatalogie.

Après un passage obligé pour respecter les règles d'hygiène et d'asepsie, lavage des mains sur blouse et chaussons, nous sommes accueillis par un large sourire du personnel visiblement informé de notre visite, soigneusement préparée par Camille le matin même.

Aujourd'hui, il est convenu que nous nous installons dans la salle de l'atelier massage. Super, un lieu différent qui permettra aux familles de sortir des boxes³ !

Quelle déception en voyant cette salle ! Triste, sans fenêtre, elle est composée essentiellement de tables et de chaises. Difficile d'imagi-

3. Dénomination utilisée pour nommer les chambres collectives de quatre à dix nouveau-nés

ner cette salle de réunion convertie en salle de massage.

Petit à petit, la salle se remplit.

Un couple de jeunes parents et leur bébé, deux petites jumelles dans les bras de leur maman et d'une auxiliaire de puériculture, puis deux autres bébés et leurs mamans, emmitouflés dans leurs couvertures. Petit à petit cette salle se fait plus chaleureuse. La lumière se tamise, le plaisir des parents ravis de pouvoir enfin sortir de leur chambre installe une ambiance feutrée.

Une maman semble timide, réservée mais se laisse convaincre et nous rejoint. Le silence ponctue cette rencontre et nous entonnons alors la série des « lunes »⁴, berceuses agréables.

Cette salle si froide semble se transformer en cocon. Je suis particulièrement sensible et surprise par l'écoute et les réactions de chaque bébé.

L'un gazouille et s'agite à chaque fin de chanson. Souhaite t-il une suite ? D'autres s'endorment paisiblement, seules les petites mains dépassent de la couverture enveloppante.

Une maman dévore son bébé du regard, détendu, reposé.

L'une des petites jumelles s'agite, semble contrariée, l'heure de la tétée approche. Les regards se croisent pendant chaque chanson.

Je ressens une certaine proximité, une intimité toute particulière avec ces familles, ces tout petits et les collègues.

Cette ambiance nous enveloppe, j'ai même un plaisir exquis à être portée par nos trois voix entremêlées. Curieuse sensation...

Il est bientôt l'heure de la tétée pour les petites jumelles, tout doucement la salle se vide. Les parents ravis nous remercient pour ce moment d'échange, cette parenthèse partagée.

On se salue après quelques mots.

Ce lieu redevient salle de réunion. Les tables et les chaises restent seules.

La lumière s'éteint...

Florence, éducatrice de jeunes enfants

4. *Belle lune, Au clair de la lune, J'ai pris un quart de lune.*

Chapitre 1

Grand air & p'tits bonheurs naissance et histoire

Depuis les années 1980, la culture, l'art, dans un souci d'amélioration de l'accueil et d'humanisation, n'ont cessé d'entrer à l'hôpital, en particulier dans les services pédiatriques, les secteurs psychiatrique et gériatrique.

Dans les années 1990, un contexte politique et socio-économique favorable permet la réflexion sur l'environnement sonore et la place de la musique et du chant dans la prise en charge de l'enfant hospitalisé. Des actions dans ce sens ont le « vent en poupe », en particulier grâce au travail d'associations comme Enfance et Musique⁵.

Tout cela aboutit à la signature d'une convention entre le ministère de la culture et celui de la santé le 4 mai 1999, qui marque une volonté commune de favoriser le développement d'activités culturelles et artistiques en milieu hospitalier, par le partenariat entre les Drac (Directions régionales des affaires culturelles) et les ARH (Agences régionales d'hospitalisation), sur un principe d'appel à projets.

A Toulouse, le plan de formation de l'établissement propose deux sessions, d'une dizaine de personnes chacune, de longue durée,

5. Association parisienne de développement de la musique dans les milieux de la petite enfance.

huit mois, à raison de trois jours par mois, en 1997 et 1998, intitulées «Autour de la musique, améliorer l'accueil de l'enfant à l'hôpital ». Cette formation est animée par Enfance et Musique, une association d'audience nationale et Bertrand Maon, artiste lyrique toulousain.

Ces formations se déroulent sur le terrain, des anciens services pédiatriques au nouvel hôpital, et feront l'objet entre autres, d'une recherche action en 1997 : « Musique et environnement sonore en service de réanimation néonatale ». ⁶

Ces espaces favorables se combinent avec la construction et l'ouverture en 1998 d'un nouvel hôpital des enfants et la création d'une commission culturelle qui s'inscrit dans le projet de l' « hôpital idéal ». Une salle de spectacle est prévue pour la diffusion artistique. Elle est réalisée grâce à l'association Hôpital Sourire ⁷ et inaugurée en 2002 par Philippe Noiret, qui lui donne son nom.

A la fin de la première session de formation en 1997, une majorité de stagiaires, pour faire vivre cette formation et porter la musique au chevet, crée un groupe appelé Musique et découverte avec le chanteur lyrique.

Ce n'est donc pas une commande institutionnelle, mais cette initiative est saluée par le responsable de la formation qui y voit « un retour sur investissement ».

Le projet est soutenu dès le départ par le délégué culturel, défendu auprès de l'institution par l'infirmier général et soutenu par le directeur d'établissement.

Conscients de nos fragilités et confrontés au nouveau mode de gestion de l'hôpital public vers plus de rentabilité, nous nous constituons en 2004 en association afin d'affirmer notre existence : c'est ainsi qu'est créé Grand air & p'tits bonheurs.

6. Revue *Spirales*, n°13, 1997, éd. ERES.

7. Association de collecte de fonds pour l'hôpital des enfants de Toulouse.

Les objectifs et les valeurs de notre action musicale à l'hôpital des enfants

Les objectifs de notre action musicale au chevet entrent dans le mouvement d'humanisation de l'hôpital et de son ouverture sur l'extérieur : faire entrer la culture, les artistes, la musique, le chant jusqu'au chevet en vue d'améliorer l'accueil de l'enfant et de sa famille en considérant l'hôpital aussi comme un lieu de vie. C'est un lieu de confluence culturelle qui peut être l'occasion d'offrir aux patients, leurs familles et aux soignants, découvertes et éveil artistiques.

L'hospitalisation peut être un moment de souffrance et de rupture. La musique, le chant permettent de proposer sans les imposer, des moments de rencontre entre tous les acteurs de l'hôpital. Cela exige pour nous une capacité d'accordage avec l'enfant, sa famille, et les professionnels qui l'entourent.

Marjolaine, puéricultrice :

« Premier jour de travail de la semaine.

Grande charge de travail.

Beaucoup d'enfants.

Relève difficile avec les collègues.

Trop plein d'informations.

Par où commencer ?

Je me sens grognon, pas disponible.

Je n'ai pas envie de parler.

Première chambre : le bébé pleure, les parents sont tendus, inquiets.

Je n'ai pas envie de répondre à leurs questions. Je suis agacée.

Grand soupir !

Je dois trouver des solutions en moi.

Je me concentre sur l'enfant.

Je commence à chanter.

Bébé accroche à ma mélodie, se calme peu à peu.
Je me sens mieux.
Cela m'apaise.
Quand les parents me regardent autrement, c'est un bonheur.

Après la relève difficile, j'avais envie de « jeter » tout le monde.
Ma journée de travail prend finalement une autre tournure.
C'est plus facile. »

L'outil musical contribue à alimenter le quotidien de l'enfant, à mieux l'accompagner, à l'aider à mieux vivre son hospitalisation, à établir une relation, une proximité.
Un de nos objectifs est de tenter de changer la dynamique du vécu à l'hôpital, de transformer le regard des soignants sur l'enfant, des soignants entre eux, et de l'autre côté celui du patient et des familles sur le personnel hospitalier au travers de rencontres musicales.

Jackie, *cadre de santé* :

« Notre activité artistique à l'hôpital des enfants :
Elle me fait chanter juste,
Elle rompt les digues de ma rigueur,
Elle épanouit mes capacités d'artiste,
Elle sublime ma sensibilité,
Elle s'impose à moi comme une évidence.
C'est une victoire sur moi-même.
C'est un coup de foudre renouvelé.
Elle me libère du conventionnel.
Ici, je fais l'impasse sur mon état de santé.
Ici, rien de ce que je suis n'est jugé ni violenté.
Elle m'emplit de poésie.
Elle me fait croire en moi-baladin.
Elle m'entraîne au fond d'émotions profondes.
Elle est un pied de nez au cadre.
Elle me permet d'être sérieuse et clown à la fois.

Elle me fait « professionnelle du chant ».
C'est mon activité de saltimbanque.
Elle me fait concilier maîtrise et émotivité.
Elle m'emplit de bonheur. »

Avec et face à l'institution

Le délégué culturel

Erik Fabre-Maigné a été l'un des premiers à être nommé à cette fonction dans un CHU par l'administration en 1997. Il est, à l'origine, un agent administratif hospitalier. Pour son profil très lié à l'artistique, il a été choisi pour ce nouveau poste.

Erik Fabre-Maigné, *responsable culturel au CHU de Toulouse* :

« La culture à l'hôpital se situe dans la perspective d'ouverture et d'éducation artistique, de démocratisation des œuvres de l'esprit et de leur accès aux plus défavorisés.
Cet élan a été encouragé par les ministres de la culture successifs depuis André Malraux, en particulier Catherine Trautmann qui mit en place avec son homologue de la Santé, une convention signée en 1999.
Une des meilleures manières de remplir cette mission passe en effet par la sensibilisation des enfants dès leur plus jeune âge, c'est la meilleure manière de les aider à préparer leur avenir dans un monde qu'ils modèleront à leur tour.
A ce titre, les interventions du groupe des soignants-chanteurs Grand air & p'tits bonheurs, relayées par les éducatrices de jeunes enfants et les équipes de soins, en partenariat avec Sanofi Aventis France, membre du Cercle de partenaires du ministère de la Culture, sont exemplaires :
- améliorer le bien-être psychologique de nos jeunes patients par des rencontres avec cet artiste du spectacle vivant et ces

soignantes investies dans un travail choral de qualité ;
 - mieux vivre leur hospitalisation ;
 - favoriser une ouverture vers un art majeur commun à toutes les civilisations : le chant à plusieurs voix, avec tous ses effets bienfaisants.

Il est important de rappeler enfin qu'il s'agit d'une action pilote en France depuis plus de dix ans, commencée en partenariat avec l'association Enfance et Musique. Marie-Françoise Mory et Philippe Bouteloup ont formé avec Bertrand Maon les soignants-chanteurs du groupe.

Comme l'écrivait le professeur Pontonnier : « Un hôpital, malgré les impératifs techniques, doit se garder du gigantisme et conserver toujours un visage humain. »

Le délégué culturel rentre très rapidement dans une relation de complicité avec les éducatrices de jeunes enfants et est très sensible à la défense d'une prise en charge globale de l'enfant et de sa famille. Il a une bonne connaissance du monde artistique et associatif local et il est chargé de mettre en place des partenariats, des actions avec des artistes qu'il fait venir à l'hôpital. Il est à l'origine de nos deux sessions de formation musicale avec comme dispositif, une association nationale et notre partenaire artistique local, Bertrand Maon. Il nous soutiendra, défendra la pérennité de notre action, et facilitera la recherche d'un partenaire financier.

La commission culturelle

Elle est mise en place à la même époque. A son origine, elle comprend quatre membres : le délégué culturel, une psychologue, une cadre puéricultrice et une éducatrice de jeunes enfants. Sa constitution s'est faite sur la base du volontariat et son fonctionnement était plutôt « artisanal ». Il est intéressant de constater que son évolution, sa lisibilité, sa transparence, sa professionnalisation se sont faites d'une manière parallèle à celle de l'association Grand air & p'tits bonheurs.

Cette commission culturelle est dirigée aujourd'hui par Jean-Pierre Olives, professeur de médecine, et est composée d'une dizaine de personnes encore volontaires, représentant l'administration et les soignants. Elle a une obligation de régularité mensuelle dans son regroupement, de compte rendu de ses réunions, de choix et programmation des projets culturels et artistiques, de leur recherche de financement en liaison avec les associations partenaires, d'évaluation de ces actions.

Ponctuellement, la commission culturelle nous sollicite pour participer musicalement à des manifestations : anniversaire de l'ouverture du nouvel hôpital, journée de la prise en charge de la douleur, opérations portes ouvertes, etc.

L'organisation pratique de notre action musicale se fait en étroite collaboration avec la commission. Celle-ci évoluant, mais conservant un noyau stable depuis sa création, nous a toujours soutenus.

La direction de l'établissement

L'action musicale de Grand air & p'tits bonheurs s'est faite sous trois directions différentes sur une période de douze ans dans des contextes différents.

Le démarrage de notre action en 1997 se fait en même temps que la réalisation du nouvel hôpital des enfants, dans une période favorable. Le projet s'inscrit naturellement dans celui de l'administration qui le valide dans sa globalité. C'est ainsi que tous les membres de cette action musicale au chevet ont une décharge horaire de six heures mensuelles. Un bilan écrit annuel est adressé à la direction, via la commission culturelle. Un entretien est également prévu pour commenter ce bilan et échanger entre deux membres de notre groupe et le directeur de l'établissement.

Jacques Tabarly, *directeur honoraire* :

« Notre première rencontre date de plus de dix ans, dans le service de Sainte-Louise à Purpan. A travers une fenêtre

ouverte, une voix mélodieuse s'échappait du service tout proche du jardin et du superbe micocoulier. Il faut dire que cet arbre a dû en entendre et en voir ! C'est d'ailleurs pour cela qu'on le surnommait « l'arbre aux palabres »... et il y en eut des conciliabules.

Saluant les équipes soignantes, j'appris que dans ce service réputé difficile du fait des pathologies diverses, des séances d'animation étaient organisées pour les enfants en présence de leurs parents.

Au Noël de la même année, j'assistais au spectacle et réentendis les belles voix des soignants : Marjolaine, Monique, Christine... qui, avec la bonne humeur ambiante, enchantèrent petits et grands.

L'installation dans le nouvel hôpital nous éloigna de l'arbre plus que centenaire ; mais, la dynamique équipe de Sainte-Louise se retrouva au complet, toujours aussi soudée et inventive.

Les chants, l'échange sous toutes ses formes avec les enfants et les familles constituaient le projet de vie de ce nouveau secteur. Cette créativité se développa auprès de nombreux autres soignants et des équipes éducatives et une formation interne fut même mise en œuvre pour répondre à leur souci de perfectionnement.

A l'occasion de la fête de la musique, notre équipe se trouva sous les feux de la rampe dans le pavillon Logisud. Toujours amateur et bénévole, elle n'en devint pas moins professionnelle, mit en scène des spectacles, créa des costumes. Les interventions bimensuelles étaient très prisées des enfants dont elles éveillaient l'imaginaire.

Ayant quitté depuis quelques années l'hôpital, je pense souvent à ces soignants dont je tiens à souligner l'implication, la générosité et le talent. Pour donner comme ils le font, il faut aimer les enfants, les connaître, les comprendre et être constamment à leur écoute...

Tant au chevet des enfants hospitalisés qu'à la salle de spec-

tacles ou à l'extérieur, cette équipe magnifique sait tout faire pour enchanter mais elle sait surtout faire rêver les enfants et leur apporter l'espérance d'un monde meilleur ! »

En 2002, un changement de direction vient remettre en question le fonctionnement de l'action musicale au chevet.

Victime de son succès, le groupe, après les spectacles de fin d'année attire beaucoup d'enfants et de soignants. De plus en plus connu et reconnu par tous les services dans sa mission musicale au chevet, il voit une inflation de demandes de soignants pour l'intégrer.

Cette intégration passe par une demande au chanteur lyrique et une rencontre avec le groupe, la dernière démarche se faisant avec la direction. Celle-ci, dans un contexte politique et socio-économique délicat, et dans un souci de meilleure gestion des personnels, décide de supprimer les décharges horaires des soignants-chanteurs pour leur action au chevet.

Un rapport de force s'enclenche, avec l'appui du délégué culturel, de la commission et d'un grand nombre de personnels pour maintenir notre action.

Le dialogue est rétabli, et après négociations, la direction revient sur ses décisions et fixe de nouvelles règles : quatre heures au lieu de six de décharges horaires, et une limite de dix personnes pour le groupe de soignants-chanteurs.

Après cet épisode, l'échange sera toujours constructif avec la direction qui soutiendra notre action jusqu'à son départ en 2008.

Depuis, nous avons le soutien de la nouvelle direction qui envisage même de faire une fiche de poste spécifique au soignant-chanteur.

Écriture collective de 5 membres du groupe :

Bertrand, *chanteur*, Camille et Florence, *éducatrices*, Jackie *puéricultrice cadre de santé*.

« A priori, l'Institution est une ennemie ; mais les personnes qui sont censées la représenter, peuvent être ou devenir des alliés.

L'Institution peut être lourde, protocolaire, balisée.
Nous n'avons pas à faire à une Institution, mais à des individus qui la représentent.

C'est pour cela qu'il est important de connaître ses rouages et ainsi aller à la rencontre des « bonnes » personnes.

L'Institution s'incarne avec les individus qui la composent et peut alors s'ouvrir et devenir innovante.

Dans notre projet, nous avons insisté sur l'importance d'être accompagnés et supervisés par un professionnel du chant, en la personne de Bertrand Maon, qui nous avait suivis bénévolement tout au long de la formation.

Nous étions conscients dès le début que sans une personne ressource extérieure à l'hôpital, le projet s'essoufflerait.

Le financement de cet intervenant a toujours été problématique, entre diverses associations proches de l'Institution et la commission culturelle qui n'a pas de fonds propres.

Les paradoxes

Il faut sans cesse lutter pour exister dans l'Institution. Notre atelier, porté par des soignants et non par des professionnels du chant fut longtemps pilote en France. Nous dérangeons ses rouages. En même temps, nous entrons dans son objectif d'humanisation des hôpitaux et nous servons d'image positive auprès des usagers et de l'extérieur.

Le parcours du combattant

Notre projet n'a pas été validé par l'instance officielle Drac /ARH ⁸ (installée depuis 2001) permettant aux artistes professionnels l'accès aux hôpitaux avec un financement provenant d'un membre du Cercle des partenaires. Le paradoxe,

c'est que nous existions déjà et nous ne pouvions donc pas correspondre à un « projet innovant » et nous inscrire dans la perspective d'une durée déterminée (trois ans). Nous avions déjà depuis 2000 le soutien financier de l'un des membres du Cercle des partenaires, Sanofi Aventis. Pourtant, nous avons été obligés de présenter notre « projet » en 2007 à la commission Drac/ARH où il a été refusé.

Nous existons pourtant encore grâce au soutien de la commission culturelle, de la direction de l'hôpital des enfants et de notre nouveau partenaire depuis 2010, l'association Hôpital Sourire.

Un éternel aller/retour

Nous avons besoin de l'Institution, et l'Institution peut avoir besoin de nous.

Nous pouvons être utilisés par l'Institution, mais c'est aussi l'occasion pour nous de nous montrer, sortir de notre réserve, de nous faire connaître :

1. inauguration de la salle de spectacle Philippe Noiret
2. participation à la journée culturelle de l'hôpital
3. participation à la journée mondiale de la prise en charge de la douleur et, à notre initiative, inauguration de la sortie de notre premier CD en présence de la direction et des cadres de santé.

L'institution, c'est comme une montagne

Dominante et majestueuse.

On peut la contourner,

L'escalader,

La passer,

Grimper au sommet.

Le climat est changeant.

Il faut la connaître.

8. DRAC : Direction régionale des affaires culturelles. ARH : Agence régionale de l'hospitalisation.

Patience, énergie, courage.
Il faut s'accorder,
S'encorder,
S'entraider,
Le temps est notre allié. »

Les acteurs de Grand air & p'tits bonheurs

Les personnels hospitaliers

Beaucoup de métiers du soin sont ou ont été représentés dans le groupe Grand air & p'tits bonheurs : infirmières, éducatrices de jeunes enfants, puéricultrices, auxiliaires de puériculture, médecins, brancardiers, cadres de santé, aides soignants.

Il reste quatre membres ayant suivi les sessions de formation à l'origine de notre action. Certains de cette époque sont partis, d'autres sont arrivés au fur et à mesure des années. Les raisons des départs sont liées à la santé ou au désir de retrouver du temps pour d'autres intérêts. Une puéricultrice partie à la retraite a demandé et obtenu de poursuivre les ateliers au chevet.

Il y a donc un maximum de dix personnes pour l'action musicale au chevet qui bénéficie de décharges horaires. Il n'y a pas de *numerus clausus* pour notre mission spectacle « contes musicaux » qui est entièrement bénévole et indépendante.

Tout le monde bénéficie de formations :

- par l'hôpital, dans le cadre de la formation continue,
- par l'association, avec le chanteur lyrique et des artistes régionaux,
- par l'association qui a financé des stages à Paris.

Daniel, un aide-soignant, présent à l'origine du projet a dû quitter les ateliers après la restructuration de l'hôpital public en pôles : sectorisation de la gestion du personnel et instauration de relations client/prestataire entre les pôles. Le coût de la décharge horaire revenait alors à la charge d'un pôle différent de celui où l'action se

déroulait, et bien entendu, le pôle d'origine de l'aide-soignant ne voulait pas assumer cette charge financière.

Jackie, *cadre de santé* :

« Moi, pour tout vous dire, j'aimais bien quand il y avait Daniel. Les ateliers étaient portés par la guitare, l'accordéon, et l'harmonica. Les voix pouvaient se laisser aller à l'improvisation, aux modulations.

Daniel ne nous a pas laissé tomber, c'est l'hôpital qui a changé de mode de fonctionnement, et donc, comme c'était « une mensualité » à laquelle il fallait rendre des heures, et qu'il appartenait à un autre pôle, et bien... adieu le musicien !

On a fait des courriers qui sont restés sans effet, comme un cataplasme sur une jambe de bois.

C'est vrai que Daniel, quelquefois, imposait vraiment trop son tempo... alors, en coin, on levait les yeux au ciel. Mais quand même, qu'aurait été « Solitaire et les lutins », notre premier conte musical, sans notre lutin accordéoniste ? »

Le chanteur lyrique Bertrand Maon

C'est le partenaire local lors des deux sessions de formation en 1997 et en 1998. En s'associant avec les stagiaires soignants il a construit un projet musical au chevet des enfants hospitalisés.

Les soignants-chanteurs avaient (avec justesse) pensé que sans une personne ressource extérieure à l'hôpital, le projet ne serait pas pérenne.

Il a un rôle d'artiste chanteur apportant ses compétences techniques vocales et musicales, et de soutien à la création. Il lui est demandé aussi d'avoir des connaissances du monde de l'hôpital, de l'enfance et de la petite enfance.

Il a une obligation de présence à chaque atelier musical au chevet, contrairement aux autres « soignants-chanteurs », et sert de fil conducteur.

Il a aussi une fonction d'animateur, d'accompagnateur, de coordinateur et de référent de l'action. Il est l'interlocuteur auprès de la commission culturelle et de la direction. Au sein de l'association Grand air & p'tits bonheurs, il n'a pas de pouvoir décisionnel, mais une influence au même titre que chaque membre, avec un poste de directeur artistique bénévole. Il témoigne :

« - C'est un garçon !

A l'annonce de cette nouvelle, hurlée par son épouse Ginette Maon, mon grand-père Rodolphe Maon, installé sur les rochers devant sa maison « les Goélands », dominant l'embouchure de la Gironde, mon grand-père donc, de joie, remet tous les poissons à l'eau.

Ce même 7 août 1956, mon père est sur le point de me déclarer sous le nom de Guy. Mais sur les marches de la mairie de Limoges il rencontre mon grand-oncle Jean Rebier, poète limousin, et lui annonce ma naissance :

- Guy ? C'est impossible.

- Ah bon, lui répond mon père, et pourquoi ?

- Parce que ce n'est pas équilibré, ce n'est pas musical, avec ton nom, Maon, il te faut un prénom à deux syllabes !

Silence...

- Bertrand, dit le poète, c'est cela qui va le mieux.

Je me souviens des jeudis de mon enfance. Je dois avoir trois ou quatre ans. Nous allons traditionnellement déjeuner chez mes grands-parents paternels. Il y a toujours beaucoup de monde autour de la table, et tous ces grands qui n'arrêtent pas de parler. Moi, après les œufs mimosa que j'adore, tous ces bavardages m'ennuient et je suis irrésistiblement attiré par la pièce d'à côté : le salon avec son piano à queue. Je file *incognito* et me hisse sur la banquette « cannée » où mes petits pieds n'arrivent même pas à atteindre les pédales. Je suis devant le clavier noir et blanc, je pars loin, très loin, mélangeant mes doigts à la solitude, le plaisir, les sons et les rêves.

Cette liaison particulière a duré des années, jusqu'à l'adolescence. Un jour, les adultes de la pièce d'à côté se sont aperçu que je ne jouais pas si mal et mes parents m'ont trouvé un professeur : Denise Thoumieux. Elle était sèche de corps et d'esprit, et demoiselle, avec de très longs doigts, mais j'acceptais ses exigences car je voulais jouer du piano comme Monsieur Bernardaud.

Monsieur Bernardaud, c'est le papa de Michel, un copain du petit lycée, chez qui je vais souvent m'amuser. Dans le hall d'entrée de la maison, au pied d'un escalier monumental, il y a un immense piano à queue laqué noir. Un jour, Monsieur Bernardaud s'est mis au clavier. Je suis resté hypnotisé et envahi par sa virtuosité et son toucher. C'était décidé, je voulais jouer comme lui.

La solitude de l'enfance et de l'adolescence, et les résultats moyens au lycée Gay Lussac de Limoges, me plongent dans l'ennui. Je suis envoyé dans un établissement privé en Charente-Maritime, à Saintes : Notre Dame de Recouvrance ! Ni pour, ni contre. Pourquoi pas ? D'autres lieux, d'autres gens, loin de mon milieu d'origine. J'y passe trois années épanouissantes jusqu'au baccalauréat : liens forts avec les enseignants et d'autres élèves. Les yeux, la conscience s'ouvrent lentement sur les choses et le monde. Mère Marie des Anges, professeur de piano, attentive et patiente, me fait connaître Bach, Debussy et Ravel : je l'aimais et elle m'aimait !

Médecin ! Je serai médecin ! Et pas dans un cabinet en ville ! Au moins en Afrique, dans le tiers-monde ! Retour cruel à Limoges, à la faculté : l'anonymat, la compétition, les poly-cops qui disparaissent pour passer devant les autres au concours. Trois mois suffiront. Concours d'éducateur à la protection judiciaire de la jeunesse (PJJ) : finalement je serai « médecin » dans le quart-monde.

Mes deux premières années se déroulent dans un internat professionnel à Lamotte-Beuvron, petit village de la Sologne profonde. Il n'y a pas de piano, alors je me mets à la guitare et je commence à m'accompagner en chantant. Pour occuper un peu mes soirées, je me suis inscrit à la chorale du conservatoire d'Orléans et je chante pour la première fois devant un public le *Magnificat* de J.-S. Bach en ténor. Parallèlement, je crée un atelier musical et instrumental avec les grands ados délinquants ou en difficulté, parfois plus âgés que moi. Résistances de beaucoup d'adultes professionnels éducatifs : « le foot c'est mieux ! » Mais pourtant ça marche aussi la voix et les percussions, et ça crée des liens !

Nommé titulaire en région parisienne, sur le plateau de Creil, je retrouve, dans mon appartement de fonction, le piano de mon enfance. Ma grand-mère me l'a donné et sachant que je commence à chanter, elle m'apprend que sa propre mère, Constance Lecuyer, était chanteuse d'opéra. Je trouve mon premier professeur de chant à Paris, Elisabeth Noirot, et découvre les airs de baryton-basse dans l'œuvre de Mozart, Leporello, Figaro et les couplets de Nilakantha dans *Lakmé* de Léo Delibes. Elle me pousse à passer des concours. C'est ainsi que je rentre à l'école nationale d'art lyrique de Marseille et que je quitte la PJJ après dix ans de bons et loyaux services.

Les cours de chant avec plusieurs professeurs, le solfège, l'harmonie, l'histoire de la musique, l'apprentissage de l'italien et de l'allemand, le tout dans une ambiance de fête et de grande convivialité... Quel bonheur de retourner à l'école à trente ans ! Je découvre les premières émotions de la scène : mon premier opéra, *Fidelio* de Beethoven, au théâtre de Marseille ; dans un registre plus léger, *La grande duchesse de Gerolstein* d'Offenbach à l'opéra de Montpellier et un peu plus tard, *Macbeth* de Verdi et *Le Hollandais Volant* de Wagner, dans ce magnifique théâtre antique des chorégies d'Orange.

A la sortie de l'école, je suis envoyé dans le grand est, à l'opéra de Nancy, où je passe quatre années merveilleuses à découvrir une grande partie du répertoire lyrique du XVIIe au XXe siècles. Des moments forts avec *Turandot* et *La Bohème* de Puccini, *Aïda* de Verdi mais aussi *Coup de roulis* de Messager, *La Vie Parisienne*, *La Périchole* d'Offenbach, et encore *La Maison des morts* du compositeur tchèque Janacek ainsi que *Jenufa*, ou bien *Les Noces* de Stravinsky. A cette époque, Antoine Bourseiller, homme de théâtre, dirige l'opéra de Lorraine et n'a pas peur de programmer des œuvres contemporaines. Il me confie pas mal de petits rôles et j'aime son travail de metteur en scène. Parfois je me pince, tellement surpris et heureux d'être chanteur professionnel. Dans le même temps, je poursuis mes études vocales avec Yvonne Pons à Paris, personnage superbe, à l'oreille incroyable, au caractère bien trempé, une anti-diva, passionnée par la technique vocale et avec qui je tisse des liens quasi familiaux comme une troisième grand-mère ! Elle travaillera jusqu'à sa mort, l'année de la canicule, à plus de 90 ans.

Pourtant il me manque quelque chose ; la scène c'est formidable. C'est enivrant, bien sûr, d'offrir un spectacle à un public enthousiaste et anonyme... mais j'ai un petit point de côté à mon « moi social » ! On ne se refait pas. Des rencontres opportunes viendront aider à combler ce petit vide de trois ans où je ne me suis consacré qu'à l'art ! Un infirmier psychiatrique, travaillant dans un hôpital de jour, me propose de créer un atelier musical et vocal en liaison avec son équipe, en direction de patients adultes. Je saute sur ce projet et reviens à mes premières amours, tout en continuant à chanter à l'opéra. On me crée un poste, à temps partiel, de « musicothérapeute », je n'aime pas vraiment ce terme mais il paraît qu'il faut me mettre quelque part et on ne voit que là... Ces cinq années d'aventure, parfois difficile, avec ces hommes, ces femmes, souvent en rupture, et leurs soignants, m'ont beaucoup enrichi.

C'est à cette époque que Catherine Bernard, cadre infirmier du service de réanimation de l'hôpital des enfants de Nancy Brabois, a eu vent de cet atelier en psychiatrie. Nous nous sommes rencontrés et j'ai répondu sans hésiter à sa demande de construire avec elle un projet musical dans son service. Le monde de l'hôpital m'a impressionné. Il faut déjà apprendre à le connaître et à le comprendre, ce qui m'a pris beaucoup de temps. Mais au-delà, il y a toutes les rencontres avec les enfants, leurs familles et les soignants. La première fois que j'ai débarqué pour chanter en réanimation, j'avais autant le trac, sinon plus, qu'avant d'entrer sur scène. La différence, et elle est de taille, c'est qu'il ne s'agit plus d'une rencontre collective avec un public anonyme qui s'est déplacé, mais d'une rencontre particulière avec un enfant, en rupture avec son lieu habituel de vie, en souffrance et parfois, en danger. C'est moi, chanteur lyrique professionnel, qui me déplace vers lui et ses parents, dans ces circonstances exceptionnelles. La donne n'est plus la même ! C'est une rencontre authentique, au-delà ou à travers « l'art ». La chose est enthousiasmante mais complexe. Beaucoup de questions m'ont envahi et m'ont amené à rencontrer et à échanger avec d'autres personnes ayant une pratique musicale et hospitalière.

C'est dans ce cadre que j'ai suivi une formation longue durée avec Enfance et Musique, à Pantin, intitulée : « Eveil culturel et artistique du tout petit ». Mon référent de stage, Marie-Françoise Mory m'a suivi à l'hôpital Robert Debré, puis dans des crèches et haltes-garderies. Ce que j'ai le plus appris avec elle, c'est à retrouver en moi ce qui pourtant ne m'a jamais vraiment quitté : ce temps, si précieux et si peu à la mode, du tout petit, où rêve, absence, imaginaire et présence se mêlent harmonieusement.

Ces allers-retours entre Paris et Nancy, ces réflexions, échanges, rencontres ont nourri ma pratique dans ce service de réanimation pendant deux ans et m'ont amené à créer l'as-

sociation Planète clef de sol, avec d'autres musiciens qui ont pris le relais lorsque j'ai déménagé dans la Ville Rose pour rejoindre le chœur de chambre Les Eléments.

Dans cette nouvelle ville, fort de cette expérience, j'ai envie de continuer à l'hôpital des enfants. J'obtiens un rendez-vous avec Erik Fabre-Maigné, responsable culturel, qui me fait confiance pour être le partenaire local d'une formation Enfance et Musique, dispensée à Toulouse par Marie-Françoise Mory que je retrouve. De cette formation naîtra notre groupe dont l'histoire est retracée dans ce livre et qui, depuis douze ans, continue de vivre.

Nadine, Marjolaine,
Camille, Yannis,
Martine, Jackie,
Monique, Laurent,
Bertrand, Caroline,
Marie-Françoise, Pierrot,
Anne-Marie, Florence,
Daniel, Corinne,
Christine,
Dédé, Christine.

Tous ces noms, c'est déjà de la musique. Certains sont partis, d'autres nous ont rejoints. On a déjà beaucoup dit, beaucoup écrit sur notre groupe ! Moi, je dirais qu'il représente un îlot paradisiaque de résistance humaine collective qu'il convient de protéger à tout prix. Dans notre monde, et à l'hôpital comme ailleurs, où on nous demande de faire toujours plus avec toujours moins, où tout est compté, il est vital de préserver des petits endroits privilégiés comme le nôtre où l'humain se conjugue avec l'art. J'aime ce groupe car il est innovant et original et même si cela impose des efforts importants, il permet de concrétiser ce que l'on a imaginé ! Il m'est difficile d'envisager une activité en m'isolant en quoi que ce soit des autres. J'ai un peu réussi cet idéal avec lui : partager les efforts

comme les résultats et faire de notre union une force. Collaborer à une œuvre commune, sans relation hiérarchique, ni distance, ni formalisme et par conséquent, créer un climat de solidarité. Ma vie affective, professionnelle et militante me retient plus que jamais à Paris mais les trains et les avions qui me ramènent régulièrement à Toulouse pour nos rendez-vous, entre nous et vers les autres, sont une bulle essentielle de vie dont le nom est Grand air & p'tits bonheurs. »

Les patients et leur famille

C'est pour eux que nous sommes en mouvement. Dans la musique au chevet, le consentement est une des conditions pour démarrer. L'âge de l'enfant et la présence ou non de la famille conditionne notre manière de procéder. Lorsque l'enfant est seul et en âge de parler, les choses sont simples, car une présentation mutuelle et un dialogue s'instaurent. Lorsque la famille accompagne cet enfant, il est nécessaire que tout le monde soit d'accord pour ce moment musical. Lorsque l'enfant est un bébé, trop petit ou trop handicapé pour pouvoir parler et se trouve dans la chambre tout seul, les soignants-chanteurs communiquent avec lui, font des tentatives vocales et sont à l'écoute de ses réactions qu'ils interprètent et confrontent pour poursuivre ou non le moment musical.

Le parent étant présent, c'est tout bénéfique, car c'est un acteur supplémentaire, proche de l'enfant qui partage la lecture de ses expressions. La situation le permettant, nous essayons toujours de développer une dynamique interactive avec les enfants et leur famille.

Un lieu privilégié appelé « espace bébé » permet à l'enfant hospitalisé de sortir avec l'autorisation médicale des services dits « protégés ». C'est le cas en particulier de la néonatalogie où les frères ou les sœurs du patient n'ont pas accès. C'est l'occasion d'organiser des rencontres particulières pour réunir la famille avec un « prétexte musical ».

Chapitre 2

Le concept de « soignant-chanteur »

Pour mieux comprendre le concept de soignant-chanteur, pour mieux soigner, il faut regarder deux aspects de nos professions : le soin en tant que technicité d'une part, la reconnaissance de l'enfant et du soignant en tant qu'individus d'autre part.

Le côté technique est le reflet d'un apprentissage indispensable, avec ses protocoles, son langage, ses codes. Notre fonction de soignant est habilitée par la législation. Elle nous reconnaît des compétences, des aptitudes, des savoirs fondamentaux qui nous permettent d'exercer nos professions d'infirmière, de puéricultrice, de cadre de santé, d'éducatrice de jeunes enfants, d'auxiliaire de puériculture, de médecin.

Le « prendre-soin » est un mélange d'expérience et de personnalité de l'individu soignant, prenant en compte l'individu soigné.

Le monde des arts et de la culture avec, lui aussi, sa technique, son langage, ses codes, peut être un des outils pour une approche globale de la personne soignée. La rencontre de ces deux mondes n'est pas naturelle dans notre culture. Ce télescopage libère un espace de créativité à élaborer, à inventer, toujours en mouvement, où rien n'est figé.

C'est dans ce nouveau monde commun que nous nous situons en tant que soignant-chanteur.

Chanter pour les enfants malades est aussi un moyen de prendre soin dans une démarche de partage, de rencontre, au travers d'un langage des plus universels que sont le chant et la musique. C'est

permettre à l'enfant et à sa famille de porter un autre regard sur le soignant.

Nos fonctions comportent un aspect d'obligation de soin pour tenter d'améliorer l'état de santé des malades. Cela peut nous amener à imposer des douleurs, des souffrances physiques ou psychiques, des contraintes environnementales, de l'isolement.

Malades et familles sont confrontés à l'angoisse, la peur, parfois même la mort. On peut observer des attitudes de repli, d'opposition, d'agressivité jusqu'à la violence.

Le soignant doit aussi faire face aux angoisses que peuvent lui renvoyer ces situations. Il met lui-même en place inconsciemment des moyens de défense et peut manifester à son tour des attitudes allant jusqu'au déni ou à l'agressivité.

Identifier ses propres fragilités est indispensable pour les dépasser. Cela nécessite un travail sur soi qui n'aboutit qu'avec une certaine maturité professionnelle qui permet de se libérer du côté technique, obligatoire du soin. Nous pouvons alors accéder à une vision plus globale du soin : le prendre-soin, en considérant l'enfant et chaque membre de sa famille dans sa globalité et sa singularité.

Les qualités d'observation inhérentes au soignant l'aident à porter un regard différent sur le malade et à modifier ses modes de relation. Le soignant peut développer des valeurs d'humanité, d'empathie, de compassion, de respect et de dignité. Il réalise alors ce qu'est le soin dans le sens complet : écouter, analyser les besoins, apaiser, protéger, convaincre sans contraindre, mobiliser les ressources, donner du sens, s'adapter...

La pluridisciplinarité prend tout son sens dans cette approche globale du malade.

Le chant : vibration émotionnelle et diffuse de l'être. Le soignant chante d'abord pour son bien-être, pour l'apaisement et le plaisir que cela lui apporte. Lorsqu'il bouscule la vie hospitalière par ses jeux vocaux, ses mimiques, sa bonne humeur, son rire, sa gaieté, cela a des effets à trois niveaux :

- sur les soignants-chanteurs : par l'affirmation et la confirmation de leur utilité en tant que tels.

- sur les malades et les familles : par l'oubli pendant ne serait-ce que quelques minutes du poids de ce qu'ils vivent.

- sur les autres soignants : par le plaisir que l'on partage en équipe, ils montrent qu'il est possible de soigner et de se divertir sans perdre la face.

La relation construite dans ce nouvel espace est une petite fenêtre pour le malade et ses proches dans l'enfermement lié à la maladie. Cela aide l'enfant et sa famille à reprendre une place sociale plus uniquement médicalisée et à trouver un élan d'énergie, de vie, relié à l'extérieur.

Pour étayer cette notion du soignant-chanteur, voici plusieurs textes de soignants qui tentent à travers leur chemin de vie, de savoir pourquoi et comment ils sont devenus soignants-chanteurs.

Monique, auxiliaire de puériculture :

« Je m'appelle Monique, je suis née il y a un demi-siècle à Toulouse où j'ai grandi. Je suis la sixième d'une fratrie de sept enfants, de parents gersois, avec des origines basques.

J'ai des souvenirs de préparations de spectacle de fin d'année en primaire : j'étais une enfant timide, réservée ; malgré cela j'aimais chanter. J'avais huit-neuf ans. Maman aussi aimait chanter, elle avait une belle voix. Mon père aimait beaucoup les fêtes de famille ; plein d'humour il adorait se déguiser. Serge, mon frère, a hérité cela de papa, un rigolo, qui fait aussi du théâtre. Isabelle, ma sœur, chantait beaucoup enfant.

La petite Monique évoluait donc dans une ambiance familiale très artistique.

A l'adolescence, je souhaitais pratiquer un art martial pour combattre ma timidité. Un étudiant vietnamien : Thanh, vivait en face de chez mes parents. Il pratiquait le Tae Kwondo. Un homme simple gentil, « un sage ». Il me propose de m'initier dans le jardin de sa maison en compagnie de Patou mon super pote de l'époque. J'accepte. Au fil du temps,

Thanh devient notre ami, j'ai l'impression d'avoir une deuxième famille. Devant quitter Toulouse Thanh m'oriente vers un maître coréen qui vient d'arriver en ville. Je fus un peu impressionnée par le charisme de cet homme, j'avais 15 ans ! A partir de ce moment là, en 1975, j'ai pratiqué cet art martial à travers de nombreuses compétitions, examen d'arbitre national, régional, et international. Pendant 22 ans !

Pratiquante passionnée je poursuivais mes études en parallèle. Malgré leur soutien inconditionnel mes parents demeuraient inquiets pour mon avenir professionnel. Après une rencontre avec un conseiller d'orientation j'ai choisi de me diriger vers les métiers de la petite enfance. Attirée par le milieu médical, les sciences, je suis naturellement devenue auxiliaire de puériculture.

Une année d'étude en 1979, à l'Institut de puériculture de Toulouse, puis s'ouvrent les portes d'un univers professionnel riche (maternité, crèches, hôpitaux). L'approche de l'enfant malade est un choc et source de nombreuses émotions. Pourtant dès 1980, diplôme en poche, je débute ma carrière professionnelle à la pouponnière André Bousquairol. Cet établissement accueille des enfants handicapés, insuffisants respiratoires, associés à de nombreux problèmes sociaux. Cette épreuve va durer six mois durant lesquels il m'est parfois difficile de rentrer chez moi sereine sans verser de larmes.

A l'issue de cette expérience, l'hôpital m'ouvre ses portes en 1981. Bien sûr je fus ravie d'être recrutée. Travailler en équipe, évoluer dans un cadre hiérarchique structuré, les horaires difficiles, l'alternance de nuits et de jours furent autant de difficultés nouvelles à surmonter dans ce poste. Pourtant je fais rapidement ma place auprès des collègues, l'ambiance familiale du service, à l'époque, me permet d'être rapidement à l'aise avec le monde hospitalier. Mes capacités d'adaptation ont su faire le reste. Le service Marthe Condat accueille principalement des enfants souffrant de pathologies neurologiques ou infectieuses. Les parents sont présents. A ce

moment là, pas de salle de jeux, pas d'animations, pas d'éducateurs de jeunes enfants, pas de techniques de soin anti douleur ! C'est parfois un peu rude, et face aux situations de crises, aux moments d'abattement, devant les enfants, comme les collègues, je sais jouer les pitres et je m'amuse à déclencher les éclats de rire.

Pour gagner cette confiance en moi et être enfin à l'aise en public, je continue à pratiquer le Tae Kwon-do de manière intensive. L'esprit de groupe, l'ouverture sur les autres et la combativité collective me donnent toute l'énergie dont j'ai besoin. Entre mes compétitions et le travail, je joue tel un jongleur professionnel, afin de concilier ces deux mondes et répondre présente chaque fois que je suis attendue à un de mes postes.

En 1998, je décide de mettre fin à ma carrière sportive. Les propositions administratives de la fédération sportive de Tae Kwon-do me déçoivent. Maman vient de nous quitter. Je n'ai plus le même entrain.

C'est le théâtre qui va me réveiller. Dans l'écho de mes joies d'enfant, je retrouve la confiance qui me manquait encore pour m'inscrire à un cours. Je découvre une étonnante école de vie, un challenge de travail sur soi, une occasion de lâcher prise, le partage d'émotions avec le groupe. Je n'ai depuis jamais arrêté vraiment.

Lors d'une matinée de travail ordinaire, j'apprends par hasard qu'un groupe de soignants-chanteurs vient de voir le jour à l'hôpital des enfants. C'est Marjolaine, une collègue puéricultrice, qui me rapporte l'expérience. Tout un travail vocal est en train de se mettre en place autour d'un chanteur lyrique professionnel, le groupe intervient au chevet des enfants.

Lors de leur première intervention dans le service, je suis présente. Je trouve leur travail fantastique, je suis émue, mais surtout je veux être avec eux ! Après avoir rencontré plusieurs membres du groupe, Camille, Bertrand, j'ai été retenue et j'ai

eu la chance de partir une semaine à Paris en formation avec Musique et Santé, accompagnée de mon ami Yannis, Infirmier puériculteur, et de Nathalie une autre auxiliaire. Une semaine dense et riche dans son contenu, avec un enregistrement de CD à la clé et surtout l'apprentissage de nombreuses techniques d'animation vocale et musicale au plus près de l'enfant.

Au départ le groupe s'appelle Musique et Découverte. Les interventions au chevet sont l'occasion de distribuer de la joie et de la gaieté auprès des petits patients des différents services. Les parents y sont aussi très sensibles. Au temps du service de Marthe Condat, l'organisation hospitalière ne nous offrait pas les moyens de répondre aux besoins des enfants et des familles en matière d'animation. Nous sommes confrontés aujourd'hui à d'autres écueils. J'ai eu du mal à intégrer le groupe de soignants-chanteurs et à obtenir les heures de décharge d'obligation de service allouées par l'administration. Parfois c'est la charge de travail elle-même ou le manque de personnel qui rend ma participation impossible. L'hôpital est surchargé et les chambres surpeuplées nous empêchent parfois d'intervenir en musique comme nous le souhaiterions. Le contexte socioéconomique vient peser lourdement sur nos projets et nos activités. Il faut aller glaner les soutiens, la reconnaissance, pour rendre pérenne notre activité.

Grand air & p'tits bonheurs est né depuis et je suis de toutes les aventures théâtrales et musicales. J'y puise beaucoup d'énergie et de forces de vie. Le lien affectif entre nous se renforce, le groupe est plein d'énergie et fait naître sans cesse de nouveaux projets. La petite Monique n'est plus timide, elle est en confiance, heureuse, quand elle est sur scène, de montrer le fruit du travail qu'elle a fait sur elle-même et de donner de la joie et du rire, de l'émotion autour d'elle.

Aujourd'hui le chant fait partie intégrante de mon quotidien. Dans chaque soin, dès que cela est possible, ma voix fait

naître des notes pour l'enfant et ses parents qui apprécient cette ambiance détendue devant la lourdeur thérapeutique qu'ils doivent affronter. L'angoisse et la peur du soin s'évanouissent un instant, les sourires oubliés reviennent, les larmes sèchent, c'est magique ! »

Camille et Florence, *éducatrices de jeunes enfants (EJE)*
Parcours de vie à deux voix

ACTE 1

Camille, *éducatrice de jeunes enfants* :

« J'ai marché et... j'ai chanté ou presque et j'ai dansé aussi ! De ma fratrie de cinq, je suis la seule à dire « oui » à mes parents pour des cours de piano. J'ai neuf ans et je fais alors partie de la dizaine d'élèves de sœur Marie-Paule, une prof de piano incroyable, pleine d'énergie, généreuse, d'un certain âge, 65-70 ans, de la communauté des Augustines. Elle a inventé une pédagogie du solfège avec des séries de cartes en image... Une pédagogie pour tous, même si on ne sait pas lire. Pourtant, malgré cela, le piano dans le salon, isolé de la vie quotidienne, c'est dur de jouer tous les jours, d'affronter les difficultés techniques, de jouer lentement, de recommencer sans fin et surtout marre de bégayer toujours sur les mêmes notes. De plus, l'hiver je devais jouer avec l'anorak car le salon n'était pas chauffé.

Sœur Marie-Paule avait un grand souci : dispenser un enseignement musical global. Le samedi après midi, nous chantions, elle se mettait au piano avec des enfants à droite pour les voix hautes et à gauche pour la voix basse. J'ai vite fait partie du côté gauche et découvert les deuxièmes voix et même les improvisations.

Je suis la troisième fille dans la fratrie de cinq enfants. Maman attendait un garçon depuis le début et retenait le prénom

dans nos familles. Il est arrivé après moi ! La troisième fille, ce n'était pas terrible, la répétition banale, sans surprise ! « Les vêtements de tes sœurs sont très corrects Camille ! ». J'ai du mal à trouver ma place, à m'affirmer. Cette recherche de place m'amène à diriger mon énergie vers la pagaille, le foutoir, les fantaisies, au grand dam de Maman. Il faut dire que j'ai partagé ma chambre avec mon frère jusqu'à douze ans. Dans cette chambre, « notre lieu », je l'ai embarqué dans des univers imaginaires.

Je renversais les lits, les bureaux, pour faire les décors. Les draps et les couvertures tenaient par des pinces à linge, et nous partions en diligence sur le rebord du lit, dans l'espace sous le bureau et voyagions jusqu'au grand couloir où chaque porte avait un nom de ville. Pour le retour sur terre, Maman envoyait souvent ma sœur aînée en mission pour le rangement. Je résistais à tout remettre en place, j'en laissais toujours, j'ai longtemps détesté ma sœur aînée.

J'ai grandi, j'ai chanté et j'ai passé le bac.

Trouver un métier : la grande affaire ! J'ai eu le désir d'être chirurgien jusqu'en seconde. Après j'ai renoncé car pas assez d'endurance, de volonté pour les grandes études et je ne souhaitais pas renoncer à la danse, au chant, au théâtre.

J'ai suivi la fac des sciences de la vie et de la nature. Mais là aussi, trop loin de mes intérêts : je n'ai trouvé que de la géologie, des maths, de la chimie, trop de choses à retenir par cœur ! J'ai fait cette année-là un gros trimestre à la fac, et, surtout, j'ai fait partie de deux troupes de théâtre, et du babysitting : pour vivre ça m'allait très bien.

Bien sûr, mes parents me demandaient d'envisager une formation. EJE : deux années de formation, un métier d'éducation ancré dans le social, accompagnement au développement et à l'éveil des jeunes enfants, travail en équipe et prévention précoce... j'ai vite compris que ce métier me convenait ! EJE ? Mon père m'a dit « Ce métier de la petite enfance, c'est la dernière roue de la charrette de l'enseigne-

ment ! ». Cela m'a choqué. Mais mon Papa pensait ce qu'il voulait : j'avais vingt ans ! Je passe la sélection et je réussis.

A cette période, je suis au Havre, où je ne trouve pas de travail. Je fais le grand saut vers le Sud, où je démarre ma vie professionnelle à la crèche André Bardier du CHU de Toulouse, puis en 1990, j'ouvre le premier poste d'EJE en hématologie où je travaille jusqu'à ma disponibilité pour être comédienne professionnelle.

J'ai toujours pratiqué en plus de mon travail des activités artistiques. J'ai essayé le chant lyrique, choral, la danse classique, contemporaine, africaine et le théâtre qui est devenu un deuxième métier.

Il m'importe en plus de mélanger ces différents arts. C'est une démarche quasi existentielle. J'ai besoin d'être en recherche, en création artistique. Ce sont mes nourritures ! Elles contribuent à la santé globale de ma personne. Certainement pour adoucir mon rapport difficile avec le quotidien, le banal, le routinier, le conforme.

J'aime les chemins de traverse, à découvrir, à défricher.

Ces chemins m'ont fait plusieurs fois croiser Florence, de ses études d'EJE jusqu'à notre vraie rencontre pendant le stage Enfance et Musique.

Février 1996 : Je reviens après une disponibilité de quatorze mois à l'hôpital. Tout ce temps passé ailleurs ! Pour quoi faire ? Et bien, j'ai été comédienne professionnelle (vieux rêve concrétisé quelques temps).

Deux créations :

- une pièce de théâtre classique à « la sauce contemporaine » pour adultes ;
- un spectacle créé pour les tout-petits.

Vie de troupe, publics, tournées. Beaucoup de bonnes choses à l'extérieur. Mais à l'intérieur, « côté privé », c'est la crise... nos cœurs et nos ailes ne battent plus du tout ensemble. De plus, les problèmes financiers nous font toucher la précarité. Je suis ratatinée, frustrée. J'ai envie de foutre le camp.

Sensations, désirs et... réalisme et... DECISIONS.

Pour l'instant, je replie, ficelle mes énergies créatrices, et je me bats pour retrouver un boulot à l'hôpital. Après quelques semaines de négociation, une proposition arrive : un poste expérimental d'éducatrice de jeunes enfants, en réanimation. Il y a à cette période beaucoup de bébés grands insuffisants respiratoires qui restent des mois dans ce service. Il y a tout à faire.

Je réfléchis : « S'il y a demande d'une EJE dans ce service, c'est qu'il y a peut-être une place pour moi dans cette équipe ? » Je prends, j'y vais !

Immersion dans l'équipe bleue d'un monde ultra médicalisé.

Je me permets de traduire :

- dans le service : pyjama bleu (le haut et le bas) + masque (sur le nez et la bouche) + charlotte (pour les cheveux) + couvre chaussures.

- auprès de l'enfant : surblouse bleue.

C'est dans cette tenue que je vais à la rencontre de l'équipe de réanimation et surtout, de ces petits bébés et de leurs familles. Intense, mémorable, sans filet !

Mes yeux, mes mains, mes voix (c'est ce qui est « hygiéniquement » autorisé et montrable) cherchent, inventent, et trouvent, retrouvent des chemins d'expression, de communication humaine, archaïque, primitive, ancestrale.

Le temps passe. Le cadre de santé de la réanimation m'annonce une nouvelle qui me ravit. Je fais partie sans l'avoir demandé de la formation *in situ* « Environnement sonore à l'hôpital » proposée par l'association parisienne Enfance et Musique. La réanimation et le service de médecine seront les deux premiers services pilotes pour les ateliers pratiques de cette formation.

Cette formation, je m'y suis engouffrée. Je la voulais ressourçante, nourrissante, large, ouverte et à... plusieurs voix.

Dix ans après, étonnée, fière, souriante, je fais toujours partie de la suite de cette histoire « en-chantée ».

ACTE 2

Florence, *éducatrice de jeunes enfants* :

La trajectoire de vie, le chemin balisé de rencontres, l'orientation professionnelle, rien, à mon avis, n'est un hasard dans les choix et le parcours de chacun.

Une question me revient sans cesse : pourquoi avoir choisi de travailler à l'hôpital, pourquoi être immergée depuis le début de l'histoire de Grand Air & p'tits bonheurs, pourquoi faire partie du noyau à l'origine de cette aventure et toujours investie, dynamique après ces treize années passées ?

La danse, le chant, la scène, la mise en scène ont toujours fait partie de mon histoire, jalonné mon enfance.

Je n'ai certes pas baigné dans un milieu familial d'artistes, de musiciens, même à ses heures perdues, encore moins entourée par des personnes qui auraient pu m'initier à ces arts. Non rien de cela !

Je vivais dans un contexte familial que je qualifierais « à l'ancienne ». Sous le même toit que mes parents, mon frère, mes grands parents, oncles et tantes, tous embarqués dans une vie laborieuse d'un petit commerce de village où les heures de travail ne se comptent pas. La proximité du commerce et du lieu de vie familiale font que les heures de fermeture n'existent pas vraiment. La place aux futilités, la notion de repos, de vacances ne faisaient pas partie du quotidien et c'est peut-être dans ce contexte, dans cette ambiance, que ma part de créativité s'est affirmée telle une échappatoire, une fenêtre.

Beaucoup de grands penseurs estiment que l'ennui, les moments de vide pour l'enfant sont importants pour son développement : laisser place à son imaginaire, lui permettre de rêver, s'égarer, puiser des ressources au fond de lui-même. Il est vrai qu'aujourd'hui, nous avons tendance en tant que parent à vouloir remplir les journées de nos chérubins pour qu'ils puissent profiter et jouir de tout. Des activités d'éveil, des initiations à divers sports, la place à la communication

par le biais des images ou d'internet, bref, tant d'éléments qui laissent peu de vide, peu de place à l'ennui, peu de moments pour laisser à l'enfant le temps de rêver, imaginer, partir un peu...

C'est peut-être cet ennui, ces périodes de vide, ces adultes peu disponibles autour de moi, qui m'ont permis de trouver le chemin de l'imaginaire.

J'ai des souvenirs tendres de participation aux fêtes de fin d'année scolaire, toujours motivée et sollicitée par les enseignants pour les représentations théâtrales ou de danse et les rôles de composition que j'endossais avec un grand plaisir. Je partageais avec ma mère et ma grand-mère le plaisir et la fascination pour les spectacles en tous genres, les cabarets, les émissions consacrées à ces disciplines.

Je m'évade par lecture, passe du temps dans la nature avec ma bande de camarades et m'invente des histoires.

A dix ans, j'impulse la préparation d'un spectacle avec plusieurs camarades pour l'ensemble du village. Le père d'un des membres du groupe se porte garant pour nous permettre d'utiliser la salle des fêtes du village. Quelques mois de préparation pour réaliser un cabaret, spectacle monté de toute pièce, mêlant danse, chant, musique, magie. Une initiative reconnue par le maire de la commune. Belle expérience, très beau souvenir !

A dix ans, les adultes qui m'entourent me font endosser les responsabilités de grande sœur puis de grande cousine. Sous prétexte de beaucoup de travail de leur part, je suis alors impliquée dans un relais familial.

S'occuper des enfants, être avec, prendre des initiatives, voilà un domaine que je côtoie alors très précocement.

Lorsque vient la réflexion sur mon orientation professionnelle, il est pour moi impensable de prendre le relais de ce commerce trop envahissant, de continuer dans cette lignée perpétuée depuis trois générations.

Je souhaite travailler auprès des enfants mais où, comment ?

Enseignante, puéricultrice, éducatrice ?

A quinze ans, le hasard des épreuves de la vie m'amène à accompagner mon frère cadet qui a sept ans lors de son hospitalisation liée à une épiphysiolyse majeure. Il restera plus de quinze jours alité, les jambes attachées à des poids, dans l'attente d'une opération. Les contraintes professionnelles de mes parents font que je suis très vite chargée d'assurer un relais, une présence auprès de mon frère.

Ces quelques jours au cœur d'un service de pédiatrie me font découvrir un monde particulier. Je découvre la maladie pour la première fois, je suis secouée voire frappée par l'angoisse de ces enfants, souvent seuls dans ces chambres. Régulièrement, la porte des chambres reste ouverte pour permettre à ces petits bouts de se sentir tranquilisés par le va-et-vient perpétuel des soignants dans les couloirs.

Des enfants, souvent seuls. L'ennui, l'attente rythment les journées. Le personnel soignant est certes attentif mais quelque fois maladroit et démuné face à la douleur des enfants. C'est à cet instant que je me suis dit : « Je ferai quelque chose ! »

Un an plus tard, mon grand père, « le patriarche », l'homme de la famille pour qui chacun, dans la maison, vouait respect et sentiment mêlé à la fois de crainte et de fascination, est emporté par un cancer.

Je suis confrontée pour la première fois à la mort.

La mort, je ne l'avais pas imaginée, on ne m'en avait pas parlé, on ne m'avait pas préparée et je suis alors envahie par un profond sentiment d'injustice : mon grand père nous quitte après une vie de labeur sans répit depuis l'âge de quatorze ans, sans avoir eu le temps de profiter de la vie, d'un peu de repos. Ce « foutu » commerce, il n'est vraiment pas fait pour moi !

C'est cette rage, cette énergie qui me portent vers mon avenir professionnel.

Je réussis mon concours, et entre à l'école d'éducateur avec

comme objectif de faire un stage à l'hôpital et d'y travailler certainement un jour. Je quitte le village, le cocon familial et je me retrouve seule pour la première fois dans une grande ville inconnue. La formation me porte, pleine de découverte, d'embuches et j'entame un gros travail sur moi.

Mon diplôme en poche, durant quatre années, je remplace Camille, l'éducatrice titulaire en poste dans le service de cancérologie enfant pendant ses périodes de vacances. Le financement de ces remplacements est assuré par une association de parents, soucieuse d'assurer une continuité dans la prise en charge éducative des enfants hospitalisés de cette unité.

En 1994, j'ai l'opportunité de rentrer pour son remplacement à temps complet pendant un an car elle prend une disponibilité pour vivre une expérience au sein d'une troupe de théâtre professionnelle.

Voilà nos destins entremêlés. Des passions communes, un parcours professionnel que nous partageons depuis, sans oublier cette expérience, toujours renouvelée que représente Grand air & p'tits bonheurs depuis maintenant treize ans.

ACTE 3

Notre parcours commun :

Camille et Florence, *éducatrices de jeunes enfants à l'hôpital :*

« Educatrice », un métier utile. Un métier à l'intersection entre plusieurs mondes : le « soin », le « prendre soin », le monde artistique, un métier qui nous laisse une grande part de liberté et de créativité. Un métier qui dans les années 1990, dans le monde hospitalier, est peu connu, où tout est à faire, à construire, à défendre.

À l'hôpital, il y a beaucoup de personnes prévues pour s'occuper de l'enfant malade. Mais qui « anime » au sens grec *anima* : donner âme, donner vie à un lieu, donner sens à ce que l'enfant vit au quotidien ?

En 1983, le premier poste d'éducatrice de jeunes enfants est

créé au CHU de Toulouse à l'initiative d'un professeur, gastro-entérologue, soucieux des bébés hospitalisés dès la naissance avec un système digestif déficient, non fonctionnel. Quelques postes s'ouvriront ensuite pour répondre à une demande de prise en charge plus large. En effet, avec les progrès de la médecine, l'hôpital sait faire vivre, digérer, respirer de manière artificielle.

Dame Nature n'a plus ses droits. Faire vivre oui ! Mais à quel prix ? Et ensuite, que se passe-t-il ?

Des enfants vivent dans un environnement hospitalier plein de contraintes : règles d'hygiène, soins réguliers, assistance médicale, perfusion, pied à perfusion, capteurs sur le corps reliés à des machines de surveillance...

Les médecins et les soignants sont conscients d'une vie rétrécie pour ces enfants et ces familles. Ils doivent aussi faire face à l'inquiétude des parents. En effet, ceux-ci vivent au jour le jour au rythme des analyses, des résultats des examens et de l'état de leur enfant. Ils sont aussi confrontés aux questionnements concernant l'après hospitalisation avec toutes les perturbations que cela entraîne dans la dynamique familiale : organisation professionnelle et quotidienne, place des frères et sœurs, éloignement, arrêt de l'activité professionnelle...

Les parents peuvent faire face à des petits deuils quelquefois successifs concernant leur enfant : difficultés respiratoires chroniques, croissance perturbée, handicap...

Les liens d'attachement entre l'enfant et les parents sont quelquefois fragilisés. Les parents sont souvent confrontés à l'attente, le doute, l'incertitude. Rien de plus déstabilisant : l'humain a peur d'attendre, il n'aime pas ne pas savoir, préfère souvent savoir le pire qu'imaginer l'inconcevable.

Selon la circulaire du premier août 1983 relative à l'hospitalisation des enfants « l'action d'éducatrices de jeunes enfants ne doit pas être considérée comme un luxe mais comme une partie intégrante du traitement ».

Ce sont ces différents paramètres qui aideront à l'intégration

de postes d'éducateurs de jeunes enfants avec une mission d'étayage et d'accompagnement au quotidien des enfants et de leurs familles.

L'éducateur à l'hôpital est un funambule. Sans tâche technique précise, sans prescription, il bâtit son action sur la rencontre avec l'enfant et sa famille en étroite collaboration avec les équipes soignantes. En 1997, lorsqu'une longue formation autour du chant et de l'environnement sonore est proposée, nous y sommes inscrites d'office sans l'avoir demandée. Est-ce le début d'une connaissance du métier voire d'une reconnaissance ?

Cette formation se déroulait dans les locaux de la nouvelle direction de l'hôpital des enfants, qui devenait une entité autonome et dissociée de l'hôpital pour adultes avant même la construction du nouveau bâtiment.

Nous avons la particularité en tant qu'éducateur, à cette époque, de ne pas avoir de cadre socio-éducatif comme hiérarchie intermédiaire. Dans ce contexte, nous sommes alors en lien direct avec la nouvelle direction de l'hôpital des enfants. Cette proximité favorise des échanges et des rencontres de manière régulière. Cela nous amène à nous investir, prendre des initiatives, nous projeter dans « l'hôpital à venir ». Nous proposons la création de structures hors soins (ludothèque, espace adolescent et espace bébé) afin d'éviter des disparités existantes entre les différents services de pédiatrie. Nous sommes également impliquées dans diverses commissions afin de réfléchir à l'accueil des enfants et à la place accordée aux parents, aux aménagements des diverses salles de jeux. Une démarche et des sollicitations faites pour tendre vers l'« hôpital idéal ».

La formation musicale aura été l'occasion de se rencontrer différemment, de confronter deux corps professionnels (soignant et éducatif) et de dépasser les représentations voire les clichés sur les différents métiers : l'éducateur ne fait pas que jouer, le soignant ne fait pas que piquer. Dans l'aventure et le

projet de Grand air & p'tits bonheurs, le temps a été un allié pour construire des outils professionnels communs ; écoute, disponibilité, observation, prise d'initiative dans un domaine qui aurait pu être considéré comme « pas sérieux ». Ceci pour aller à la rencontre de l'autre et créer des moments autour du chant. « Ouf ! Je suis pompée, je suis encore plus fatiguée qu'après une journée de travail dans le service » précise une collègue puéricultrice après un atelier de chant. C'est alors l'occasion pour les soignants de prendre conscience de l'énergie nécessaire pour aller à la rencontre de l'enfant sans avoir une tâche technique à effectuer. C'est aussi l'occasion, en tant qu'éducateur, de pointer et faire valoir que cette posture fait partie de notre quotidien, et qu'elle n'est pas si simple.

Ce sont ces différentes étapes qui ont amené à un respect mutuel et une reconnaissance des différents corps de métier dans l'aventure de Grand air & p'tits bonheurs mais aussi au cœur des unités de soins

Ces quinze dernières années ont connu une évolution importante dans la prise en charge de l'enfant hospitalisé : présence des parents, lieux de vie, proximité régulière d'artistes extérieurs, projet culturel, création d'une chaîne interne vidéo pour et par les enfants.

Sollicités ou en connivence avec les éducateurs, professionnels à la jonction de ces différents domaines, les soignants se permettent de partager autrement le quotidien avec les enfants hospitalisés : un goûter ou un repas exceptionnel avec les enfants, écouter ensemble les intervenants artistiques, se prêter au jeu, à la figuration dans les reportages vidéos faits avec les enfants, chanter lors d'un soin ou bien seulement pour le plaisir... Tant de situations qui, au fil des années, sont devenues pour les soignants plus naturelles, moins culpabilisantes et facilitent les relations enfants/parents/professionnels. L'éducateur a impulsé cette approche en sollicitant, en gratifiant les initiatives et les

prises de risque chez des soignants qui ont conscience de l'intérêt et du sens de l'intervention artistique en tant que « soin ». « Soignant-chanteur », un label à la jonction entre le soin, l'éducatif, l'artistique. Il est de plus en plus reconnu par la direction de l'hôpital des enfants à Toulouse. Nous le défendons, l'endossons. »

Anne-Marie, *puéricultrice en retraite* :

« Infirmière : une vocation ? me demandent parfois des personnes avec un trémolo attendri dans la voix. Et bien non, pour mon cas pas du tout. J'avais même jusqu'à mon entrée dans le milieu paramédical une peur physique d'affronter la maladie grave, la souffrance, la mort.

Il est vrai que je les avais côtoyées de près dans ma famille pendant mon adolescence. C'est le monde de l'enfance et même de la petite enfance qui m'attirait. Quoi de plus normal d'ailleurs : j'ai pratiquement été élevé dans une école. Mes parents étaient militaires à l'étranger et ma grand-mère qui s'occupait de moi travaillait dans une petite école à Toulouse. Elle y faisait tout, le ménage, l'entretien des poêles à charbon et bien souvent la cantine. Nous habitions en face de l'école et elle y passait sa vie. Pendant ce travail, c'était la directrice - Mademoiselle Estoup - et sa mère, une vieille dame très âgée qui me gardaient. Aussi tout naturellement, je n'ai longtemps envisagé qu'un seul métier : institutrice. Mes premiers élèves étaient mes poupées et mon chat Miquet. Lorsque mes parents sont revenus en France, j'ai quitté Toulouse et ma petite école de l'avenue de Muret. Nous avons sillonné l'hexagone, mon père toujours militaire mais dans des poudreries. Nous habitions dans ces cités poudrières généralement à la limite des grandes villes. Le personnel vivait un peu en vase clos.

En grandissant, je me suis rendu compte que je n'aimerai pas

du tout enseigner certaines matières comme le calcul ou l'écriture. J'avais dans les quinze ans, lorsqu'il m'est devenu évident que je préférerais les enfants plus petits. Quoi de plus merveilleux que de les éveiller à la vie. Je serai donc institutrice en maternelle. Je m'entraînais d'ailleurs, les voisins me confiaient leurs enfants lorsqu'ils sortaient, ou le dimanche matin pour aller au marché. Bien sûr, ils me récompensaient de petits présents - livres ou magazines - mais je prenais vraiment plaisir à garder ces « gosses » et ils me le rendaient bien. A cette époque j'ai passé le concours d'entrée à l'École normale. C'était en fin de troisième. Je l'ai magnifiquement raté à cause des maths, mon vieux cauchemar. J'ai persévéré, et l'année suivante, j'étais acceptée sur liste d'attente au Bourget. Lorsqu'ils m'ont appelée à la rentrée, l'état de santé de ma mère atteinte d'un cancer se dégradait rapidement. J'ai préféré alors continuer mes études au lycée.

Peu de temps après lors d'une discussion sur la vie et l'avenir, ma voisine, assistante sociale à la poudrerie, a évoqué pour moi la possibilité de faire infirmière puis puéricultrice et de travailler ainsi auprès d'enfants dans les crèches et les pouponnières. Je ne connaissais rien à ce milieu, et j'ai d'abord refusé tout net de faire une école d'infirmière. Comme je l'ai expliqué, j'avais peur de la maladie, de la mort et également des adultes. Mais petit à petit cette idée a pris corps, grâce à l'infirmière et au médecin de la poudrerie, qui m'ont intéressée à leur travail au dispensaire. J'ai également visité une pouponnière et je me suis dit que je pouvais pendant les deux ans d'études faire « le sacrifice » d'aller vers les malades et les adultes.

J'avais, au printemps 1965, réussi l'examen d'entrée à l'école d'infirmières de Montfermeil, mais l'armée et ses mutations m'ont encore joué un tour ! Nous devions revenir à Toulouse pour le prochain automne et il n'y avait plus de place à l'école régionale. J'ai donc intégré l'Institut de puériculture (IP) du jardin des plantes un an, pour être auxiliaire de puériculture.

J'étais « IP Bleue » (nos tenues, en coton, manches ballon, étaient rayées bleu et blanc, IP brodé en bleu sur la coiffe avec des tabliers qui nous arrivaient au mollet).

J'étais soulagée de découvrir qu'il ne m'était pas nécessaire de faire l'école d'infirmières pour m'occuper d'enfants. Mais, dès mon premier stage à l'hôpital, en chirurgie cardiovasculaire où j'étais censée ne m'occuper que des enfants, il n'y avait que des adultes !

A ma grande surprise, malgré une angoisse terrible le premier jour, je me suis sentie tout de suite bien dans ce travail et même m'occuper de personnes âgées ne m'a posé aucun problème.

Par la suite, j'ai été infirmière puis je suis revenue à l'Institut de puériculture pour faire la spécialisation de puéricultrice. J'étais alors « IP Rouge » (même tenue, mais avec des raies roses et blanches, mais les tabliers avaient raccourci après 1968 !).

Mon diplôme en poche, je suis allée travailler à l'hôpital, car j'aimais les soins et l'ambiance hospitalière.

Bien sûr, on m'a souvent dit que ce n'était pas aimer les enfants que de les faire « souffrir ». Cette réflexion m'a amenée à réfléchir, et... je n'ai jamais trouvé de réponses. Je crois aimer et les enfants, et mon métier. Voilà, c'est un grand paradoxe, mais je n'ai pas d'autres réponses.

J'ai donc connu la pédiatrie « d'avant » : les filles et les garçons dans des salles séparées, jusqu'à cinq ans. Dans ces grandes salles communes, toujours bruyantes, aucune intimité. Les parents n'entraient qu'à heure fixe : 15h-16h et 18h-19h. Les frères et sœurs n'avaient pas droit de visite. Dans les bâtiments neufs, les enfants étaient placés en boîtes vitrées pour la surveillance. Les visites s'effectuaient par des galeries extérieures, fermées à clefs en dehors des heures de visites (toujours les mêmes !).

Tout était régi par la notion d'asepsie. Ces mesures nous sem-

blaient très dures, mais normales. Nous compatissions à la tristesse des parents lorsqu'il leur fallait laisser leur enfant, mais c'était comme ça... Il est vrai que la médecine pédiatrique avait fait de gros progrès grâce à ces mesures d'hygiène. Dans mon premier service, j'ai eu de la chance : on prenait les enfants avec nous. Ce n'était pas le cas partout. On leur parlait, on amenait le transistor. Quelques collègues se moquaient de ma copine Annie et de moi-même, car nous parlions aux tout-petits comme à des grands.

A partir des années 1972-1974, les choses ont évolué petit à petit. Les parents sont restés avec les enfants. Au début, tout n'a pas été facile, nous avions l'habitude d'avoir à faire aux enfants seulement, là, il a fallu apprendre à parler aux parents. La charte du malade a été déterminante pour généraliser « l'humanisation des hôpitaux ».

Le chemin parcouru est immense depuis les vieux locaux de pédiatrie jusqu'à l'hôpital des enfants flambant neuf en 1998. Mais aujourd'hui, il ne faudrait pas que le « tout rentabilité » que nous vivons nous fasse retomber dans une autre déshumanisation...

Ma rencontre avec Musique et Découverte

Tous les ans, on nous distribue un cahier de propositions de formation. Une année j'en ai repéré une qui m'a alléchée : « L'enfant et la musique ». Je l'ai demandée deux ans de suite mais n'ai pas pu y accéder. Je me suis donc rabattue sur la sophrologie, que j'ai beaucoup appréciée. J'avais oublié la musique.

Un après-midi, j'étais en salle de consultation de chirurgie, j'entends des voix harmonieuses s'élever de la salle d'attente. Ce n'était pas la télé et c'était très agréable. Ce n'était pas très fort et je n'avais pas l'impression que cela gênait. Le chirurgien me regarde, l'air contrarié. « Qu'est-ce que ce vacarme ? », me dit-il, « Allez vous renseigner ! Ou plutôt, appelez-moi la surveillante ! »

Dans ce petit groupe, il y avait quelques têtes connues. Il m'a

fallu leur demander d'aller chanter plus loin. Je n'ai pas trouvé la surveillante car je ne l'ai pas cherchée. Le calme est revenu, l'incident était clos. Mais, avec ma collègue Martine, nous nous sommes renseignées. Martine, qui chante beaucoup mieux que moi a très rapidement intégré les soignants-chanteurs. Moi, je n'aurais jamais osé postuler, car, si je chantonais agréablement et juste, ma voix avait pris, comme moi, un sacré coup de vieux ces dernières années. Mais quand Martine a une idée derrière la tête...

Une place se libérant, elle a insisté pour que je fasse ma demande à la direction : en fait, elle m'a tout fait faire à l'envers... J'aurais d'abord dû rencontrer les soignants-chanteurs. Je suis donc arrivée à la réunion suivante, avec mon accord administratif. Ce jour-là, Martine avait dû s'absenter à l'improviste. J'ai eu l'impression de tomber comme « un cheveu sur la soupe » : personne n'était prévenu de mon arrivée ! C'était en pleine répétition du spectacle de Noël, on m'a fait prendre des notes, j'ai proposé de faire les travaux de couture nécessaires et mon intégration s'est faite en douceur.

Malgré ce début particulier tout le monde a été gentil. Bertrand a été particulièrement patient pour me faire chanter, parfois, je me croyais dans *Sister act*, ce film américain de 1992.

Il ne m'était pas évident d'entrer dans les chambres pour chanter, je préférais les moments musicaux en salle de jeu.

L'année d'après, à peine familiarisée avec le groupe, le chant, les ateliers, on m'a parlé des spectacles. Et pour la première fois, à 56 ans, je suis montée sur scène !

Depuis, même à la retraite, je continue à participer à toutes les activités de Grand air & p'tits bonheurs, avec bonheur. »

Martine, *auxiliaire de puériculture* :

« Je n'arrive pas dans la peinture à exprimer toutes mes émotions. Au travers du chant, je me sens portée par le groupe. Prise de confiance en soi, affirmation de soi, enrichissement personnel, amitiés, confiance.

Vie personnelle bien remplie, soucis personnels, décès, tristesse de mes enfants, besoin d'évasion.

TROP PLEIN DE SENSIBILITE.

Grand besoin de m'extérioriser, soutenue par le groupe. Besoin de prendre du plaisir et de me laisser porter par le groupe afin de donner libre cours à mes émotions. Plaisir de donner, don de soi, plaisir de monter sur scène, d'être écoutée et regardée... d'être quelqu'un...exister ailleurs que dans le cocon familial, élargir mon horizon.

Enfants, petits-enfants, famille, malades... trop c'est trop ! C'est bon d'aller voir ailleurs, d'aller respirer ailleurs...

Habitée à m'occuper moralement ou physiquement des autres, j'éprouve le besoin de prendre du recul par rapport au train-train familial, à la vie de tous les jours. Ce groupe m'a rassurée... j'ai besoin de tous ses membres pour m'évader et en même temps, participer à une folle aventure, folle, car je ne pensais pas que moi, j'oserais chanter et me grimer et en plus prendre du plaisir.

Je m'occupe de moi. Je me fais plaisir. Rien d'agressif ni de blessant ne peut provenir d'eux. Besoin de m'extérioriser, vaincre ma peur et ma timidité

Peinture égal solitude, j'avais envie de ne plus me cacher, besoin de rencontre... Chaleur du groupe qui sait écouter et en même temps ne juge pas. C'est une autre étape dans ma vie, franchir un palier, un challenge envers moi-même, mon être profond.

Il y a encore un avenir, des potentialités. Victoire sur le défi, égale réussite. J'ai appris que j'avais des capacités et que je pouvais les travailler. »

Jackie, *puéricultrice cadre de santé* :

« Bien avant ma naissance, mon père, garde républicain, avait été fait prisonnier des Vietminh de mars 1951 à août 1952 : dix-sept mois de marches forcées, d'internements de camps en camps. Cela, je le savais, mais sans détails, juste quelques bribes de souvenirs d'enfance : mon père en parlait peu. Je me souviens juste de sa volonté de se garder en vie en donnant des soins à ses camarades dont beaucoup mourraient de malnutrition ou de dysenterie...

En creusant cette impression de « faux souvenir », j'ai découvert la lettre d'un compagnon de captivité de mon père, écrite le 17 janvier 1952. Il décrit les soins reçus de cet infirmier improvisé qu'était mon père. Il avait été « potard », préparateur en pharmacie, dirions-nous aujourd'hui, avant la guerre de 1939-1945. Les quelques notions acquises au cours de cette expérience lui ont permis durant sa captivité d'être « un infirmier dévoué qui faisait des pansements dans des moustiquaires lavées au ruisseau ». Ce compagnon de captivité a actuellement 83 ans et m'a raconté...

De là doit venir mon profond désir d'être infirmière : sauver les autres et se sauver, et ma conviction que donner c'est recevoir. A six ans, en même temps que j'entrais au cours préparatoire, j'étais inscrite avec mon frère aîné à un cours de piano, à notre demande, la mienne surtout. Mon frère qui était très myope et ne voyait pas bien la portée, n'avait pas vraiment envie de continuer à apprendre le solfège. Les contraintes d'une fratrie de trois et bientôt quatre, des parents travaillant tous les deux, tout a abouti à une interruption douloureuse et définitive de mon expérience musicale.

Mon école primaire s'est déroulée de façon décousue, car nous changions d'école au moins tous les deux ans, suivant les mutations de mon père, toujours gendarme, et mon investissement s'en ressentait. Heureusement, le métier d'institutrice de ma mère et toutes les grandes vacances passées en

Dordogne, berceau familial, compensaient les incohérences de changements d'école en plein trimestre et donnait des repères à ma vie d'enfant.

A Toulouse, de la sixième à la terminale au lycée Saint-Sernin, j'ai agrandi ma culture musicale, sans jamais m'engager, sûrement par réminiscence de ma déception antérieure.

En troisième j'ai volontairement échoué au concours d'entrée à l'École normale d'instituteur. Je me souviens avoir mis n'importe quoi à la version d'anglais... En première, j'ai tenu tête à mon père qui voulait que je passe le concours d'entrée en formation d'OCCA (Officier contrôleur de la circulation aérienne). Il commandait alors la brigade de gendarmerie de l'aéroport de Blagnac et pensait que c'était un beau métier : adapté à ma personnalité et à mon sens des responsabilités... Je voulais être infirmière, et rien d'autre !

En terminale, pour des raisons de santé, j'ai manqué le premier trimestre. Il était donc convenu, en famille et chez mes professeurs, que je pouvais échouer au bac. Ma ténacité et mon travail m'ont permis de surmonter l'obstacle. J'ai eu mon bac, mais je n'étais pas inscrite à l'école d'infirmières !

J'ai su résister à une autre pression familiale, celle d'aller en faculté de médecine où mon frère terminait sa seconde année : je ne voulais pas être médecin, je voulais être infirmière. J'ai travaillé en attendant et suis entrée à l'école régionale d'infirmières de Toulouse.

Enfin devenue infirmière, j'ai choisi de travailler en pédiatrie et obtenu quelques années plus tard le diplôme de puéricultrice.

Professionnellement, j'ai vécu les six ou sept ans en tant qu'infirmière puéricultrice avec beaucoup d'enthousiasme, de grandes joies auprès des enfants et de leurs familles. J'ai beaucoup appris humainement face au courage des enfants malades. Les horaires décalés (nous travaillions soit le matin, soit l'après-midi, soit la nuit, au moins trois week-end sur quatre, avec des jours de repos en semaine) convenaient au

non conformisme qui m'a toujours habité. Le travail en équipe pluridisciplinaire m'enrichissait et j'ai toujours cherché à progresser dans mes connaissances et mes compétences. Au début de ma carrière, j'ai aussi eu des sentiments de rébellion face à une certaine hiérarchie. Le côté entier de mon caractère n'avait pas encore bénéficié du polissage des ans... J'ai acquis au fur et à mesure de la reconnaissance de mes compétences et de mes actes, une certaine force, et cela m'a amené à assumer des responsabilités.

Les premières années de ma vie m'avaient forgé un caractère de ténacité et d'obstination. Heureusement, car c'est en préparant le concours d'entrée à l'école de cadres (IFCS) que ma santé s'est rappelée à moi : je débutais une sclérose en plaque, mais n'allais pas me laisser terrasser pour autant !

J'ai passé les épreuves du concours d'entrée à l'IFCS dans un état de fatigue intense lié à ma maladie, grâce au soutien professionnel d'une infirmière générale adjointe et de mon cadre d'unité, et grâce au soutien quotidien de mon mari, de ma famille et de ma belle-famille.

Durant la formation de neuf mois, j'ai subi une poussée de ma maladie, mais la force du travail intellectuel et la chaleur de mon groupe de travail à l'IFCS m'ont permis de continuer tout en me soignant.

J'avais toujours envie de chanter, mais les horaires de chorales qui m'entouraient ne convenaient pas à mon mode de fonctionnement ni professionnel, ni familial. Je ne m'engageais toujours pas.

Mes débuts professionnels en tant que surveillante se sont faits en hématologie pédiatrique. J'en garde un souvenir fait de grands moments.

Un jour, partant pour déjeuner, je croise un enfant du service au bout du couloir. Il est sans cheveux, pâle et joue au foot avec sa potence de perfusions avec d'autres enfants lui ressemblant comme deux gouttes d'eau. « Où vas-tu ? » me

demande-t-il.

- A la cantine

- Comme à mon école ?

- Oui

- Mais si tu pars, qui va garder la maison ?

Cette reconnaissance venant de ce petit bout de quatre ans à peine m'a émue et remplie de certitudes : j'étais là aussi pour protéger le service !

Au bout de quelques années, un ensemble de circonstances m'a amené à être cadre en pneumologie adultes. Je me suis lancée avec passion dans ce défi.

J'ai compris que les services d'adultes ne bénéficient pas de la chaleur que la pédiatrie apporte aux enfants malades. J'ai fait ce que j'ai pu durant ces années-adultes pour apporter cette chaleur aux soins donnés que j'avais acquise en pédiatrie. Grâce à l'humanité du chef de service et de mon cadre supérieur, j'ai travaillé trois ans et demi dans la transparence de mon état de santé et dans un projet de soins partagé avec mon équipe, qui envisageait le patient dans sa « globalité biopsychosociale et spirituelle ».

Un jeune malade du Sida, toxicomane pris en charge à La Boère, maison de désintoxication du « Patriarche » d'Angelmeyer est en train de mourir aux soins intensifs (six lits dans mon service). Le vendredi en fin d'après-midi, l'équipe soignante, très à l'écoute, m'interpelle sur une volonté affirmée par ce jeune homme : il est en rupture familiale depuis quelques années, et son père est un très riche banquier suisse, il veut le revoir avant de mourir... Il reste peu de temps. Le chef de service et moi-même faisons ce qu'il faut pour. Le lundi, je vois arriver dans mon bureau, non pas un banquier, mais un père, en larmes, qui apportera à son fils un court dernier parcours fait d'amour.

La sclérose en plaque redoublant d'agressivité je me vois contrainte de quitter ce service de pneumologie adulte avec regrets. Mais l'appui de l'infirmière générale et de toute ma hiérarchie, la volonté de retravailler avec moi du chef de service de néonatalogie et mon désir de réintégrer la pédiatrie m'amènent à être la surveillante du service de néonatalogie de La Grave pendant cinq ans. L'hôpital La Grave est éloigné de l'hôpital des enfants, c'est un « petit » service de 75m² qui me permet d'allier mon travail et ma santé. Je retrouve avec plaisir le concept de soins qui m'est cher, harmonisant compétence technique et dimension humaine du soin.

En 1999, l'aggravation de ma maladie me tient éloignée de l'hôpital en tant que soignant pendant un an et demi.

Lors de mes hospitalisations, j'ai du mal à être soignant-soigné. J'ai l'impression de ne pas être à ma place.

Hospitalisée pour une poussée, je suis dans une « chambre » sans WC, sans salle de bains et j'ai mal aux articulations. Je passe une nuit blanche à remonter le moral de l'infirmière de nuit (« Je viens pour un entretien d'aide » dit-elle et je lui fait développer ses relations compliquées avec son fils toute la nuit). La grande visite arrive : tout un aréopage médical. « De quoi vous plaigniez-vous, aujourd'hui ? » me demande un chef de service. « D'arthralgies », répondis-je, pour faire court. « Qu'entendez-vous par arthralgie ? » me demande-t-il d'un air hautain... Quand on connaît le sens des mots comme le connaît une infirmière... Cela m'a mis en colère, et je n'ai pas répondu. Ils sont sortis comme ils étaient entrés, discutant entre eux. Heureusement, un des chefs de clinique est resté pour en parler avec moi car il avait saisi mon état psychologique.

Lorsque je reviens d'arrêt maladie, j'utilise un fauteuil roulant pour me déplacer vite, loin, ou longtemps, c'est-à-dire tout le temps à l'hôpital. J'ai un poste aménagé, correspondant à mes compétences : je fais du travail de cadre, dans un

bureau, sur ordinateur, en mission dite transversale.

La rencontre en 2000 avec le groupe de Grand air & p'tits bonheurs a été un des facteurs qui m'ont permis de rebondir face à cette situation personnelle très dure.

J'accompagne Camille, ma filleule de quatre ans, en visite auprès de sa sœur qui vient d'être opérée, à l'hôpital des enfants. Nous rencontrons dans les couloirs des collègues : Christine, Monique, Marjolaine et Daniel qui a sa guitare. Je connais Christine de longue date et je sais qu'elle chante pour les enfants, sans savoir ni quand, ni comment. Elle me présente et ils entament pour nous un petit concert privé, en plein couloir. Je suis sous le charme, Camille ne se souviendra que de ce moment à l'hôpital.

Tous ces soignants qui chantent m'invitent à les rejoindre. Nous prenons date, et je mets alors un pied dans un tourbillon qui me ravit depuis ! Je savais qu'un jour ou l'autre je chanterais. Enfin je pouvais le faire, qui plus est dans un contexte institutionnel fabuleux !

Le groupe s'appelait Musique et Découverte, ils venaient d'enregistrer un CD, je m'en suis gavée toute seule dans mon auto, sans m'en lasser.

J'arrivais au moment de l'inauguration officielle du CD, en présence du directeur, M. Tabarly, dont j'avais déjà eu plusieurs fois l'occasion d'apprécier les qualités humaines. Il y avait Erik Fabre-Maigné, personnage très attachant, bohème, rêveur, et (j'ai pu m'en apercevoir par la suite) très tenace malgré les coups reçus. Il y avait également mon chef, Monsieur Zimmermann. C'est grâce à lui que j'ai réintégré la pédiatrie dans des conditions pratiques favorables. Nous partageons une même vision de l'Homme, plaçant l'être humain au dessus de toute autre valeur. Il m'a fortement encouragée à intégrer ce groupe unique de soignants-chanteurs, en ces termes : « En ce qui concerne votre participation à Musique et Découverte, plutôt deux fois qu'une ! ».

Pour moi qui suis grande, droite, et qui ne m'autorise peu ou pas les émotions, j'ai vécu cette rencontre avec Grand air & p'tits bonheurs le cœur à nu. Sans réfléchir, j'ai laissé aller mon envie de chanter, de me tourner vers mon monde intérieur.

Depuis, je continue de jouer, de chanter, de créer. Je continue à me tenir droite, même assise, à donner libre cours à mes émotions, à ma créativité. Je m'autorise à être sur scène en fauteuil, à chanter sans craintes. J'ai le sens de la dérision, surtout de l'autodérision et j'aime me déguiser. Pour des bals costumés, j'ai déjà été Bécassine, un prêtre, un clochard... Ce n'était que pour une soirée et je n'étais pas actrice. Quand sur scène je suis un lutin, un poisson rouge ou Léa, la petite fille triste de « Toulouse à petits pas », je suis le personnage, je le joue, je l'habite, et mes costumes prennent tout leur sens. En plus, c'est pour un public, et pas n'importe lequel, c'est pour les enfants que je joue. Je suis heureuse de pouvoir faire les ateliers auprès des enfants hospitalisés. Ce sont des parenthèses mais aussi des bouffées de bien-être partagées avec les équipes qui nous accueillent.

Depuis 2000, je suis soignant-chanteur dans ce groupe, sans contraintes, sans obligations, mais toujours avec la volonté que nous partageons d'aller plus loin dans nos actions auprès des enfants, de créer et de faire partager nos contes musicaux. Nous vivons une expérience de groupe solidaire, sans chef défini, démocratique et efficace. »

L'originalité principale de notre action musicale à l'hôpital réside donc dans le concept de « soignant-chanteur ».

La plupart des actions culturelles en milieu hospitalier sont menées par des artistes, les soignants se contentant de les accueillir et de faciliter, voire d'accompagner leur intervention ou leur prestation dans une unité de soin.

Les nombreux « stages musique » par le biais de la formation per-

manente au CHU proposent aux soignants de s'approprier l'outil musical et vocal. L'objet est de tenter de transformer sa pratique quotidienne en modifiant la prise en charge de l'enfant et de sa famille, voire de sensibiliser les collègues, ce qui n'est pas rien.

A Toulouse suite aux stages de 1997 et 1998, la rencontre s'est faite entre le chanteur et les soignants qui sont devenus des soignants-chanteurs. Les soignants décident alors de créer un groupe « pour ne pas rentrer tout seul, chacun dans son service » suite à l'euphorie de la période.

La crainte que « tout ne retombe » à court ou moyen terme les a poussés à imaginer, à créer un dispositif et un projet collectif assez unique où les « murs sont poussés ». Et ils ont réussi à le faire valider par l'administration qui y trouve son compte dans une certaine mesure.

Ils ne sont plus uniquement des soignants qui utilisent un outil, ils ont l'ambition et le « culot » d'être aussi artistes, chanteurs. Ils sont les deux ! Soignants-chanteurs ou chanteurs-soignants : ils soignent mais ils sont aussi chanteurs ! Ils chantent et ce sont aussi des soignants !

Ils ne sont ni musicothérapeutes ou art-thérapeutes, ni animateurs, ni artistes. Cependant, ils se situent peut-être au carrefour de ces trois dimensions, qui se sont longtemps opposées et se reconnaissent sans doute aujourd'hui lorsqu'un travail de différenciation et de rencontre est effectué.

Ils ne chantent pas sur ordonnance ou sur prescription médicale : ils ne placent pas l'art au service de la santé. Ils sont déjà soignants et ne souhaitent pas adopter cette posture de thérapeute en utilisant la musique. Ils se servent simplement de leur voix, parfois de celles des patients et de leur famille, comme d'un prétexte à une rencontre humaine, artistique et culturelle. En même temps, cette rencontre, ce temps ressource est l'occasion de s'observer et de se découvrir (patient, soignant, famille, artiste) d'une manière différente et nouvelle, de « lâcher prise » avec son statut d'origine officiel, et de s'inscrire dans une vision de soin globale, qui est intéressante à partager avec l'équipe.

Favoriser une rencontre avec un support culturel, artistique, implique aussi un talent d'animateur que doivent acquérir les soignants et artiste. Utiliser une simple contine au chevet, choisir plutôt la polyphonie, des extraits de spectacle, ou se laisser aller à une création, une improvisation (des petits bonheurs), ou bien alors chanter un air d'opéra, et tout cela au moment adéquat, s'apprend d'une manière collective au fil du temps et de l'expérience.

Ce ne sont pas des artistes, mais ils ont choisi de s'associer avec des professionnels du monde de la culture et se produire collectivement à l'hôpital. Ce « faire », ce « vivre ensemble » et la construction d'un projet commun leur permettent de se situer dans cet intermédiaire à l'équilibre fragile.

Yannis, puériculteur :

« Recruté depuis peu en tant que puériculteur dans le service de réanimation pédiatrique, je suis occupé auprès d'un nouveau né prématuré. J'entends le doux murmure de plusieurs voix dans le box voisin. Un disque ? Non de vraies voix !

Je chante depuis longtemps déjà, c'est ma passion ! Serait-il possible de pouvoir aussi chanter à l'hôpital ? Jamais mon expérience antérieure chez les adultes ne m'avait permis d'envisager cela, même si j'avais déjà eu l'occasion de fredonner pour détendre mes patients.

Je sors : quatre chanteurs sont dans le box voisin, certains sont en tenue de travail, d'autres portent une blouse sur leurs vêtements civils. Mais qui sont-ils ?

Camille, l'éducatrice de jeunes enfants du service, qui fait partie du groupe, m'expliquera plus tard l'association et sa mission. Je ne tarde pas à me joindre à eux.

Ma première expérience au sein des ateliers commence avec Monique, auxiliaire de puériculture en neuro-pédiatrie. Puis nous avons la chance d'être envoyés en formation à Paris avec l'organisme Musique et Santé. Nous recevons un enseignement essentiel, des outils pour être plus à l'aise au chevet,

un répertoire varié, une approche de la fabrication des instruments à percussion.

Que d'énergie et de motivation à notre retour...

Naturellement j'ai vite adhéré au projet de création des spectacles et à l'enregistrement du disque de chansons pour enfants.

Mais il faut œuvrer et batailler parfois auprès des autres professionnels de l'hôpital pour faire admettre que chanter et emmener la musique dans les soins ne diminue pas la « rentabilité », ne fait pas de nous, soignants, des intervenants moins sérieux, moins concentrés.

Qui aujourd'hui ose encore s'opposer à cette idée ?

Les pauses détente en salle de repos étaient parfois l'occasion de discuter avec les collègues de l'importance du son dans l'univers du prématuré, sa réaction à la voix chantée, observable aussi chez l'enfant plus grand. J'entends encore : « De toute façon, dans l'incubateur, comment veux-tu qu'il t'entende le bébé ? », et puis : « Oh, moi, je ne sais pas chanter » ou bien : « Oh, les berceuses, merci bien ! »

Je ressentais dans mon engagement au sein de Grand air & p'tits bonheurs, l'importance de faire comprendre aux acteurs des soins que la musique ou le chant ne dénaturaient pas la relation. Que rien n'était désuet et que toute chanson, une mélodie classique ou rock'n roll, pouvait être un support d'expression amenant confort et détente dans la relation au patient. Fréquemment je fredonnais dès que j'étais en soin avec une collègue, n'importe quel morceau, même en espagnol, pour montrer qu'il était naturel de chanter. Qu'il suffisait d'adapter le son, l'intonation en fonction de l'auditeur, de son regard, de son approbation ou non.

Aujourd'hui, la prise en charge de l'environnement du bébé prématuré a considérablement progressé. La protection de son environnement sonore semble être une évidence. C'est une très bonne chose.

Chanter et danser sur scène, jouer la comédie et interagir avec le public : c'est dans ce domaine que je sers l'association depuis trois ans.

J'essaie d'apporter humblement ce que je sais. Je n'interviens plus au chevet, préférant laisser cette tâche à ceux qui en ont le plus envie et qui s'épanouissent pleinement dans cette activité.

Mon engagement dans les spectacles de Grand air & p'tits bonheurs est en phase avec mon parcours musical personnel. Je n'imaginai pas un jour que mon métier et mon passe-temps favori pourraient être réunis. »

Dans notre collectif se côtoient différents professionnels qui enrichissent le processus de création :

- le secteur soignant (puéricultrice, auxiliaire de puériculture, cadre puéricultrice, médecin...) est censé effectuer des actes « thérapeutiques »,
- le secteur éducatif (éducatrices de jeunes enfants) est censé s'occuper de « l'humain »,
- le secteur artistique (chanteur lyrique) de l'ouverture vers l'art !

Mais tout n'est heureusement pas si simple, compartimenté, et nous avons fait l'expérience dans le cadre de notre collectif que tout peut appartenir à tout le monde, dans le respect de la différence et de la spécificité, et à partir de l'histoire de chacun.

La confrontation a permis l'ouverture, la rencontre, la créativité.

Dans l'action musicale au chevet, nous ne sommes ni dans l'animation, ni dans le « mini concert », ni dans le soin, nous sommes un peu tout cela à la fois, nous n'avons qu'une règle : nous défendons le « sur mesure ».

Soignant-chanteur, ou chanteur-soignant, la nuance est aussi importante. En tout cas, les représentations que l'on a du chant en milieu hospitalier ont énormément évolué et viennent enrichir les pratiques en permettant d'aller au-delà des *a priori*.

L'expérience toulousaine a permis la rencontre des différentes professions et surtout d'apporter un regard différent sur le rôle et la

fonction de chacun.

Grand air & p'tits bonheurs, c'est ainsi un patchwork de plusieurs professions du monde médical où avec le temps et les années, même le médecin peut laisser sa blouse et son sthétoscope pour accompagner différemment l'enfant.

Corinne, pédiatre en réanimation

Petite histoire d'une grande rencontre...

La petite histoire

Je suis une des dernières arrivées dans l'aventure de la troupe. J'ai pourtant déjà une longue histoire dans cet hôpital. C'est ici que je suis devenue pédiatre et que je passe une grande partie de mon temps depuis bientôt vingt ans.

Cependant si je raconte mon histoire, c'est dans un souvenir lointain que je dois puiser. J'avais trois ans je crois, quand j'ai pris conscience de ce désir ou ce besoin profond. Quand nous allions chez ma tante, cette seule pensée m'envahissait jusqu'à ce que je trouve le courage de demander l'autorisation de descendre dans le couloir au parquet reluisant où se trouvait le piano. Je me souviens de ce plaisir qui me nourrissait avec une sensation physique qui m'inondait peu à peu. Puis on m'ordonnait d'arrêter : ça cassait les oreilles des adultes.

Le déménagement dans le nouvel hôpital des enfants a déjà dix ans. J'avais bien vu Camille et Marjolaine qui venaient dans le service de réanimation chanter les tubes d'Enfance et Musique. Mais en réanimation, c'était tabou. Entrée réservée, horaires drastiques, technicité, soins hyper-spécialisés, aseptisés. Pas question de rigoler, ici la vie et la mort se télescopent. Ici pas le droit de se tromper. Pas question de dire qu'on pouvait penser autrement. Je me demande encore comment on a pu être service pilote du projet musique au chevet ! Rassurez-vous tout a changé... maintenant c'est NIDCAP⁹,

9. NIDCAP : Soin de développement et de confort pour le nouveau né prématuré.

soins individualisés pour le respect du confort et du développement du nouveau-né et l'épanouissement de ses parents. Ce désir omniprésent trop longtemps contraint, il n'était même pas concevable, insidieusement resurgi, incontrôlable. L'évidence ! J'avais une famille, trois filles. J'étais au bout de ce clinicat en réanimation pédiatrique, physiquement et psychiquement épuisant. L'urgence mélodique était là ! C'est ainsi que je rencontrais le grand homme de notre aventure : Bertrand.

La grande rencontre

Il ne passait pas inaperçu ! Et pourtant il y a eu du temps avant que je ne le croise. Je cherchais un professeur de chant. Je rencontrais un magicien de la voix. La voix... la sienne bien sûr, chaleureuse et enveloppant l'espace, les pommettes et le regard rieurs, même quand il chante. Avec toujours cette attention à la garder bien placée, quand il parle surtout. Mais magicien par le don qu'il a de libérer en chacun de nous notre propre voix, avec simplicité, avec proximité et respect, avec patience, avec rigueur, exigence, avec une attention toujours renouvelée, dans cet équilibre fragile qui touche le plus profond de l'être, le chant.

Bon c'est facile de faire son éloge, c'est mon premier professeur de chant. Mais ce que j'en dis là, et que j'observais au travers du chant, c'est aussi ce que j'ai compris plus tard de ce qu'il est dans la vie, quand j'ai rencontré le groupe, cette douce richesse attentive de la relation aux autres.

Parce qu'un jour il m'a proposé de rejoindre la troupe.

On n'a l'air de rien, au quotidien, dans cet univers hospitalier, fait d'uniformes unisexes. On ne fait même plus attention aux uniformes. Beaucoup de soignants. On se croise, on se connaît, on se salue, le pas rapide, vers la prochaine tâche à accomplir.

Et puis soudain, passant la porte au bout du couloir des consultations, dans cette salle Philippe Noiret, le temps s'est

arrêté. Le spectacle approchait. Les costumes étaient prêts. J'en connaissais certains. Tiens, même Anne Marie, ça alors, je n'aurais pas imaginé, je la connaissais du temps où elle travaillait aux consultations. C'était la dernière répétition, je les trouvais pourtant plutôt détendus. Impressionnée. Il y avait bien Camille, elle faisait du théâtre, je le savais. Normal, elle est éducatrice. Yanis savait chanter bien sûr. Mais je restais scotchée par la beauté et la poésie du spectacle.

Je suis revenue, j'ai observé.

D'abord Bertrand m'a expliqué que c'était le fruit de dix années de travail, travail du chant, travail de la scène. Non ce n'était pas cela qui me frappait.

Caroline avait conçu ces costumes splendides, Martine avait peint les décors romantiques, Anne Marie avait cousu les accessoires (son téléphone portable toujours à la main), Grande Marjolaine gérait le matériel (et la caisse), Yanis assurait l'intendance (bonne bouffe assurée), la régie et le maquillage, Dédé et Pierrot, super-héros à la technique, Florence et Camille aimaient écrire (normal elles sont éducatrices), Christine adorait la photo et la tectonique, Monique improvisait des sketches. Jackie tenait l'association et les relations extérieures mais elle ne savait pas qu'elle avait une belle voix. Chacun apportait donc son talent et sa personnalité artistique. Mais cela non plus n'était pas suffisant.

J'ai été émue par l'attention aux autres, par l'écoute, l'empathie, la sincérité, par ce qu'on pourrait appeler la bonté. C'est ça, la grandeur et la force de la troupe, cette sensibilité humaniste qui depuis plus de dix ans préserve Grand Air & P'tits Bonheurs et le propulse du chant au chevet des enfants malades vers la scène. Mais c'est aussi Bertrand, attentif, humble et généreux qui permet à chacun de croire en son talent.

Quand je suis avec vous, je prends ma guitare parce qu'il y a toujours quelqu'un pour chanter, quand je suis avec vous, je me ressource dans l'authenticité de la relation.

J'ai compris que ce n'était certainement pas par hasard que vous étiez soignants à l'hôpital des enfants, soignants et chanteurs. »

Au-delà du concept de soignant-chanteur, il y a une véritable envie de travailler et d'avancer de concert. L'ensemble des membres de Grand air & p'tits bonheurs partage des valeurs, souhaite apporter une autre dimension à la prise en charge des enfants hospitalisés et de leurs familles. Ce groupe composé de plusieurs personnalités et plusieurs professions a appris à se connaître au fil du temps.

Écriture collective de 5 membres du groupe :

Bertrand, *chanteur*, Florence, *éducatrice*, Anne-Marie, *puéricultrice*, Camille, *éducatrice*, Jackie, *cadre de santé* :

Les defs de notre réussite, tentative de vivre à notre échelle ce qui est une utopie sociale

« Lao-Tseu dit que « l'échec est le fondement de la réussite », et Marcel Proust qu' « il n'y a pas de réussite facile ni d'échec définitif. »

« Ce qui construit notre groupe, ce sont ces dix années et plus passées à avoir réalisé de grandes choses, surmonté bien des obstacles, et notre désir de vouloir faire d'autres grandes choses. »

« La réussite de notre groupe est celle d'objectifs communs, réalisés dans un absolu partage du pouvoir, dans la clarté due à une absence de leadership. »

« Nous avons des personnalités venant d'horizons différents. »

« Ce qui nous lie : ce sont les enfants, les familles, le chant, la scène, la création, l'amour de l'autre. »

« Les qualités individuelles de chacun ont la possibilité de s'épanouir dans la concrétisation de l'idéal d'une aventure humaine collective. »

« Nous agissons toujours dans le respect de nos différences de motivation, de forme, d'envies, de plaisir de faire... »

« La force des liens qui nous unissent, n'est ni celle de frères et sœurs, ni celle d'amis : c'est autre chose, des liens forts, proches et distants à la fois, respectueux d'une distance minimale. »

« Ce qui fait notre force : c'est le domaine artistique qui nous réunit, c'est l'équilibre entre le dedans (l'hôpital où nous faisons les ateliers de chant au chevet) et le dehors (les scènes sur lesquelles nous jouons, Namasté ¹⁰) ; et surtout, c'est Bertrand qui est la passerelle entre les professionnels de la musique et les soignants-chanteurs. »

10. Gîte du Volvestre dans lequel la troupe crée et répète ses spectacles.

Chapitre 3

Grand air & p'tits bonheurs au chevet

L'atelier, comment ça marche ?

C'est quoi ?

C'est un moment de rencontre musicale dans les unités de soin auprès des enfants hospitalisés, de leur famille et du personnel, proposés par les membres du groupe Grand air & p'tits bonheurs.

C'est quand ?

L'atelier se déroule deux après-midi par mois, soit le mardi, soit le jeudi, parfois le mercredi.

Le planning est proposé par Bertrand au groupe et au délégué culturel.

C'est avec qui ?

Le chanteur lyrique, élément stable de l'atelier, et les personnels hospitaliers, présentés précédemment, nous sommes entre un et dix : c'est toujours l'inconnu, malgré des essais d'organisation et d'anticipation. Dans la majorité des cas le groupe tourne autour de trois à quatre personnes.

Comment ça fonctionne et les lieux du cheminement

C'est à l'accueil de l'hôpital des enfants, au rez-de-chaussée, que le premier soignant chanteur arrivé va chercher le cahier de liaison, ouvert à tous, et les clefs de la salle Philippe Noiret, lieu de rendez-vous.

Nous nous retrouvons et prenons connaissance des messages écrits par nos collègues des différents services. Ils nous sollicitent pour tel ou tel enfant en demande, ou parce qu'ils pensent qu'il serait important de lui proposer une rencontre musicale. La demande peut être faite pour un moment donné ou pour un événement particulier de l'après midi comme un anniversaire.

Un projet d'itinéraire est établi, qui peut, suivant les rencontres et les événements, se modifier. Le cahier facilite le lien entre nous et les unités de soins.

C'est un moment privilégié, un rituel où tout le monde est heureux de se retrouver pour un travail d'accordage et de mise en phase qui passe quelquefois par un échauffement vocal.

Enfin, une trace écrite du parcours est laissée aux hôtesse à l'accueil pour les éventuels retardataires ou pour quiconque voudrait au dernier moment faire appel au groupe ou le retrouver.

Dans les unités de soins, quel enfant « choisir » ?

Nous rencontrons une collègue à l'accueil du service, une éducatrice, un référent, pour « prendre le pouls » du moment. Il ou elle nous indique vers quel enfant s'orienter lorsque nous ne sommes pas attendus, sinon nous allons chanter pour les enfants qui nous attendent et pouvons aller à la rencontre d'autres enfants en fonction des demandes et des besoins présents.

L'entrée dans la chambre et le rituel de la présentation

Pour nous, il n'est pas si simple d'ouvrir une porte, de se présenter et de rentrer dans le lieu intime que représente la chambre.

Le temps est notre allié pour apprivoiser, faire une tentative ou

une présentation franche de ce que nous sommes, en chansons, pour l'enfant et sa famille, comme un funambule.

C'est la clef d'accès incontournable pour partager une parenthèse dans l'hospitalisation.

Souvent, après quelques échanges, nous ressentons rapidement si notre présence est souhaitée ou non par l'enfant et sa famille. C'est rare mais cela peut arriver, et nous prenons grand soin de respecter ce choix : « Ce n'est pas le moment ».

Lorsque la rencontre est possible

Les choses sérieuses commencent : nous devons y aller, nous lancer. Quel est celui ou celle qui commence ? Comment ? Quelle est la bonne chanson ? Un regard entre nous, une demande de l'enfant, des proches, de façon spontanée, le choix va se faire instinctivement.

Les chansons peuvent se répéter, s'apprendre, être en écho avec la chambre d'à côté. Lorsque nous sommes plus de quatre, nous essayons de nous partager pour rencontrer un peu plus d'enfants.

Ces moments sont offerts autant aux enfants qu'aux familles.

Caroline, puéricultrice : « Voyage en Orient »

« C'est mon sixième matin consécutif ¹¹ et j'entre en début d'après-midi, un peu somnolente, en compagnie de Jackie, Marjolaine, Bertrand et Martine dans la chambre de Selynn, un mois.

Le papa, la maman très jeune, la tante et la grand-mère entourent cette petite fille hospitalisée pour quelques jours. Leur accueil chaleureux me réveille tout de suite.

Nous faisons connaissance : nous nous présentons toujours...

Originaires de Turquie, ils vivent en région parisienne et cette

11. Horaires du matin : 6h30 - 14h30.

hospitalisation imprévue à Toulouse les dépayse doublement.

Nous chantons quelques chansons de notre répertoire habituel où les animaux sont privilégiés. Selynn ouvre grand ses yeux et regarde autour d'elle. Ses parents sont heureux de l'intérêt qu'elle semble nous porter.

Nous fredonnons alors une mélodie sans parole que Bertrand, séduit, avait retenue et rapportée d'un voyage en Turquie. Les regards autour de Selynn se rencontrent, incrédules d'abord, étonnés puis tout à fait enchantés. Les sourires s'illuminent ! Les trois dames s'accrochent par les coudes et chantent avec nous en se balançant doucement.

On leur demande de mettre les paroles si elles les connaissent, ce qu'elles font, intimidées d'abord puis avec un plaisir évident. Il s'agit d'une chanson d'amour sous la pluie dans les rues d'Istanbul.

Selynn, réceptive, promène sur nous ses grands yeux noirs et Papa contemple la scène, ravi... »

Les familles sont parfois étonnées lorsque nous avons démarré nos « mini concerts » auprès de leur enfant en leur absence. Elles arrivent, ouvrent la porte, et le nombre d'adultes présents, certains en blouse blanche, peut être source d'inquiétude qu'il est nécessaire d'apaiser.

Texte collectif extrait du « classeur de liaison » :

« Nous chantons pour Auguste, quatre mois, il est seul, et hospitalisé depuis sa naissance .Il s'endort après plusieurs berceuses. Sa grand mère arrive, inquiète de voir du monde autour du lit. Echanges de paroles, nous lui offrons quelques chansons. Sous l'emprise de l'émotion, elle se laisse aller aux larmes et ne peut s'empêcher de prendre son petit fils endormi dans les bras pour qu'il profite de ce moment avec elle. »

Nous sommes conscients que parfois la qualité musicale et vocale de nos prestations est médiocre, mais c'est avant tout ce qui se passe dans la relation, dans l'humain, qui nous paraît important.

Lana, musicienne stagiaire en formation :

« J'ai compris que ce qui importait ce n'était pas qu'ils chantent juste absolument, mais qu'il se passe quelque chose. »

Florence, éducatrice de jeunes enfants :

« Je rejoins le groupe après m'être occupée d'un enfant, je suis guidée par les voix de mes collègues, installés dans une chambre. Je ne peux m'empêcher de grimacer à l'écoute de la mauvaise qualité du chant du moment et me pose la question de savoir ce qu'en pensent les collègues, ou les personnes extérieures. Dans la chambre, l'ambiance est joviale : parents, famille et « soignants chanteurs » entourent l'enfant. Les infirmières présentes partagent ce moment. Je me plonge dans cet univers et en oublie les fausses notes. »

A l'inverse, nous pouvons être portés par une qualité vocale et musicale, une harmonie qui peut nous déborder avec des sensations de plaisir, de complicité, de fierté.

Entre les chansons, nous prenons le temps du dialogue avec l'enfant et la famille. Nous commentons les réactions de l'enfant en particulier s'il est petit. S'il est plus grand, nous nous inquiétons de savoir si cela lui a plu et si nous continuons.

Nous pouvons aussi échanger des « banalités importantes ». Ce moment non musical nous paraît essentiel : complicités, rires, larmes, silences.

Il nous arrive d'être sollicité par un soignant pour être présents musicalement pendant un soin. Lorsque nous estimons que cela peut apporter un plus à tout le monde et s'inscrit authentiquement dans la relation à l'enfant, nous acceptons.

Portes fermées ou ouvertes

Nous attachons autant d'importance à ouvrir les portes qu'à les fermer. C'est notre ressenti qui nous fait prendre cette décision. Cela nous oriente soit dans des moments d'intimité dans la chambre, soit vers d'autres plus conviviaux et collectifs devant la porte. Les voix se diffusent dans le service et attirent le personnel et les enfants des autres chambres.

Le départ

Il est aussi délicat, voire plus, que l'arrivée. Lorsque nous sentons que la rencontre touche à sa fin, nous prenons le temps de signifier le départ et réservons une ou deux chansons pour le symboliser. Il y a une chanson « spéciale départ » : *Au revoir mon petit loir*.

Nous essayons de nous appuyer sur les parents ou un soignant pour faciliter ce passage, passer le relais.

Florence, éducatrice de jeunes enfants :

« Thierry adolescent trisomique nous demande sans fin à chaque visite et à chaque tentative de départ de sa chambre : « Encore *Le lion est mort ce soir* », la chanson d'Henri Salvador. »

Nous demandons parfois à un enfant timide, craintif ou ayant peu de mobilité, de nous signifier son accord pour continuer ou non, par un très petit geste corporel de son choix : « Tu lèves le petit doigt », « Tu peux fermer les yeux si tu veux qu'on parte. »

Jackie, extrait du « classeur de liaison » :

« Lina, 4 ans, a un visage très neutre. On lui a chanté plusieurs chansons. J'ai un bon échange de regard avec elle. On ne sait pas si elle comprend ce que l'on dit. Mais je lui propose de

faire bouger ses cheveux (elle a la main dedans) si elle veut que l'on continue... Lina fait bouger les cheveux. »

Parfois, en rentrant dans les unités de soins, dans une chambre, les ambiances sont tellement saturées, que les « soignants chanteurs » sentent bien qu'il leur faut repartir avec discrétion.

Camille, éducatrice de jeunes enfants :

« Nous avons l'autorisation d'aller dans le service de néonatalogie, il y a deux bébés et leur famille que je connais bien. Nous entrons dans le box 4, à trois soignantes-chanteuses.

Tout est calme.

Nous nous présentons et proposons nos chants au seul parent présent. Ce papa, fatigué, bien installé dans un fauteuil relax, avec son bébé contre lui nous répond :

« Comme vous voulez ! Cela ne m'empêchera pas de dormir. »

Bon, on tente ? Nous décidons de rester.

Nous regardons les autres bébés, cherchons comment commencer, c'est le plus dur !

Nos voix se cherchent, hésitent ; peu de timbre et de couleur commune. Le *Canon d'Israël* a bien démarré à trois voix, mais se termine à l'unisson.

Tout est calme, pas de réaction particulière à noter... Nous persévérons.

Ira Congo, Dormi tesoro, les berceuses du monde entier passent mieux, du moins pour nous.

Tout est calme, toujours. Le papa semble dormir, les bébés aussi. Difficile de se centrer ; nos regards se croisent, vont d'un bébé à l'autre. Les scopes avec leurs lumières et leurs lignes toujours en mouvement constant, nous attirent plus que nous ne le voulons. Nous terminons avec *Je ne sais plus*.

Nous quittons ce box toujours calme discrètement, un peu sur la réserve.

Le box 3 est plus animé : deux mamans, une tatie, deux col-

lègues soignantes, quatre bébés, des personnes connues.
 Tout de suite, quelques paroles sont échangées : complicité, disponibilité à ce qui est proposé. Et c'est parti ! Berceuses du monde entier.
 La fin des chansons est nourrie de commentaires chaleureux et encourageants.
 Nos voix sont plus veloutées, et plus unies. Bon, « Encore une dernière. »

Les couloirs sont quelquefois propices aux improvisations suscitées par les demandes verbalisées explicites ou pas (regards, sourires) des personnes rencontrées, parents ou collègues.
 Quelquefois nous avons des attentions particulières. Nous pouvons proposer des mini concerts à une équipe soignante, à un médecin tracassé, un soignant isolé : peut-être une ponctuation et une note de douceur dans leur journée parfois difficile.
 Les ateliers peuvent aussi se passer en salle de jeux. Avec l'aide de l'éducatrice de l'unité, petits et grands, parents et accompagnants se regroupent dans un rituel de mise en rencontre (préparation de la salle, petite chanson pour que chacun se présente, etc.).
 Ces ateliers ont une dynamique variable selon le public et la propre énergie du groupe.
 Nous sommes soucieux d'être à la fois disponibles, à l'écoute, de se répartir dans l'espace afin de s'observer, d'observer, soutenir, inviter à la participation, envelopper.
 Notre attention se porte à un niveau individuel et collectif.
 Nous ajoutons parfois à notre répertoire (chansons traditionnelles, comptines, berceuses du monde, variétés, musique classique, chansons créées par nous et, ou, issues de nos spectacles, à une ou plusieurs voix) des chansons proposées par les enfants, les familles ou le personnel.

Texte collectif extrait du « classeur de liaison » :

« Nous arrivons à l'hôpital de jour d'hématologie, ce qui est inhabituel. Des parents sont en attente avec leurs enfants, grands et petits. Après quelques chants dont *La chanson turque*, berceuse à trois voix, qui installe une chaleureuse ambiance. Bertrand se place au milieu, forme trois groupes de voix, fait apprendre cette chanson en faisant participer toutes et tous, à la grande joie générale. »

L'atelier terminé, nous nous retrouvons à la salle Philippe Noiret, pour écrire ces moments vécus à chaud. C'est un sas de partage des émotions, un moment de confrontation de nos ressentis, le lieu finalement de la distanciation.
 L'écriture est facilitée par quelques notes prises au cours de l'après midi, juste le prénom et l'âge des enfants rencontrés : cela nous permet, en échangeant, de tirer le fil de chaque histoire.
 Notre « cahier classeur » est toujours à disposition, à l'accueil, et sert, en plus, de lien avec les personnels mais aussi d'archive, de mémoire.
 Il nous permet de prendre conscience de notre évolution, de notre continuité ; d'affiner nos pratiques au fil des années, de les remettre en question.
 Nous sommes toujours étonnés de la vivacité des souvenirs à la lecture d'ateliers, mêmes anciens.

Les émotions

Christine, auxiliaire de puériculture :

« Aujourd'hui, chouette, c'est le jour de l'atelier chant ! Dès le matin, je diffuse cette information auprès des parents et enfants de mon service.
 14h : rendez-vous à l'accueil principal de l'hôpital avec les autres « chanteurs ».

14h15 : toujours personne... Un petit coup de fil à Bertrand. Ah, oui, j'oubliais : le petit quart d'heure toulousain !

Aujourd'hui, nous ne sommes que tous les deux, il va falloir assurer !

Un petit coup d'œil dans le classeur pour connaître les demandes faites par les éducatrices ou soignants. Une seule demande est notée : celle de Stéphanie, éducatrice en hématologie qui nous propose de venir chanter pour Martin, un petit garçon de six ans.

Nous voilà partis en hémato. Stéphanie nous explique qu'il est atteint d'une tumeur qui le prive de la vue. C'est sa première venue à l'hôpital pour son traitement et elle nous précise qu'il s'est complètement « fermé », qu'il est difficile d'entrer en contact avec lui.

Je suis un peu stressée, pour deux raisons : nous ne sommes que deux (pas droit à l'erreur !) et c'est toujours impressionnant, et ce, malgré ma longue pratique professionnelle d'affronter la souffrance de ces enfants et de leur famille.

Nous allons dans sa chambre : personne. Nous le trouvons dans la petite salle de détente des parents en compagnie de sa maman et de sa mamie. Martin est recroquevillé, en position fœtale, contre sa maman. Pincement au cœur, émotion pour moi. Il faut y aller. Bertrand nous présente, la maman est ravie et Martin accepte d'un hochement de tête que nous chantions.

Et c'est parti, nous démarrons par *Belle Lune* (ma berceuse préférée) : nos deux voix s'accordent bien et la magie opère ! L'émotion surgit dans les yeux de la maman et de la mamie de Martin. Je sens moi aussi l'émotion qui monte, que je contiens (pas facile !). A la fin de la chanson, applaudissements, remerciements. Bertrand s'adresse à Martin pour connaître ses envies pour la prochaine chanson. Il aime les animaux. Nous entonnons *Les petits poissons* : Bertrand me surprend en faisant une deuxième voix mais je tiens le coup, je ne me déstabilise pas ! Là encore, harmonie superbe de nos

voix, c'est beau ! Un petit bout de chou d'à peine deux ans pousse la porte pendant notre chanson et nous écoute avec attention. Nos chants attirent les soignantes aussi, qui jettent un petit coup d'œil au passage. Impressionnant ça aussi pour moi, on nous regarde ! Mais il ne faut pas se laisser troubler et continuer. Même moi, je suis transportée par l'ensemble de nos deux voix ! Toujours autant de plaisir ressenti par nous, par la maman et la mamie de Martin. Martin se décontracte un peu au fil des chansons et... nous offre un sourire ! Grosse émotion de la maman qui nous dit que c'est la première fois qu'il sourit depuis son hospitalisation ! Emotion qui monte encore en écrivant ces mots. Nos voix ont fait un petit miracle : quel bonheur !

Remerciements chaleureux, sourires, encouragements. Nous terminons par un au revoir en chanson et quittons la pièce en chantant, suivis par la petite fille de deux ans qui nous accompagne jusqu'au bout du couloir et dit au revoir avec sa petite main.

Moment chaleureux, intense : pari réussi !

Je sors du service un peu « secouée » mais ravie et fière de la petite goutte de bonheur que nous avons apportée à ces enfants et leur famille. L'atelier chant est un vrai plaisir pour moi : je trouve qu'il nous apporte autant qu'il apporte aux enfants et à leur famille. C'est un vrai enrichissement ! »

Notre mode de rencontre et d'attention à l'autre fait émerger beaucoup d'émotions, des lâcher-prise. Les mamans ou papas s'autorisent à pleurer. Il peut arriver la même chose à l'un d'entre nous après avoir refermé la porte d'une chambre ou quitté un service, suite à des moments chargés d'émotion partagée.

Texte collectif extrait du « classeur de liaison » :

« A la consultation, nous venons chanter en salle d'attente et parmi les parents qui attendent avec leurs enfants, soudain,

une maman éclate en sanglots. Nous allons vers elle, et elle nous confie qu'en entendant « la grosse voix du chanteur », elle s'est revue quelques 18 mois auparavant en néonatalogie, lors d'un de nos ateliers. »

L'hôpital peut être un temps d'attente, de doute, de souffrance, de solitude, d'incertitude sur l'avenir. Nous constatons aussi que ces temps de rencontre en chansons sont sources de plaisir.

La coexistence de ces forces contraires crée parfois des sentiments « entre-deux » pas très confortables.

A nous de tenter de les transformer en « moments ressources ». Ce n'est jamais simple. Mais parfois, quelque mot ou geste qui signifie les émotions, ou au contraire un silence rempli des regards de chacun, nous aident à favoriser un climat d'écoute, d'empathie, de confiance, de solidarité.

Florence, éducatrice :

« A la demande d'une de mes collègues éducatrice, Jackie, Bertrand et moi-même allons à la rencontre d'Elise qui n'a pas pu se déplacer à la salle de jeux pour partager un moment musical.

Portés par l'enthousiasme d'une rencontre avec quatre bébés et leurs parents en néonatalogie, nous entrons, avec énergie, dans la chambre d'Elise.

Nous sommes surpris, gênés par la vue de cette jeune fille, allongée sur son lit, un corps difforme, disproportionné. Sa maman, assise auprès d'elle, le regard grave, ne semble pas perdre une seule miette de cette situation.

Nous démarrons nos chansons après quelques mots échangés. Les voix ne sont pas en place, les paroles oubliées, les chansons démarrent et se terminent tant bien que mal. Elise regarde, sourit et ne semble pas gênée par nos couacs répétitifs. Son plaisir contraste avec la tristesse de sa maman.

Nous écourtons cet atelier en arguant du fait que nous

sommes attendus dans une autre unité de soins.

En sortant de la chambre un fou-rire nerveux nous enfonce encore plus dans ce sentiment de malaise. Nous continuons notre atelier avec un sentiment bizarre.

Un mois plus tard, nous entamons notre semaine de spectacle.

Nous sommes accueillis dans une maison de rééducation pour enfants où nous jouons, à l'occasion des fêtes de fin d'année, notre spectacle, *Le blues de l'hippocampe*.

Endossant mon costume de sirène, je démarre le conte. Je croise alors le regard d'Elise, assise dans son fauteuil roulant au milieu du public.

Elle nous a reconnu. Son regard me porte et me donne de l'énergie.

A la fin de notre spectacle, nous allons, comme à l'accoutumée, à la rencontre de notre public. Avec Jackie et Bertrand, nous nous retrouvons autour d'Elise, délicieuse par son sourire, touchante par sa timidité face à nos personnages costumés, fardés.

Nous la présentons au reste de la troupe. Elise retrouve certaines des soignantes, des visages connus.

Un moment privilégié.

Ce jour là, je me suis sentie... légère. »

Les ateliers festifs

Nous créons des ateliers exceptionnels, plus festifs, ou nous essayons d'être tous présents, soit une dizaine : pour le carnaval, Noël, la Fête de la musique. Nous nous permettons plus de choses, avec des accessoires, des instruments de musique, un bout de costume de nos spectacles.

Nous pouvons le faire sous forme de parade en déambulant de services en salle d'attente et couloirs. Vocalement, le moment est propice à l'improvisation, à la polyphonie, à la fantaisie. Cette dynamique nous oblige à encore plus de vigilance et d'écoute.

Odile Viguié, *service audiovisuel et communication, hôpital des enfants, CHU de Toulouse :*

« Je me rappelle d'une rencontre avec le groupe Grand air et p'tits bonheurs dans le cadre de la mise en place de son spectacle *Solitaire et les lutins*. C'était en fin de journée à la ludothèque, peu de temps avant Noël. Exceptionnellement, quelques enfants de l'hôpital avaient été autorisés à venir voir le filage, même si l'heure était tardive. J'ai le souvenir d'une atmosphère chaleureuse, accueillante face aux comédiens interprétant des lutins du Père Noël. Si pour eux la concentration était de mise, elle n'empêchait pas un certain naturel qui rendait les personnages accessibles et attachants.

A la fin de la représentation les interprètes ont demandé un retour aux spectateurs présents ce soir là, afin de mesurer une fois encore l'impact, la façon dont était perçu tel ou tel élément. Très à l'écoute de toutes les remarques formulées, les interprètes ont tenu à clôturer la soirée en partageant quelques gâteaux confectionnés par leurs soins avec l'ensemble des personnes présentes.

Alors que la nuit était tout à fait tombée, j'ai eu réellement le sentiment d'avoir partagé dans cette ludothèque un moment privilégié avec la troupe de Grand air et p'tits bonheurs. »

Trajectoires vers la création collective

« C'est l'art qui peut structurer les personnalités des jeunes citoyens dans le sens de l'ouverture de l'esprit, du respect de l'autre, du désir de paix. C'est bien la culture qui permet à chacun de se ressourcer dans le passé et de participer à la création du futur »

Yéhudi Ménuhin, violoniste

Bertrand, *chanteur*, Florence et Camille, *éducatrices de jeunes enfants :*

« En chacun de nous sommeille une âme artistique, nous en sommes persuadés.

Créer des spectacles, les offrir au public, c'est une manière d'être dans l'échange.

L'hôpital est un lieu, certes, où l'on soigne, mais le soin ne s'arrête pas au geste technique, loin de là. Pour qu'il soit efficace et bénéfique, il doit se faire dans l'échange. La communication nécessite écoute, attention à l'autre et non pas tension de l'autre. Chantonner, rigoler, plaisanter, raconter, s'intéresser, « faire l'idiot » peut permettre de créer une atmosphère, une complicité, de s'abandonner, pour tenter d'adoucir l'hospitalisation et faciliter les soins.

Créer, c'est la même chose.

En dehors du cadre, des textes, d'un décor, la magie ne s'opèrera que si quelque chose passe entre les artistes et le public : écoute, interaction et émotions.

La créativité permet l'ouverture, ou bien, est-ce la rencontre, les échanges entre ces individus qui amènent à la créativité ? Difficile de répondre, cependant elle permet de tenter, révéler ou se révéler, se dépasser, réveiller le plaisir d'oser et d'essayer.

C'est aussi apprécier les instants présents dans le cadre des ateliers au chevet ou sur scène. C'est faire ressortir la nature profonde de chacun, camouflée d'habitude par la blouse, la tenue professionnelle ; et surtout savoir fermer cette parenthèse, ces moments partagés qui nécessitent des compétences et de l'expérience.

On le voit bien, la créativité se décline à l'infini : dans la construction des liens humains, dans la relation soignant/soigné et dans l'élaboration de nos spectacles.

La particularité chez nous, c'est la créativité collective mais dans le respect du désir et des possibilités de chacun. Cette recette a certainement permis aux uns et aux autres de trouver sa place et d'évoluer à son rythme et d'être surpris par ses propres capacités artistiques.

Nous laissons la place au temps flou, au temps « inutile », à l'ouverture des vannes, à nos peurs, nos doutes : nous nous faisons confiance.

Nous sommes attentifs à mettre du sens dans nos créations en abordant les grandes problématiques de la vie dans la tradition des contes universels et initiatiques (séparation, différence, obstacles...).

Cette manière de fonctionner dans la créativité est à l'inverse de la facilité. Ceci exige de chacun un travail sur soi et oblige à une veille et à une adaptabilité constante.

On parle souvent dans le domaine artistique de processus de création nécessairement douloureux. Chez nous, elle se

réduit au malaise, aux craintes et aux petites crises que nous traversons allègrement.

PS : Cher lecteur, chères lectrices une confiance. Ce texte, lui, par contre, a été pondu dans la douleur ! »

Création des contes musicaux

La création de spectacles « contes musicaux » écrits, produits et diffusés par l'association Grand air & p'tits bonheurs vient apporter un autre axe à nos missions. Cette mission est très rapidement née parallèlement à la création des ateliers au chevet. Elle a permis de renouveler l'énergie de chacun et était censé redynamiser les ateliers quand ces derniers s'essoufflaient.

Cette action est entièrement bénévole pour chacun des membres mais les spectacles sont vendus à l'hôpital par le biais d'associations qui financent ces actions, ou bien aux haltes garderies, crèches, écoles et aussi par le biais de la CAF¹².

Cet argent sert à payer par exemple les coûts de la production d'un spectacle (décors, costumes, maquillage, lumières, etc.) et les intervenants artistiques extérieurs pour la mise en scène.

Cette nouvelle dimension s'inscrit alors dans un processus de création collective. Elle permet à chacun de trouver sa place et d'apporter sa touche personnelle en fonction de ses compétences.

Dans notre groupe, l'idée émergente des contes musicaux vient des deux éducatrices. L'une entame une idée, crée un fil conducteur, l'autre vient enrichir les textes, les dialogues, par son expérience riche en théâtre. Au fil des années, les idées, les personnages, sont étoffés par un ou plusieurs membres du groupe.

L'accompagnement vocal et musical est assuré par le chanteur lyrique et le médecin musicien.

Les décors sont souvent mis en forme par un ou plusieurs membres

12. Caisse d'allocations familiales.

du groupe aux compétences multiples : peinture, couture, assemblage.

C'est un véritable patchwork, de l'écriture à la mise en scène en passant par la couture, les décors, la technique, le maquillage, la logistique, la communication.

Tous nos spectacles sont des contes musicaux. Le conte est par nature initiatique et atemporel, c'est la forme de narration la plus familière aux enfants.

Nos personnages sont irréels. Bien que drôles, ils ne sont pas là uniquement pour divertir, mais sont aussi porteurs de sens.

La plupart du temps ce sont des animaux qui permettent de se projeter dans un univers différent, facilement investi. Ils sont passeurs vers un monde magique, fantaisiste, imaginaire voire insolite.

Assez proches pour s'identifier, assez éloignés pour qu'on n'y retrouve pas les normes sociales, les personnages ne sont ni bons ni méchants. Ils ne sont pas caricaturaux, mais consensuels-subversifs car communs, banals, à la fois très proches des enfants et des adultes et bousculant pourtant les préjugés avec une impertinence qui ouvre des possibles. Ils incarnent des valeurs humanistes.

Nos contes parlent souvent de la différence, nos personnages font grandir par l'acceptation de soi et donc des autres.

Par le réveil de la sensibilité, le rire, les pleurs, l'étonnement, le rêve et la notion de plaisir, ils apportent des nourritures qui permettent à nos publics de se ressourcer.

Le voyage sous toutes ses formes est au cœur de nos contes et nos personnages sont aussi des passeurs pour les acteurs. Par le costume, ils permettent de sortir de nos rôles sociaux et professionnels.

C'est un pied de nez non seulement accepté, mais reconnu officiellement par l'administration.

Plaisir des transformations, plaisir de jouer.

Les personnages sont l'outil, le moyen, le vecteur d'un dépassement personnel. Le premier rôle et les premières imprégnations du personnage restent toujours difficiles.

Chaque répétition est une recherche. Comment utiliser son corps,

ses gestes, sa voix, le « parler », le mouvement, tout cela est un apprentissage pour tenter d'investir le personnage. Les répétitions devant les autres nous donnent un avis précieux du « juste ».

Sur scène, le trac, la pointe de joie, le dialogue avec les autres acteurs coulent, filent, jouent. Le plaisir de jouer éclate. Le dynamisme de la scène et le public pétillent avec nous, c'est le nec plus ultra.

Cheminement pour la création d'un costume

Nadine et Caroline, puéricultrices-couturières :

Dés la première lecture de *Toulouse à petits pas*, nous parlons des costumes. A l'évocation de Léon, le paon, mon regard croise celui de Caroline.

Nos yeux pétillent ; sans parole, je sais déjà qu'elle aussi est intéressée pour le réaliser... Les idées fusent. L'imagination est en route. Echanges lors d'une pause à la première répétition : « Alors, tu le vois comment ce paon ? Tiens, regarde, on pourrait faire ça... »

Dans un coin, un tas de tissus disparates. On en attrape un, assez grand, que nous fixons à bout de bras tendus... Mais comment faire des ailes avec des bras ? Le tissu ne suit pas très bien nos mouvements de roue pour que Léon montre ses plumes, il va falloir inventer une armature.

Petit tour à la médiathèque pour trouver des idées. Au cours des semaines suivantes, nous essayons des baguettes de bois : trop lourdes, des tiges de bambous venant du jardin de Caroline : trop flexibles et même, sur proposition de son mari, des lattes de carbone utilisées dans les ailes delta... On ne peut pas trouver mieux pour voler. Finalement, nous optons pour de petites tringles dénichées dans une Foirefouille, suffisamment souples, mais pas trop. Il faut ensuite choisir le tissu qui exprimera le mieux la légèreté et la couleur des plumes du paon : voilage vert ou tissu moiré plus épais. Nous profitons du salon des arts et des loisirs

créatifs pour trouver des peintures sur tissu, brillantes et chatoyantes que l'on essaie à tour de rôle.

Coups de téléphone réguliers : « Celle-ci ne tient pas, l'autre est en train de sécher, on verra demain si elle brille assez. » Je prends mes pinceaux pour essayer de figurer des plumes sur de la soie. Quelles seront les plus belles couleurs, les plus lumineuses sous les éclairages de la scène ? Puis un jour, Caroline rappelle : « Ça y est ! J'ai trouvé le tissu sur le marché d'Angers. Il est vert, irisé, épais mais pas trop lourd. Je suis sûr qu'il te plaira. »

Entre temps, elle a bricolé un prototype avec un morceau de soie et des cure-dents, fixés sur une poupée ! Après quelques adaptations nous passons à la réalisation. Le tissu est taillé, les tringles enfilées. Vient ensuite l'essayage. Certaines modifications sont nécessaires avant de dessiner les plumes. Dans la malle de déguisement de mes enfants, je trouve un justaucorps à paillettes argenté et un petit bonnet. Des tiges de velours vert surmontées de petites boules de mousse bleue piquées dessus feront une crête majestueuse.

Pendant ce temps, chez elle, Caro peint les plumes. Les meubles du salon ont été poussés pour étaler le grand tissu et, toute la semaine, ceux qui veulent traverser la pièce, sont contraints à une gymnastique savante ! C'est l'hiver et les peintures sont longues à sécher. Malgré les précautions, le bas des rideaux en gardera la trace.

A la répétition suivante Caro arrive l'air de rien, avec un paquet qu'elle déballe avec soin. Surprise ! Moi-même qui, pourtant, ai participé à la réalisation je suis émerveillée ! Les couleurs rendent tout leur éclat sous la lumière des projecteurs. Monique, notre paon, émue et ravie, endosse son costume et, très à l'aise, nous esquisse quelques pas à la manière de Zizi Jeanmaire.

Mission accomplie ! Nous sommes heureuses et fières du résultat. Les représentations confirmeront ces premières

impressions : Léon provoque toujours l'enthousiasme de la part des petits et des grands. »

Toute cette infrastructure a permis l'existence de quatre contes musicaux. Certains ont été remaniés, enrichis et améliorés pour suivre l'évolution du groupe.

Le voyage de Yago

Camille, Florence, *éducatrices de jeunes enfants* et Marjolaine, *puéricultrice* :

« 1996, *Le voyage de Yago* est notre premier spectacle. C'est la première fois qu'un groupe de soignants donne et joue, au CHU de Toulouse, un spectacle chanté pour les enfants et les familles en mettant en scène les chansons apprises au cours d'une formation.

Cette première création est peut-être la première pierre d'un désir commun d'aller plus loin, de tisser des liens entre nous et d'avoir le plaisir de les offrir aux enfants, aux familles, collègues et cadres de santé.

Pour certains, ce fut une surprise personnelle d'être portés jusqu'à la scène et l'étonnement de se régaler sans se soucier du ridicule. Une envie qui a permis de braver le regard piqué de curiosité des adultes et notamment des collègues.

Il est important de souligner qu'à cette période, l'hôpital des enfants était à l'aube du projet culturel, l'utilisation de moyens d'accompagnement plus large aux soins tel que le chant, l'enveloppe sonore...

C'était aussi le début de la reconnaissance de l'identité de l'hôpital des enfants : la mise en place de sa direction et la création d'un poste officiel d'attaché culturel. Ce spectacle fut l'appropriation d'outils théoriques et pratiques, une envie des membres du groupe et non la demande ou l'exigence des

formateurs. Les éducateurs avec les équipes soignantes se sont fortement mobilisés, déjà à cette époque, pour emmener un maximum d'enfants à la salle de spectacle du bâtiment Logisud situé à l'autre bout de l'hôpital Purpan. Tout un voyage avec les fauteuils roulants, les pieds à perfusion, les béquilles. Une joyeuse déambulation de petits et grands à travers les ruelles de Purpan, les sous sols ou à l'aide de la navette jusqu'à la salle de spectacle. C'est déjà la fête et chacun sait qu'un goûter clôturera cette journée.

Les autres contes

Solitaire et les lutins

Un conte musical tout public qui mélange contes traditionnels et contemporains, qui parle des coutumes liées à Noël, et à son univers, jusqu'aux lutins.

Le blues de l'hippocampe

Autre conte, autre ambiance... aquatique.

Un conte musical tout public qui évoque la différence, la relation à l'autre et l'acceptation de sa condition.

Toulouse à petits pas

Ce spectacle est une alchimie entre la poésie et la musique au travers des chansons de Claude Nougaro revisitées et la *Commedia Del Arte* pour les costumes, l'humour et la force des personnages. C'est un spectacle familial et intergénérationnel.

Ces trois contes créés par Grand air & p'tits bonheurs sont présentés en image dans le cahier photo.

Création d'une tournée

Marjolaine, *puéricultrice* :

« Une tournée avec le conte musical *Toulouse à petits pas* ? Bertrand nous lance encore un challenge ! C'est décidé, nous fixons une semaine : la « 49 », un peu avant les fêtes de Noël. En septembre, nous réalisons l'ampleur de l'entreprise... Où jouons-nous ? Qui devons-nous contacter ? Les crèches, les haltes garderies, les écoles maternelles, les mairies, les personnalités, et pourquoi pas les médias, pour mieux se faire connaître...

Par l'intermédiaire de chacun, nous trouvons plusieurs lieux. Par Bertrand, bien connu de la CAF pour avoir participé à des formations, nous contactons les directrices de crèches et centres sociaux qui, confiantes, sont ravies de nous accueillir pour offrir un spectacle aux enfants. Par Florence, le conte sera joué à l'école maternelle de ses enfants à Villeneuve Tolosane. Par Camille, nous irons au Caousou, école maternelle dans laquelle elle connaît une institutrice. Par Nadine, la ville de Fonsorbes nous prête une salle pour jouer en soirée gracieusement pour les enfants de la ville et pour nos amis et connaissances.

Nous allons jouer onze fois. Quel programme ! Mais, voilà, nous sommes des saltimbanques en apprentissage, et le côté technique de l'organisation reste pour moi une montagne ! Nous n'avons joué jusqu'à présent que dans la salle Philippe Noiret de l'hôpital des enfants, toute équipée et avec l'aide de Bruce, technicien du lieu. Pour s'adapter aux autres salles, par où devons-nous commencer ? Par le décor, la scène, les lumières, la musique, la vidéo ?

Une préparation s'impose : nous faisons la virée des salles. Je pars avec Camille, Bertrand et son nouveau « jouet », le GPS, dont la voix nous guide dans les rues de Toulouse. Les responsables des crèches nous accueillent avec le thé et les petits

gâteaux... C'est déjà le début de la fête partagée ! Il pleut sur la ville mais nos cœurs sont joyeux de cette journée de découverte et de rencontres.

Les salles... Les unes sont petites, les autres immenses, une autre encore avec un poteau au milieu ou un plafond hyper bas, sans faux-plafond. « Hou ! la-la ! » Cette exclamation donne son nom définitivement à cette salle ! Bref, pour notre décor il n'est plus question d'utiliser le fil de pêche et les trombones dans le faux-plafond ! La fabrication d'un chapiteau n'est plus envisageable...

Au cours d'une réunion, Yannis nous suggère la solution d'une location chez un professionnel : portants pour le décor, baffles pour le son et projecteurs pour les lumières... C'est plus « pro » ! Adopté !

Un autre souci apparaît : tous les membres du groupe jouent dans le conte musical. Qui sera à la technique son, lumière et vidéo pendant le spectacle ? A chacun de chercher un bénévole ! Les recherches ne sont pas longues, Dédé, le voisin retraité, ami de Nadine, veut bien nous accompagner dans cette folle semaine...

Octobre 2006

Week-end de travail à Namasté, notre base arrière. Dédé vient nous rencontrer, équipé d'une table de mixage.

Novembre 2006

La première répétition jouée en condition réelle hors de la salle Philippe Noiret, montre qu'il manque une personne à la technique.

Nous cherchons. J'avais bien pensé à Maxime, mon fils qui vient de finir ses études. Mais je ne savais pas s'il serait libre pour la « semaine 49 »...

Décembre 2006

Maxime concrétise une proposition d'emploi en janvier et se retrouve donc en vacances... Je lui parle de notre semaine ! Il manifestait déjà son intérêt pour nos activités et, se sentant disponible, il accepte rapidement de nous aider. J'insiste sur

les conditions de travail : des journées de huit heures au moins, à nous regarder jouer *Toulouse à petits pas* onze fois en une semaine, d'adapter notre installation à chaque fois dans les différentes salles, et d'être toute la journée avec sa maman !

Maxime confirme et pense que ce sera une bonne expérience pour lui. Pour ma part, je suis contente, joyeuse de lui offrir une maman inconnue, une maman hors du cercle familial. Je suis ravie de ce partage et en même temps soucieuse de bien jouer, de m'adapter à chaque jeune public, et pourquoi pas... de surprendre Maxime !

La semaine

Tous les matins nous nous levons de bonne heure. Tout est prêt dans la voiture familiale, la Renault Espace transformée pour l'occasion en fourgon ! Le matériel est recensé : le décor, les portants, les baffles, les éclairages, la table de mixage, toutes les rallonges électriques, le Barco, l'ordinateur, le costume, le maquillage. La voiture est pleine ! Sur le premier lieu, Maxime fait connaissance de la troupe. Il se fond bien vite dans l'ambiance du groupe. Le jeune retraité et le jeune diplômé s'entendent pour organiser tout le côté technique. A l'arrivée sur les lieux du spectacle, tout le monde s'active : la voiture est vidée, découverte de la salle, va et vient de bras chargés et de bonne humeur, montage du décor, préparation de chacun : costume, maquillage, rigolade dans les loges... Nous nous chauffons la voix avec Bertrand. Moments de concentration un « toï, toï, toï » pour nous mettre en phase, main dans la main. Découverte de notre public... Chacun est à son poste, le trac est là. La musique commence, la magie ! Nous sommes dans le jeu...

Tout au long de la semaine le calme de Maxime me rassure, je suis confiante, j'écoute sa critique, son regard est pour moi stimulant et plein d'affection. Comme nous tous, il est joyeux, étonné de voir notre jeu, étonné de la spontanéité des enfants

et de leur participation. Maxime ne se lasse pas de regarder onze fois le même spectacle, il s'amuse et attend avec joie chaque scène. Sa participation fut pour moi un cadeau. »

Depuis, une semaine de représentations a lieu chaque année en décembre, avant les vacances de Noël. Chacun de nous prend une semaine de congés, ce qui n'est pas sans être émaillé parfois de difficultés, car nous sommes des soignants, travaillant en équipes, nuits et week-ends compris. Nous jouons à l'hôpital, mais aussi dans différents lieux : crèches, haltes garderies, maisons de retraite, centres sociaux, villages, écoles, dans une dimension intergénérationnelle. Par ailleurs, quelques représentations jalonnent l'année, en fonction d'évènements ou de demandes particulières.

Création de l'association

Face à la multiplication des spectacles à l'extérieur de l'hôpital, pour exister en tant qu'entité juridique, la nécessité de créer une association devient incontournable. Cependant, elle fut l'occasion d'un grand débat et d'une décision collégiale. Oui, lecteur, prenez votre respiration. Nous vous invitons à partager notre cheminement, inhérent à tout processus de création. Prendre le temps des débats passionnés, des renoncements, des conflits, tout en maintenant le cap.

Camille et Florence, éducatrices de jeunes enfants et Jackie, puéricultrice cadre de santé :

« L'hypothèse de créer une association avait été émise à plusieurs reprises par un membre du groupe. Cette éventualité ne faisait pas l'unanimité, beaucoup n'en voyant pas l'intérêt vis à vis de notre activité et de notre fonctionnement.

En décembre 2003, notre représentation du *Blues de l'hippocampe* fut l'une des premières retransmissions en direct sur

Télé Tam Tam ¹³. Le franc succès de ces représentations amène des collègues, séduites par notre démarche, à vouloir intégrer le groupe et en faire la demande officielle auprès de la direction de l'hôpital des enfants. Non seulement la direction ne leur donne pas satisfaction, mais en outre, elle nous retire les six heures de décharge horaire officielles pour les ateliers Musique et Découverte au chevet des enfants hospitalisés, les réunions de régulation et de travail vocal et musical.

Le 25 janvier 2004, un débat autour de cette nouvelle assomante nous fait prendre conscience de la fragilité de notre groupe. Notre activité, ne peut exister officiellement sans être dotée d'une entité juridique permettant de nous défendre.

Ce contretemps et l'expérience de la scène nous donnent envie de jouer encore plus, et hors les murs de l'hôpital : il fallait créer une association.

Certains membres du groupe étaient d'accord mais pas sûrs de pouvoir s'engager, d'autres n'étaient pas sûrs d'être à la hauteur.

Une longue discussion a permis alors de mettre sur la table les inquiétudes de chacun, à savoir la crainte d'être confronté au risque de créer une certaine hiérarchie, une prise de pouvoir. Le fait de le dire et d'être au clair sur le respect du niveau d'engagement de chacun, de ses désirs et de ses possibilités a permis d'aplanir les inquiétudes et de se donner une ligne de conduite : quel que soit le rôle de chacun dans l'association lié aux règles statutaires (président, secrétaire...), toutes les décisions se prendront de manière collégiale et en concertation avec l'ensemble des membres du groupe.

Quatre personnes (Bertrand, Camille, Marjolaine et Florence) étaient partantes pour la création de l'association et prêtes à s'y engager. Jackie était la seule à ne pas être d'accord, ne

13. Chaîne interne permettant aux enfants qui ne peuvent pas se déplacer de bénéficier du spectacle.

voyant pas l'intérêt de créer une association mais prête à s'investir en fonction de la décision du groupe. Tous les autres étaient d'accord pour la création de l'association mais pas prêts à s'engager par crainte de l'investissement que cela pouvait représenter.

Pendant les cinq mois qui ont suivi, plusieurs choses ont évolué : le soutien renouvelé de la commission Education et Culture et plus précisément celui d'Erik Fabre-Maigné, attaché culturel et du professeur Jean-Pierre Olives, président de cette commission, au travers d'un courrier officiel arguant la légitimité de l'atelier Musique et Découverte auprès de la direction de l'hôpital des enfants. Cela nous a permis de récupérer quatre heures de décharge horaire et de continuer notre activité de chant au chevet des enfants hospitalisés de manière reconnue et non en tant que bénévole. (En écrivant ceci, nous avons pris conscience - ce qui n'enlève pas la colère du moment ! - de ce que peut représenter comme marge de souplesse et d'effort pour une directrice d'établissement le fait de revenir sur sa décision dans un contexte économique difficile).

Le cheminement du groupe devient positif et l'idée de créer cette association semble incontournable. Nous faisons beaucoup de recherche sur Internet pour comprendre et avancer dans ce projet : comment écrire les statuts, existe-t-il des prototypes, comprendre l'engagement que cela représente, quelles sont les démarches administratives et officielles à faire... Un après-midi de juin 2004, Jackie, Camille et Florence se retrouvent. Elles ont conscience que ce moment est précieux et qu'elles doivent aboutir à quelque chose, écrire et embarquer le groupe.

La première chose est de convaincre Jackie, encore sceptique sur l'intérêt de créer une association. Camille et Florence expliquent, réexpliquent, décortiquent afin d'apporter des arguments permettant de la convaincre mais aussi se convaincre : les choses avancent et se construisent malgré

tout, facilement. Ce temps fut nécessaire.

Il est apparu important d'écrire un préambule aux statuts, qui permet d'expliquer ce cheminement et de comprendre notre évolution et le pourquoi de cette association. Nous étions conscientes et persuadées que ce travail de réflexion était un éclairage pour nous tous mais aussi une aide précieuse pour nous faire connaître à l'extérieur.

Une certaine euphorie nous portait. L'efficacité du travail de rédaction des statuts était lié à la complémentarité de nos personnalités, dans la manière d'aborder les choses, les écrire, mettre en mots et en forme. Depuis cette expérience, nous nous connaissons beaucoup mieux et elle nous aura permis de confronter trois personnalités et surtout deux univers professionnels différents : deux éducatrices de jeunes enfants et un cadre infirmier.

La lecture des statuts, sa lisibilité fut très vite validée par l'ensemble du groupe. Et le nom ?

Quel nom allions-nous donner à cette association ? Bertrand propose de faire appel à une personne extérieure, professionnel du domaine de l'écriture. Fabrice, le professionnel, nous pose le cadre, donne des consignes facilitant la mise en écriture. Au cours de la réunion estivale, un *brainstorming* se révèle extrêmement efficace. Conjointes, enfants et amis y participent. C'est délirant, euphorique. A la fin de la soirée le nom de Grand air & p'tits bonheurs s'impose.

En Juillet 2004, Jackie et Florence vont déposer les statuts à la préfecture. »

Création du CD

« Pourquoi n'enregistrez vous pas un CD ? » Question souvent posée par les familles lors des ateliers au chevet de leurs enfants. C'est ainsi que démarre un enregistrement artisanal fait avec de la bonne humeur et de la volonté.

Florence, *éducatrice de jeunes enfants* :

« Des ateliers, des enfants,
Des mamans, des réflexions,
« Vous devriez enregistrer un CD ! »
Une idée, une utopie,
Un projet, une réalisation,
La machine est lancée, les propositions fusent et le travail
peut commencer.

Un répertoire, des choix,
Des chansons à plusieurs voix.
Djembe, canon, piano, guitare et percussions viennent s'en-
tremêler.

Entraînement, travail vocal,
Enregistrement parfois artisanal.
Loin des studios, avion, chasses d'eau, des parasites dans le
micro : on recommence à zéro.
Des enfants, une participation,
Des activités, leurs créations.
Entre les soins, ils apportent leur contribution.

Aux pinceaux, au *Publisher*,
Aux photos, aux couleurs.
Dessins, livret, jaquette, la présentation est presque parfaite.

Paginer, imprimer,
Massicoter,agrafer.
Plier, ranger, l'objet est prêt, livré dans son boîtier.
Officialiser, inaugurer,
Fêter, sponsoriser,¹⁴

Et ce CD est distribué dans toutes les unités.

A l'hôpital, dans les maisons,
Dans les familles, de tous horizons,
Chico, Lapin, Les Lunes et Salade de fruits, des chansons qui
résonnent dans la tête toute la nuit. »

Création d'un DVD

Expériences en scène renouvelées, foisonnement de projets, retours favorables à l'intérieur et à l'extérieur de l'hôpital des enfants, soutien de nos entourages professionnels, amicaux et familiaux... Cette dynamique nous entraîne vers un nouveau défi : la création d'un DVD de *Toulouse à petits pas* à l'aide des images cédées par Télé Tam Tam, la chaîne interne vidéo de l'hôpital des enfants, la contribution d'un technicien et la solidarité de notre entourage (amis, familles, collègues) acceptant de souscrire concrètement à ce projet. Le premier DVD voit le jour en 2006.

Christine, Nadine, *puéricultrices*, Monique, *auxiliaire de puériculture*, Florence, *éducatrice de jeunes enfants* :

« Nous sommes tous sur un petit nuage après le succès de notre dernière création *Toulouse à petits pas* pour les fêtes de fin d'année. Nous avons le plaisir de rejouer ce spectacle pour fêter l'Epiphanie sur notre scène fétiche de la salle Philippe Noiret à l'hôpital des enfants avec la complicité de la pâtisserie la « Bonbonnière ». Cette pâtisserie, une référence à Toulouse et dans notre spectacle, a offert pour l'occasion plein de petites brioches appelées « pomponettes ». Après cette représentation, nous nous retrouvons pour fêter la nouvelle année.

Les projets pleuvent. Comme à leur habitude, Florence et Bertrand nous assomment de leurs idées farfelues : une tour-

14. L'association Hôpital Sourire a acheté des CD afin d'en distribuer un exemplaire dans chaque unité de soins.

née... Et quoi encore ? Un DVD... Et pourquoi pas ? C'est l'occasion de nous faire connaître plus largement, d'être reconnu, de garder une trace tangible de moments jusqu'alors éphémères. Moment de panique ! Les impressions pleuvent : « Super ! Mais comment ? Trop cher ! Mais qui va le faire ? Oh oui ! Dans quoi on s'embarque ! C'est pas pour nous ! C'est pas possible ! Ce serait bien ! »

Florence, en nous parlant des réalisations faites pour Télé Tam Tam, rend le projet moins fou et insurmontable au niveau de la technique. Elle ajoute que nous pourrions peut-être utiliser, avec l'accord de la chargée de communication et responsable de Télé Tam Tam, des images réalisées lors des retransmissions des spectacles en direct pour les enfants hospitalisés ne pouvant se déplacer.

Mais le coût ? Comment pouvons-nous financer un tel projet ? Doit-on mettre la main à la poche ? L'idée d'une souscription surgit, nous semble préférable. Les collègues, la famille, l'entourage nous soutiennent en souscrivant au DVD. Ce projet de la création d'un DVD est l'occasion de retravailler le logo de l'association. En effet, le premier, réalisé de manière artisanale ne correspondait plus à l'image de notre association. La nécessité de faire appel à un professionnel s'imposait.

Ce fut un challenge pour quelques membres du groupe : prendre en main ce projet et travailler sur la réalisation du DVD en faisant appel à des professionnels, un graphiste et un monteur en passant par une société de pressage et d'édition. Ce projet prit le temps de mûrir et sa réalisation a réellement démarré au mois de septembre suivant. En effet, l'idée d'avoir en notre possession ce DVD pour la fameuse tournée fixée en décembre, paraissait indispensable. A partir de cet instant, le Compte à rebours est lancé. De la création de la jaquette, du logo de l'association jusqu'au

pressage de la maquette en passant par le graphiste, le monteur et la société d'édition, moult surprises, bonnes ou mauvaises, des contretemps stressants jalonnent cette course afin que ce DVD sorte pour notre semaine de tournée. »

La capture d'images est l'occasion de fixer et laisser trace des instants éphémères du spectacle vivant.

C'est toujours un grand étonnement de se découvrir à l'écran avec la manière propre à chacun d'absorber ce miroir : on s'aime, on ne s'aime pas. On s'accepte, on ne s'accepte pas. Chacun avec ses tolérances où intolérances vis-à-vis de lui-même et des autres. En effet, l'image fige les petits et grands défauts mais aussi témoigne de l'énergie, du plaisir, de la spontanéité de nos prestations.

En dehors du désir de témoigner et de garder une trace d'un spectacle, c'est aussi un redoutable mais formidable outil comme base de travail pour se perfectionner. Nous avons ainsi pris l'habitude d'utiliser ces enregistrements lorsque nous souhaitons reprendre, peaufiner, faire évoluer une de nos créations. C'est l'occasion pour chacun de travailler, accepter les retours d'image. C'est aussi une manière d'avoir un aperçu visuel de l'ensemble du spectacle.

Le spectacle vivant prend alors tout son sens. Les scènes se développent, s'épanouissent, se dilatent en présence du public : mimiques, jeux, échanges... Des temps suspendus que l'on ne partage pas toujours tous ensemble, les uns sur scène, les autres cachés derrière le rideau.

En effet, derrière celui-ci, on entend, on devine, on imagine mais on ne voit pas. D'où la magie des images captées. De plus, dans les coulisses, la concentration est de mise, propre à chacun mais demande une grande énergie pour s'immerger dans la peau de son personnage, être attentif à l'autre (les entrées et les sorties de scènes), anticiper quelquefois pour l'autre (un oubli, un trou...) suivre le fil du spectacle... Quelquefois, selon les lieux, la taille des coulisses nous oblige à un exercice périlleux : cohabiter à neuf ou onze comédiens et tenir compte de la présence d'un fauteuil roulant dans souvent pas plus de 5 m².

La caméra capte alors un bruit, un son, un mouvement de rideau, insolites, imprévus, qui témoignent d'une activité intense derrière le décor.

« *Derrière le rideau* »

Jackie

« Nous répétons et jouons nos spectacles de contes musicaux dans la salle Philippe Noiret de l'hôpital des enfants. La scène est haute d'environ 50 cm. La loge, derrière le rideau de scène est au niveau du plancher. Il y a donc une très haute marche à 1m50 derrière notre rideau lorsque nous jouons dans cette salle. Mon fauteuil roulant y fait tout juste un demi-tour, et je dois être très attentive à mes déplacements. Mes collègues sont toujours très prévenants, mais je suis parfois fantasque. Nous nous méfions, car le risque de tomber est réel. Lors de notre dernière tournée, nous avons joué *Solitaire et les lutins*. Nous sommes dix soignants-chanteurs sur scène, et donc aussi derrière le rideau. Yannis s'est improvisé régisseur des coulisses entre ses apparitions sur scène à ma grande satisfaction. Quand nous sommes des lutins dissipés et joyeux, la sortie de scène se fait de façon rapide, et j'étais très rassurée par sa présence vigilante qui évitait toute fausse manœuvre. »

Une soif d'ouverture et de rencontre

Ainsi, sur l'initiative de trois membres du groupe, l'aspect « créativité » a fait son apparition avec la construction de spectacles pour enfants. Ces spectacles viennent étoffer les ateliers par un renouvellement de notre répertoire et par le plaisir de découvrir le goût de la scène pour les uns, redécouvrir voire multiplier cette dimension pour les autres.

Ce nouveau virage donne, très vite, une impression de « petite entreprise » où la compétence des uns vient compléter celle des autres : l'un à l'écriture, l'autre à la mise en scène, d'autres aux décors, costumes, intendance, technique, etc.

Yannis, *puériculteur* :

« Nous le savons tous, la gent féminine domine à l'hôpital et, plus particulièrement dans le domaine de la petite enfance. Pourtant Grand air & p'tits bonheurs déroge à cette règle. Pourquoi ? Là n'est pas la question. Comme le font naturellement la plupart des pères, les hommes font aussi preuve de motivation pour apporter de la distraction et du rêve aux enfants.

Au commencement, il y a Bertrand ! Grand bonhomme, avec une voix à ébranler les murs !

Sans lui, son influx et toute la richesse de son savoir, l'aventure n'aurait peut être pas pris tout son sens. Dans ses

démonstrations d'opéra, la force qu'il met dans le travail vocal, la douceur de son chant en néonatalogie et auprès des autres enfants : il assure !

Conseiller technique et artistique pour les orientations et les choix de l'association, son écoute est toujours présente, juste et appropriée à chacun : enfants, parents, chanteurs, autres intervenants que nous rencontrons. Il ne manque jamais d'énergie pour nous faire travailler sans relâche le détail des chants et contre-chants. Pas d'instrument disponible ? Une flûte, une tonalité de téléphone, tout est utile pour faire de la musique, il suffit d'avoir une âme, une voix, et cet influx il sait le transmettre.

Je me souviens de certaines réticences, dans le groupe, à jouer tel ou tel personnage ou aborder un chant difficile ; j'entends encore : « Je n'y arriverai pas Bertrand, ce n'est pas pour moi ! », ou bien : « Je n'ai pas de voix, tu l'entends bien ! ». Si vous demandez aujourd'hui aux intéressés s'ils ont persévéré, ils vous répondront « oui », Bertrand leur a insufflé cette force avec tout son talent, et sa finesse !

Quand Bertrand n'est pas là pour les ateliers, c'est un peu différent : il est le seul homme qui intervienne au chevet, alors sa « pâte » vocale manque ainsi que le recul qu'il apporte à nos réflexions.

Bref, la « machine » Grand air & p'tits bonheurs peut fonctionner sur batterie mais le moteur reste indispensable.

En bon pilier de notre activité, il sait aussi nous rappeler à l'ordre. Tout le monde se souvient d'un ou deux éclats de voix ! Ce n'était pas Bertrand que nous entendions dans ces rares moments, mais plutôt un Vulcain ou un Jupiter. Globalement le groupe est débordant d'énergie et de créativité. Cet animateur d'exception, canalise tous ces flots avec brio.

Bien sûr Bertrand n'est pas le seul garçon du groupe, certains nous ont accompagnés au début, d'autres sont venus ponctuellement.

Il y avait Laurent, brancardier à l'hôpital des enfants, avec son djembe. Un grand bonhomme lui aussi, d'une grande douceur, posé, à l'écoute, constant... L'idéal pour affronter des animations au chevet dans un contexte émotionnel parfois difficile. Je me souviens de sa participation à l'enregistrement de notre premier disque où il interprétait avec Monique *Le Loup, La Biche et Le Chevalier* d'Henri Salvador. L'équilibre vocal obtenu était très agréable.

Daniel, avec sa guitare, son harmonica et sa bonne humeur. Ce joyeux aide-soignant musicien a accompagné les débuts du groupe en apportant un soutien musical important au commencement de l'aventure. Il nous donnait de l'entrain, nous avions moins peur, la guitare était là pour nous donner du courage ! C'était aussi un moyen de nous identifier, de nous faire entendre, car quand on se présente comme groupe de soignants chanteurs, un musicien, quelques percussions, une guitare donnent un peu de légitimité à l'affaire. Et puis Daniel amenait des chansons nouvelles, un répertoire entraînant pour les ados.

Je me souviens encore de la période où était populaire la chanson des *Pokémon*. Certes le texte n'était pas très riche, mais nous avons ainsi pu susciter de grands sourires et des visages pleins de joie auprès de tous ceux qui étaient alors fans de ce petit animal jaune et autres *Dragon Ball*. Ça changeait un peu des comptines... Que de bons souvenirs aussi avec Daniel, lors des réunions, quand ce dernier intervenait, impertinent, et provoquait quelques remous avec certains d'entre nous. Grand air & p'tits bonheurs a commencé plein de vie et ce souffle grandit toujours.

Pour les tournées est arrivé Dédé. Ce n'était pas une mince affaire car pour la première fois nous intervenions à l'extérieur de l'hôpital des enfants. Si, jusque-là, Bruce, un animateur de la ludothèque et responsable de la salle Philippe

Noiret, était toujours présent lors de nos prestations pour nous seconder, il fallait désormais évoluer seuls. Gérer le son, la lumière et toute la partie technique. Un pionnier, ce Dédé, comme il en faut dans les grandes aventures.

Son véritable prénom est André, mais pour nous c'est Dédé. Voyez en ce grand homme (c'est vrai qu'il est grand !) un génie des lumières, du son et des effets spéciaux ! Toujours, souriant et concentré, nous avons vite pris l'habitude de solliciter son avis à la fin de chaque représentation. « Alors Dédé ? Comment t'as trouvé ? C'était bien ? ». Je crois qu'il n'a jamais répondu oui ou non. Avec Dédé, les mots sont pesés comme il est posé, plein de tact et de gentillesse. C'est aussi par lui que l'esprit de Grand air & p'tits bonheurs s'élargit : il n'intervient pas directement auprès de notre public, mais toute la magie qu'il lui apporte est essentielle. Je me demande ce que pourrait donner notre spectacle du *Blues de l'hippocampe* sans son travail à la poursuite et la parfaite maîtrise du micro HF qui amplifie la voix de notre sirène Ondeline. Ce qui est formidable c'est que Dédé, sollicité pour les spectacles dans un premier temps, est maintenant très présent dans la vie du groupe, il donne son avis lors des assemblées générales et est toujours de bon conseil quand il s'agit des réalisations techniques pour nos spectacles. »

La tournée 2008 a vu arriver Pierrot, un monsieur discret mais toujours souriant. Quatre bonhommes pour toutes ces filles cette année là... Bientôt la parité à Grand air & p'tits bonheurs ! Face aux réalisations techniques toujours plus ambitieuses, un deuxième technicien n'était pas de trop... Et puis peut-être Dédé se sent-il moins seul. Maintenant, au fond de la salle, à la régie lumières et son, ce sont deux visages qui sont notre premier public lors des répétitions, deux regards essentiels pour se mettre en place ! Je suis arrivé dans le groupe en 2001, mais je chantais déjà

beaucoup auparavant. C'est la partie spectacle de Grand air & p'tits bonheurs qui retient toute mon attention. »

Nos spectacles font vite partie de la programmation culturelle de l'hôpital des enfants lors de moments festifs (Noël, carnaval, Fête de la musique, journée culturelle...).

Cette nouvelle dimension de notre activité nous donne cependant envie d'aller plus loin. Un désir d'élargir notre horizon et de sortir du milieu hospitalier. Ainsi, l'idée de consacrer une semaine de nos congés annuels pour donner des représentations hors contexte hospitalier fait partie de nos choix. Ces spectacles privilégient les rencontres intergénérationnelles. La nouvelle dimension de notre activité nous permet de sortir du cadre de l'hôpital.

Namasté

Le souhait de trouver un lieu ressource émerge pour franchir une autre étape dans notre processus de création : plus d'exigences et de professionnalisme. C'est aussi un enjeu de taille : préparer un conte musical à notre sauce pour inaugurer la nouvelle salle de spectacle à l'hôpital des enfants de Toulouse en décembre 2002 en présence de son parrain, Philippe Noiret.

Une définition de nos critères nous permet de chercher ce lieu. Un lieu isolé, une grande salle de travail, une capacité d'hébergement et de restauration adaptée, pas trop loin de Toulouse et pas trop cher. C'est ainsi que nous découvrons « Namasté », un gîte au cœur du Volvestre. C'est un lieu restauré avec fantaisie : du bois, de la tommette, de la mosaïque, une touche à la Gaudi, un endroit qui nous inspire. Il deviendra notre lieu de ressources et de création et fait maintenant entièrement partie de notre histoire. Nous tisserons au fil des années des liens d'amitié avec ces véritables militants de la terre que sont les Belviso.

Namasté, c'est une nouvelle aventure. On ne sait pas encore ce qui va et pourra en sortir. C'est la première fois que nous « vivons

ensemble », proximité et intimité partagées. Nous prenons le risque de travailler ensemble sur un plan artistique. Un déshabillage de la « culture hospitalière » : nous quittons la blouse blanche pour aborder le travail de création théâtral. Nous nous confrontons au regard du groupe sous la direction d'un metteur en scène professionnel inconnu, Patrick Abéjan et à l'oreille de Bertrand : travail corporel, gestuel et d'improvisation au niveau individuel et collectif.

Nadine, puéricultrice arrivée dans la troupe en 2005 :

« C'est ma première immersion avec le groupe Grand air & p'tits bonheurs.

Week-end consacré à la mise au point du spectacle qui deviendra quelques semaines plus tard *Toulouse à petits pas*. Retrouvailles au petit matin et nous voilà partis pour Namasté, endroit magique où le groupe est déjà allé travailler. Une ambiance enjouée règne, échanges chaleureux... Découverte d'un lieu paisible en pleine nature.

A l'arrivée les victuailles s'amoncellent sur la table, chacun a apporté sa spécialité. La convivialité est la base même de la cohésion de ce groupe de soignants qui aime tant chanter pour les enfants. Rapidement les chambres sont attribuées, puis, naturellement, dans la décontraction, mais avec un sérieux certain, le travail commence... Marie, notre metteur en scène, nous dirige : échauffement, exercices de préparation pour rentrer dans la peau des personnages d'animaux... Difficultés à se laisser aller...

Rires, regards complices, fous rires et, l'air de rien, nous avançons vers la trame du spectacle. Les rôles ont été répartis. L'histoire créée par Camille et Florence prend progressivement forme. Marie guide la mise en scène. Bertrand nous fait chanter les airs de Nougaro qui accompagnent le spectacle.

Il manque les paroles d'une chanson : l'un d'entre nous s'isole et revient plus tard avec les paroles écrites.

A partir d'un sac de chiffons des idées de costumes s'échafau-

dent. Puis on parle du décor. Quelqu'un appelle Martine, momentanément absente du groupe. Elle est d'accord pour le peindre.

Entre pauses repas, grignotages, farniente au soleil avec vue sur les Pyrénées, rires, les choses se mettent en place dans la complicité et le respect les uns des autres.

A l'issue de cette riche journée, nous nous retrouvons pour une délicieuse soirée de détente. Chacun raconte ses histoires et se délecte des bons plats préparés avec les produits de la ferme. Le lendemain, premier filage. Tout s'articule. C'est magique ! Les enfants de Namasté viennent voir, nous recueillons les premières impressions d'un public.

Le week-end se termine, la troupe s'apprête à partir. Nous achetons des légumes, des fleurs, de la farine bio. Les portes claquent et nous repartons vers Toulouse des souvenirs plein la tête et des projets qui fourmillent ! »

Rencontres artistiques : importance de regards extérieurs

Le bénéfice de cette première expérience réussie nous amène à faire appel à des professionnels du monde artistique. Cela reste alors incontournable et permet de nous ressourcer, nous former, apporter un souffle nouveau.

Nous avons le souhait d'être dans un travail de recherche accompagné et balisé par des metteurs en scène professionnels. Nous n'appartenons pas au monde du spectacle, mais avons des exigences en termes de qualité et de professionnalisme et souhaitons toujours ouvrir notre huis-clos. Nous demandons à l'intervenant extérieur d'avoir les compétences nécessaires pour s'immiscer dans un groupe déjà constitué avec ses habitudes et une culture spécifique.

Il vient compléter le travail et le regard de Bertrand à la fois en-dehors car non soignant, mais cependant trop en-dedans.

Souvent ce sont des artistes connus au moins par l'un d'entre nous. C'est aussi l'occasion de choisir la personne qui a une dimension

humaine et professionnelle capable en un ou deux week-ends de s'adapter à nous : créer une mise en scène, compléter, faire évoluer et enrichir une création déjà existante.

Il faut pour cela que règne dans le groupe et avec l'intervenant une confiance car tout reste à construire. C'est un partage d'une soif de création, l'envie de surprise, de nouveauté et l'acceptation d'une prise de risque. Patrick Abéjan, Marie Gélinié, Sylvette Bonnamour nous ont ainsi accompagné dans nos créations.

Sylvette Bonnamour, comédienne, metteur en scène :

« Namasté...

Au loin la majesté des Pyrénées.

La grande salle du gîte s'anime :

Les comédiennes, le chanteur et un peu plus tard,

Le technicien, sont là.

Les tables se recouvrent de tartes, cakes, gâteaux

Préparés par chacune pour la communauté.

Toulouse à petits pas revisité :

Nouveaux rôles, nouvelles consignes,

Ça sautille, ça chante, du patois à l'opéra,

Ça « coincanne », ça jubile, fou rire...

Energie généreuse qui circule autour du Capitole,

Du canal du midi, sous le regard sûrement

Réjoui de Claude Nougaro.

Sous la tonnelle : organisation, agenda,

La tournée se prépare dare, dare...

Un dernier filage, on réajuste...

La magie du théâtre est là comme un grand chœur (cœur)

Qui joue, chante et palpite... Ça vit.

On regroupe les bagages dans la grande salle

Devant la « cheminée arbre » inspirée par Gaudi.
C'est déjà fini !

Le train me berce... Je finis ma nuit.
Me revoilà en Normandie. »

Rencontres « extraordinaires »

La première tournée est un événement et l'occasion de rencontres improbables.

Toulouse à petits pas est un conte musical qui favorise la découverte de la ville rose au travers des chansons revisitées de Claude Nougaro.

Par professionnalisme et respect à ses œuvres, nous sollicitons Hélène Nougaro, son épouse, afin d'avoir l'autorisation officielle d'utiliser les chansons, les airs et transformer les paroles.

Elle accepte et devient, le temps de cette aventure, marraine de notre première tournée.

Lettre d'Hélène Nougaro

« Je suis arrivée à l'hôpital des enfants le cœur un peu serré, peur d'être impressionnée, de ne pas être à la hauteur. Mais que ces sentiments étaient égoïstes !

Je me suis rapidement trouvée dans une salle de spectacle avec une scène, des éclairages, des chaises encore vides.

Puis très vite un contact humain chaleureux avec l'équipe des soignants-chanteurs, je me sens presque en famille, des souvenirs de mon école primaire à Lardenne sont évoqués...

Petit à petit la salle se remplit, les petits malades arrivent à pied, en fauteuil, dans un lit, l'émotion m'envahit, la salle est pleine, le spectacle va commencer.

La voix de Claude, la musique, les costumes, une belle visite de Toulouse se déroule, je suis vraiment admirative du talent

de chacun des acteurs chanteurs, de la mise en scène et je peux le dire du professionnalisme de tous.

Je me souviens particulièrement du regard d'un petit enfant dans son lit, du bonheur que je pouvais y percevoir. Les rires de tous, les parents présents au côté de leur petite fille, de leur petit garçon... Claude est toujours avec moi, c'est la vie que je sens au plus profond de moi.

Me vient à l'esprit cette phrase de Claude « Celui qui a un don est fait pour le donner ».

Bravo à tous, vous donnez du beau et donc de l'espoir.

Amitiés. »

Rencontre avec notre marraine

Florence, *éducatrice de jeunes enfants* :

« Deuxième jour de notre première semaine de tournée et aujourd'hui, mardi 5 décembre 2006 sera marqué par la présence de notre marraine, Hélène Nougaro.

Nous sommes tous excités cet après midi. Chacun s'affaire dans les coulisses de la salle Philippe Noiret, entre le maquillage, les derniers accessoires, les fou-rires et l'heure qui approche.

Je sens monter en moi un mélange de trac et de plaisir exquis.

« Elle est là ! » s'écrie Monique qui guette derrière le rideau.

Pour la première fois, je m'autorise à me laisser submerger par l'émotion dans le cadre de l'hôpital : les larmes montent, la gorge se noue. Monique se rend compte de mon état. Elle sourit, surprise de me voir ainsi.

Nous allons à sa rencontre. Elle semble intimidée, fragile.

Après quelques poignées de main chaleureuses avec l'ensemble du groupe, quelques mots échangés, elle s'installe dans la salle au milieu des enfants et des familles qui commencent à entrer.

« Vite, allons-nous cacher ! Repartons derrière le rideau, ne

gâchons pas la surprise de découvrir les personnages ! »

Le spectacle commence, les tableaux s'enchaînent, les enfants participent : « Elle t'ignore on dirait » lance un petit garçon au coq penaud.

Nous ne pouvons nous empêcher de jeter un œil de derrière le rideau pour voir la réaction de la salle.

Elle est là, assise, pensive. Elle semble triste, un visage un peu figé. Puis elle sourit, est-elle émue ?

Le spectacle se termine et nous retrouvons alors notre public dans la salle. Echanges chaleureux avec les enfants, les familles et les collègues que nous connaissons.

Elle est toujours là, ne semble pas pressée par le temps, bavarde, rencontre la directrice de l'hôpital des enfants. La salle se vide tout doucement, mais Hélène reste avec nous. Elle nous remercie avec beaucoup de délicatesse et nous confie : « Claude apprécierait certainement que son œuvre soit portée par d'autres générations. »

Il nous arrive aussi de faire des rencontres extraordinaires avec des inconnus, citoyens anonymes.

« Orly »

Bertrand, *chanteur lyrique*

« Un mardi matin de printemps,

Mouvements sociaux à l'aéroport.

Pas de liaison sur Toulouse avant le milieu de l'après-midi.

Pour être au rendez-vous de 14h avec l'équipe de Grand air & p'tits bonheurs,

Une seule solution :

Mentir un peu... Se faire passer pour un chirurgien en intervention urgente.

Ca marche.

Déblocage !

Satisfaction !

Une voix : « Vous allez à l'hôpital ? »
Ma voisine de vol veut en savoir plus.
Aveu de ma stratégie, sourires complices.
Silence, et, sans y croire : « Pensez-vous que ça serait possible
de venir chanter pour ma belle-fille atteinte d'une tumeur au
cerveau ? »
Je m'y engage, en espérant que le « je » devienne « nous »,
Et ce fut le cas.
A la fin de la fête de la musique à l'hôpital des enfant,
Nous nous retrouvons, un peu fatigués.

Je m'apprête à me rendre à la rencontre de cette jeune femme
et de sa famille.
Marjolaine, Christine et Camille : « Tu ne peux pas y aller tout
seul »
La marche à pied entre Purpan Enfants et Purpan Adultes
nous sert à nous préparer pour ce moment.
Conscience d'un moment unique.
Craintes d'un trop plein d'émotions.
Nous sommes accueillis par le compagnon et la maman de B.
Nous nous présentons et nous y allons.
*Salade de fruits, Doudoudou, Chanson turque à trois voix, Le
blues de l'hippocampe.*
Entre chaque chanson, nos dialogues sont ponctués de silen-
ce, d'émotion, d'écoute.
B., devenue malvoyante, nous offre ses mouvements de
corps, son sourire béat, son intense attention et son plaisir
partagé avec nous et sa famille.
Moment de grâce
Suspendu.
La sérénité et la force de cette famille nous portent jusqu'à
notre retour. »

Le quotidien dans les soins

Revenons aux sources, à notre première mission en tant que soi-
gnant : le soin.

Il a fallu bien des années avant d'utiliser des moyens plus humains,
moins techniques, moins conventionnels pour accompagner les
enfants lors de leur hospitalisation et dans les soins.

La charte d'Ottawa sur la promotion de la santé écrite par l'OMS
(Organisation mondiale de la santé) dans le cadre d'une première
conférence internationale sur ce sujet en 1986, définit la santé d'une
manière globale et non limitée au secteur sanitaire, dépendant de
nombreux facteurs, et par conséquent incluant la culture au sens
large :

« La promotion de la santé a pour but de donner aux individus
davantage de maîtrise de leur propre santé et davantage de
moyens de l'améliorer. Pour parvenir à un état de complet
bien être physique, mental et social, l'individu, ou le groupe,
doit pouvoir identifier et réaliser ses ambitions, satisfaire ses
besoins et évoluer avec son milieu ou s'y adapter. La santé est
donc perçue comme une ressource de la vie quotidienne, et
non comme le but de la vie ; c'est un concept positif mettant
l'accent sur les ressources sociales et personnelles, et sur les
capacités physiques. La promotion de la santé ne relève donc
pas seulement du secteur de la santé : elle ne se borne pas seu-
lement à préconiser l'adoption de modes de vie qui favorisent

la bonne santé ; son ambition est le bien-être complet de l'individu. La santé exige un certain nombre de conditions et de ressources préalables, l'individu devant pouvoir notamment : se loger, accéder à l'éducation, se nourrir convenablement, disposer d'un certain revenu, bénéficier d'un écosystème stable, compter sur un apport durable de ressources, avoir droit à la justice sociale et à un traitement équitable. La bonne santé est une ressource majeure pour le développement social, économique et individuel et une importante dimension de la qualité de vie. Divers facteurs, politiques, économiques, sociaux, culturels, environnementaux, comportementaux et biologiques, peuvent tous la favoriser ou, au contraire, lui porter atteinte. La promotion de la santé a précisément pour but de créer, grâce à un effort de sensibilisation, les conditions favorables indispensables à l'épanouissement de la santé. »

D'une manière générale, cette approche se confronte à la réalité d'aujourd'hui où des populations de plus en plus nombreuses se trouvent en situation de difficultés, de précarité, de fragilité. Cette régression depuis quarante ans, due à ce que tout le monde appelle la crise, a des effets néfastes sur la santé.

Cette approche heurte également de plein fouet la logique actuelle du « tout comptable » où l'hôpital est devenu une entreprise et le patient un client. Cet acharnement à rentabiliser ce qui est de l'ordre du culturel, de l'humain, appelle une résistance de tous les acteurs.

Mais cette approche de la santé par l'OMS, qui prend en compte le patient non pas comme objet de soins mais comme personne à part entière dans sa globalité, qui lui permet de se positionner comme individu, en capacité de dialoguer, d'échanger, sur sa vie, ses conditions de vie, son expérience, sa culture, pourrait être un des sujets qui devrait nourrir la réflexion et le débat chez les acteurs de la culture dans le secteur de la santé.

Dans la ligne de la charte d'Ottawa, Grand air & p'tits bonheurs

s'inscrit dans une démarche de promotion de la santé. La promotion de la santé ne relève pas seulement du secteur sanitaire : elle dépasse les modes de vie sains pour viser le bien-être. Une bonne santé constitue un aspect primordial de la qualité de vie des personnes. La santé dépend de facteurs biologiques, environnementaux, sociaux, comportementaux, culturels, économiques, politiques. Ces facteurs peuvent tous intervenir en faveur, ou au détriment de la santé.

Mais ne nous leurrions pas, l'hôpital est souvent un lieu angoissant. La douleur, le doute, la peur, et quelque fois la mort peuvent régner dans ses couloirs.

L'utilisation de la voix, du chant, dans les soins ne s'est pas faite du jour au lendemain. C'est au fil des ans, de l'expérience et de l'évolution des mentalités que les membres de Grand air & p'tits bonheurs ont utilisé ces moyens au quotidien dans les soins entraînant au fil du temps certains collègues dans cette pratique.

Cependant, il faut rester vigilant sur l'utilisation à outrance de la musique à l'hôpital.

Dans les années 1990, un certain engouement a pu entraîner une sur-utilisation du « son ». L'environnement sonore ne veut pas dire « bruit » en permanence de peur de laisser le vide : radio, musique, ou images télévisées en permanence dans les chambres des enfants seuls, sous prétexte de son bien-être.

L'utilisation du chant, de la voix et de la musique est avant tout un moyen d'entrer en relation avec l'enfant et/ou sa famille et « ce n'est pas uniquement chanter juste, c'est être avec l'autre ».

Christine, Marjolaine, puéricultrices et Monique, auxiliaire de puériculture, collègues dans la même unité de soins et membres de Grand air & p'tits bonheurs nous font partager leur quotidien du chant dans les soins : deux textes, deux moments de rencontre avec la même petite fille.

Christine, puéricultrice :

« Un après-midi pluvieux d'avril, Monique et moi travaillons

en binôme sur un secteur, c'est-à-dire en collaboration puéricultrice/auxiliaire de puériculture pour la prise en charge de plusieurs enfants malades. L'humeur est complice et joyeuse : il est vrai que nous prenons plaisir à travailler ensemble.

Nous nous occupons de Laura, huit ans, subitement paraplégique, hospitalisée depuis trois semaines sans amélioration. C'est la première fois que nous voyons Laura et nous abordons cette fillette, pleine de vie malgré son handicap, avec retenue.

Sa famille nous laisse pour les soins. Le dialogue s'installe rapidement, nous devons effectuer un sondage urinaire. Laura adore les chansons : Monique fait le « clown » et entonne *Le poisson rouge* que je reprends avec elle.

Laura est ravie.

Le duo se met en place, poursuit la pléiade des poissons avec des chorégraphies improvisées à la plus grande joie de Laura qui rit de bon cœur à la fin de chaque chanson. Elle en redemande encore et encore, jamais rassasiée.

Le soin est terminé et nous sommes toujours en train de chanter. Il faut « clôturer » car d'autres enfants nous attendent. Encore une dernière... et un bonus avec la chanson pour nous dire au revoir. C'est promis, on chantera demain.

Nous quittons Laura le sourire aux lèvres, son regard rieur nous accompagne jusqu'à la porte.

Nous repassons en fin d'après-midi devant sa chambre dont la porte est restée ouverte, et le papa, qui a eu le compte rendu de sa fille, réclame une chanson connue. Sans trop nous faire prier, nous expliquons qui nous sommes, parlons de notre association et chantons *Salade de fruits* de façon rythmée avec une mini chorégraphie. Nos collègues nous entendent et font venir devant la porte un petit garçon de trois ans et sa maman. Les enfants des chambres voisines passent la tête : petit spectacle devant une « cour » improvisée...

Voilà comment se termine notre journée de travail.

Nous avons donné et éprouvé du plaisir, facilité la relation et

la mise en confiance pour les soins. Nous sommes ravies de la joie évidente de cette petite fille et du bonheur partagé.

Tous les jours qui ont suivi, à la demande de Laura, nous avons chanté, Monique ou moi ou toutes les deux ensemble en fonction du roulement. Marjolaine, qui s'est également occupé de Laura, a aussi chanté pour elle. Nous avons même pu faire « un concert » à trois à la plus grande satisfaction de Laura. Elle se souvient de tous les titres, et comme nous lui avons donné les paroles des chansons, elle ne se prive pas de chanter avec nous.

Cela reste un instant privilégié pour Laura qui choisit « son moment » : quand sa famille sort de sa chambre. »

Marjolaine, *puéricultrice* :

Dans un service de médecine, je m'occupe depuis plusieurs semaines tous les matins, d'une petite fille de huit ans, devenue subitement paraplégique. Laura refuse tout contact, refuse en bloc tous les soins, refuse le dialogue. Elle est dans un déni total. Tous les matins, je la trouve « fermée », la tête sous le drap.

Je partage avec elle l'annonce du diagnostic et de son devenir. Seul moment apaisant : le bain.

(2 jours de repos plus tard...)

Un matin, après le passage de Christine et Monique qui ont travaillé la veille, à peine ai-je le temps de dire bonjour, qu'elle surgit de sous le drap et m'assaille de questions sans reprendre son souffle : « C'est vrai, Marjolaine que tu fais partie du groupe de chanteurs avec Monique et Christine, tu me chantes « les-pe-tits-poi-ssons » « Na-ga-wi-ca » « le-poisson-rou-ge » ?

Je reste sans voix. Je souris : je suis touchée et ravie d'un tel changement.

Ma charge de travail ce jour-là me permet de passer du temps

avec Laura, notamment pendant sa toilette. Détendue dans l'eau de son bain, elle chante avec moi toutes les chansons découvertes la veille. Elle s'applique et y prend plaisir. Très en demande, elle est complètement euphorique. Heureuse, elle oublie le quotidien. »

Comme nous l'avons déjà abordé, la délicatesse est de mise dans l'apport musical et vocal que nous faisons lors des ateliers. Anne-Marie illustre, en deux courts textes, ce « sur mesure » qui habite nos interventions.

Anne Marie, *puéricultrice* :

« Ce jour-là à l'Unité protégée, nous allons voir Philippine petite fille éveillée, bouille ronde, bavarde, et sa maman. Elle est ravie de nous voir, son papa est musicien. Avec ses deux grandes sœurs, on chante beaucoup à la maison. Nous lui proposons une chanson de notre répertoire, Philippine se rétracte violemment :

« Non ! Celle-là, c'est la nôtre ! », dit-elle.

Sourire de sa maman, mais nous restons sérieux, et nous empressons d'en proposer une autre ! Durant cet atelier, nous avons chanté plusieurs chansons, mais pas « celle-là », et Philippine et sa maman ont activement participé.

Je me souviens de cette petite fille de deux ans, devenue aveugle après l'opération d'une tumeur cérébrale. Sa maman avait demandé notre intervention à l'éducatrice du service. Toutes les deux travaillaient activement sur le développement de son audition, elle lui parlait avec un calme extraordinaire, expliquait toutes les petites choses de la vie, et cette enfant, pourtant si petite, était rassurée et attentive. Ce fut un grand moment d'échange avec cette enfant et sa maman. Malgré nous, nos voix étaient émues. En repartant, j'avais la gorge nouée et tout le groupe était silencieux. »

L'hôpital, c'est une multiplicité de métiers, de fonctions, de temps de présence.

Le chant dans les soins, c'est aussi l'occasion de changer les regards sur la fonction et le rôle de chaque membre de l'équipe, ouvrir les portes de la communication et du respect mutuel.

Florence, *éducatrice de jeunes enfants* :

« Bonjour Damien ! Comment vas-tu ce matin ? »

Damien est caché sous les draps, le regard figé sur cet écran de télé, comme hypnotisé par ces images qui défilent, sans un son...

« Ils m'enlèvent les points ce matin » me répond-il avec un regard furtif qui en dit long sur son inquiétude.

Damien a douze ans, est dynamique, casse-cou, il a voulu épater ses camarades en grim pant sur une verrière et il est passé à travers.

Il a eu beaucoup de chance et s'en tire avec quelques plaies dont une particulièrement importante, derrière le mollet, qui l'oblige à avoir sa jambe surélevée.

Quelques mots échangés, un peu d'humour sur ma défaite au jeu d'échec la veille. Notre conversation est vite interrompue par l'entrée de l'infirmière et de l'interne en chirurgie, prêts pour le changement de pansement.

« Reste s'il te plait ! » me demande Damien avec un regard insistant, un regard d'enfant, touchant, qui contraste avec ce grand garçon du haut de ses 1m70.

Damien est installé sur le ventre : position favorable aux soins.

Je m'assois sur une chaise, mon visage prêt du sien, en tenant le masque d'Antonox®¹⁵. Cette position, sur le ventre, est particulièrement inconfortable et empêche Damien de voir ou

15. Protoxyde d'azote, un mélange gazeux permettant de détendre les patients lors d'un soin douloureux ou inquiétant.

appréhender les gestes des soignants.

Je tente dans un premier temps de commenter les gestes de ma collègue. Damien est crispé, tendu, mes paroles ne semblent pas apaiser son inquiétude.

Une idée me vient : « Je t'ai déjà raconté qu'avec Caroline nous faisons partie d'un groupe de soignants-chanteurs... » Au diable les explications ! J'entame une chanson tirée d'un de nos spectacles. Damien est surpris, esquisse un sourire derrière le masque, mais une grimace et les larmes l'emportent sur cette trêve.

Je tente d'attirer son attention en enchainant sur l'histoire du spectacle ponctué par différentes chansons. Ainsi accroupie, près de ce grand garçon, oubliant pour un moment l'interne et ma collègue concentrés sur le soin, j'accompagne Damien, qui, à chaque silence, ouvre les yeux, cherche mon regard pour trouver un soutien.

Damien finit par s'endormir. Je suis, pour ma part, un peu abruti par l'énergie déployée et les effets des effluves échappés du masque de l'Antonox®.

A la fin des soins, nous sortons de la chambre en laissant Damien, épuisé, mais calme, dans un demi-sommeil.

L'interne en chirurgie me remercie avec une certaine réserve. Depuis ce jour, nos relations et le regard sur le rôle et le travail de chacun ont profondément évolué. »

Les choses évoluent. La reconnaissance de la place de professionnels différents et complémentaires dans des équipes ultra spécialisées n'est plus un luxe, même si les choses restent fragiles dans le contexte économique que l'on connaît.

C'est là que nous touchons la contradiction entre une logique du « tout comptable » et notre définition globale de la promotion de la santé.

Comment légitimer, dans l'hôpital public cet acharnement à rentabiliser ce qui est de l'ordre du culturel, de l'humain ?

Camille, *éducatrice de jeunes enfants* :

« Et alors, petit Enzo, c'est toi que j'entends pleurer si fort depuis le couloir ? »

Cela m'a fait venir jusqu'à ce box de soins intensifs, que ce bébé partage avec quatre autres.

« Qu'est ce qui se passe ? Tu as mal ? Tu sens qu'il y a du monde autour de toi, mais toi, tu es tout seul ! »

J'observe tout autour. Tous les adultes sont très occupés :

- une puéricultrice référente enseigne à trois stagiaires infirmières devant la couveuse de Lilou,
- une maman s'occupe de son petit Thomas, en couveuse,
- une autre maman est installée dans un fauteuil avec son petit Tom tout contre elle,
- une puéricultrice donne des soins à Emma, dans sa couveuse.

Et Enzo pleure, crie, se tortille sur sa table chauffante¹⁶. Je demande aux collègues soignantes si je peux essayer de faire quelque chose.

« Oui » : Enzo a été pris en charge, alimenté, changé, il y a une demi-heure.

Donc, lavage de mains, blouse de protection, et je cause à Enzo, cherche le « face à face »... et surtout sa sucette. Je le repositionne sur le côté, face à moi, resserre son cocon¹⁷.

Je m'isole de l'environnement et me centre sur Enzo, qui pleure, qui crie.

« Enzo, Enzo, prends la sucette. Nous savons tous que tu es là. Écoute-moi. Je reste avec toi. Allez ! Ouvre les yeux ! Tu te sens seul, tout seul. Je m'appelle Camille. Allez, viens me voir, Enzo. »

Il « tchuque » sa sucette. Je parle, je parle de mes sensations au bébé. Et les yeux d'Enzo s'ouvrent.

« Ah ! C'est mieux pour moi, Enzo. Tu es là, tu me regardes. »

16. Incubateur ouvert.

17. Dispositif de tissu qui entoure le prématuré pour le contenir.

Encore des paroles, les yeux dans les yeux. Mon visage à quinze centimètres de son visage.

Une berceuse émerge au milieu de mes paroles. Je continue : mélodie, berceuses du monde, airs classiques. Enzo m'écoute, me regarde, la sucette est tombée de sa bouche.

Quelques commentaires des collègues : « Camille, tu vas nous endormir ! »

Enzo a besoin d'un moment rien que pour lui. D'ailleurs, tout le monde le sent bien. Enzo s'est détendu, tout enroulé sur lui-même. Je chante toujours. Ses yeux papillonnent. Encore quelques berceuses. Enzo s'endort profondément.

Trente minutes de présence humaine à voix parlée et chantée. »

Notre double casquette de soignants et chanteurs nous a permis d'être reconnus au fil du temps au sein de l'hôpital des enfants. La douleur est un des axes majeurs du travail pluridisciplinaire au sein d'un hôpital : comment la reconnaître, comment la prévenir, comment la combattre... Tous les moyens sont bons.

Nous plaçons l'accompagnement musical parmi les ressources non médicales dont dispose le corps soignant pour alléger la douleur. C'est ainsi que le groupe des soignants-chanteurs a participé à la journée mondiale sur la prise en charge de la douleur en 2005 sous la forme d'un poster.

Bien entendu, dans cet axe de prise en compte de la douleur, il n'est pas question d'utiliser l'accompagnement vocal et musical à outrance, sous prétexte de se rassurer, ou de couvrir l'expression de la douleur. C'est encore et toujours, ici du « sur mesure ».

La transmission

Le projet d'écriture d'un livre ne faisait pas l'unanimité. Cependant il a vu le jour avec une façon de s'investir propre à chacun, sur une durée de trois années.

C'est un nouveau domaine, des nouveaux objectifs et nous ne savions pas quel en serait le produit final. C'est pourquoi, comme à l'accoutumée, la nécessité d'avoir recours à des professionnels pour nous accompagner semblait nécessaire. Nous avons alors fait appel à deux personnes extérieures.

Elles ont une expérience militante dans l'accompagnement à l'écriture et une démarche d'éducation populaire (Communauté municipale de santé et milieu carcéral). Elles ont l'habitude de travailler en duo : Geneviève, écrivain public et Florence, psychologue.

Au sein de Grand & p'tits bonheurs, cet appel à des professionnels fut controversé, fortement discuté en particulier la présence et la place d'une psychologue. Cependant, leur professionnalisme a permis la mise en confiance et le lâcher-prise.

L'écriture n'est jamais anodine. Cela nous oblige à réfléchir sur le sens de notre action et de notre engagement personnel et collectif. Cette aventure que représente l'écriture peut aussi faire émerger des craintes, des blocages, de mauvais souvenirs en lien avec sa propre expérience scolaire : crainte de la feuille blanche, le sentiment de ne pas être à la hauteur, de mal écrire, de se replonger dans un exercice souvent endormi depuis la fin des études pour les personnes ayant un métier plutôt tourné vers des compétences techniques.

Mais au-delà de ces ressentis, c'est aussi l'inquiétude d'aller plus en profondeur. Décortiquer, analyser ce qu'est l'expérience Grand air & p'tits bonheurs. La partager, la transmettre, la rendre plus lisible, faire émerger les ressorts de son fonctionnement, son architecture jusqu'à la place de chaque individu dans cette entité.

C'est aussi parce que nous touchons à nos habitudes au sein d'un groupe que ce projet aurait pu faire émerger des conflits et que la cohésion du groupe aurait pu être remise en cause.

Pourtant, l'ensemble des membres du groupe s'est laissé porter par ce projet, et même les plus réfractaires y ont trouvé un certain plaisir, du sens, voire de la découverte.

Anne-Marie, puéricultrice à la retraite depuis 2009

« Ce weekend, Martine nous accueille dans la demeure de son frère, Irénée, « Aux rendez-vous d'Eole ».

Travail et convivialité sont au programme. Après les massages de Camille, la relaxation de Martine et les vocalises de Bertrand, répétition du *Blues de l'hippocampe*.

Cette fois-ci c'est encore plus sérieux que d'ordinaire, nous nous produisons fin avril à « 1 2 3 en scène », festival jeune public de la mairie de Toulouse. Aussi reprenons-nous inlassablement les chants pour régler nos voix sur la guitare de Corinne et le piano de Bertrand. Dommage, le soleil ne s'est pas tout à fait invité et nous travaillons à l'intérieur.

Le dimanche matin, Jackie nous rappelle à la réalité : il faut s'occuper du livre. Voilà, nous tenons le bon bout, elle a imprimé tous nos textes et les soumet à notre « ultime » avis. Nous nous installons autour de la grande table devant la cheminée sous le masque d'Eole accroché au mur. Nous sommes une dizaine et nous lisons et peaufinons certains passages.

Jully, notre dernière recrue, en profite pour composer un article sur ses débuts parmi nous. L'atmosphère est calme et détendue et les commentaires vont bon train au fil des lectures, l'émotion monte. « L'émotion, les émotions, ému,

émouvant », si ce leitmotiv revient sans cesse au fil de nos écrits, c'est que nous n'avons pas trouvé à exprimer autrement nos états d'âmes. Chercher le mot pour traduire au plus juste un ressenti n'est pas si anodin, l'évocation de ces souvenirs collectifs en éveil de plus personnels et plus profonds chez certains. « C'est vrai, nous partageons rarement le vécu de l'hôpital et encore moins avec nos proches », constate Marjolaine. S'ensuit un grand moment de philosophie...

Jully a fini son texte et alors là, « séance kleenex ». Les larmes et le rimmel coulent, les yeux et le nez rougissent. Eole lui-même retient son souffle, il gonfle ses joues et nous fixe de ses petits yeux bleus bizarres.

Allez, on se secoue, le bilan est plutôt positif, tout le monde, même les plus sceptiques, les moins motivés, ont apporté leur grain de sel. Notre petit groupe a résisté, c'était un peu ma crainte de voir des fissures apparaître, à trop fouiller notre fonctionnement, nos aspirations. Certains membres sont partis, d'autres vont et viennent et des plus jeunes arrivent, il faut assurer la relève. Les objectifs ont évolué mais l'esprit est resté et c'est bien... »

Ce livre, comme nous l'avons déjà abordé, a pour objectif de partager, de transmettre et de donner envie à d'autres d'oser, de franchir le pas... Cela, malgré les obstacles qui jalonnent tout projet et tout fonctionnement atypiques au sein d'une institution (hôpital ou autre).

Nous arrivons à treize années d'expérience. Un certain nombre de membres du groupe s'acheminent vers la retraite, notamment celles qui assument les responsabilités au sein du bureau. Il est donc de toute évidence nécessaire d'envisager la relève. Même si le groupe a toujours été ouvert avec des recrues régulières au fil des ans, nous avons conscience qu'il est primordial de trouver de nouvelles énergies auprès de nouvelles personnes en phase avec les valeurs de Grand air & p'tits bonheurs. C'est aussi à nous de sentir, de solliciter les personnes qui semblent avoir « la fibre commune » avec nous

mais qui, quelquefois, n'osent pas ou ne savent pas comment franchir le pas.

Nous sommes sensibles à ces étapes importantes, invitons alors les personnes à suivre un atelier ou à venir à une représentation, rencontrer le groupe dans le cadre d'une réunion de travail, s'approprier à petit pas.

Nous sommes vigilants à ce que chacun (nouveau et ancien) puisse continuer à se former régulièrement dans les domaines artistiques avec un travail vocal, musical et théâtral avec l'aide de professionnels adaptés.

Nous nous formons et nous formons.

La reconnaissance de notre démarche fait que des demandes de formation ou de stage au sein de Grand air & p'tits bonheurs nous arrivent spontanément :

Ce sont des demandes de formation de professionnel de la petite enfance dans d'autres institutions ;

C'est une première expérience d'encadrement positif d'une stagiaire en licence DUMI21¹⁸ pendant une année au sein de notre groupe lors des ateliers à l'hôpital des enfants de Toulouse.

C'est le succès d'un « spectacle- conférence » réalisé lors d'une de nos semaines de tournée au sein d'un organisme de formation de travailleurs sociaux devant un public d'étudiants, formateurs et professionnels de la petite enfance.

C'est le stage d'une étudiante en première année de sciences politiques avec pour objectif de stage la découverte de Grand air & p'tits bonheurs. Cette étudiante pourrait être amenée à diriger un établissement de soins dans l'avenir.

18. Diplôme universitaire des musiciens intervenants, dispensé par l'université de Tours.

Clémence Martin, *en première année de sciences politiques en stage au sein d'une unité de soins pour prendre contact avec le terrain* :

« Brancardiers, infirmières, éducatrices et tant d'autres échauffent leurs voix car chanter ne s'improvise pas. De prime abord, cela peut paraître bien singulier de trouver une telle chorale dans l'enceinte d'un hôpital. C'est sans compter sur l'association Grand air & p'tits bonheurs que Florence, éducatrice, membre de cette association, a voulu me faire découvrir pendant mon stage. Encore quelques vocalises et nous voilà partis vers les chambres de nos petits chanteurs en herbe. Si les enfants ne peuvent pas se déplacer, qu'à cela ne tienne, ce sont les chanteurs soignants qui viennent à eux. Autour d'une chanson rigolote, on rompt la solitude qui règne dans la chambre ou l'on crée tout simplement une dynamique chaleureuse avec la famille. Les frères, les sœurs et les parents se prennent au jeu. Ce que les membres de Grand air & p'tits bonheurs offrent n'a pas de prix : une pause, un moment de distraction pendant lequel on peut s'amuser et oublier pour quelques instants les soucis, les soins et la douleur. On se sentirait presque pousser des ailes lorsqu'un enfant pousse la chansonnette avec nous ou quand un sourire illumine son visage. Enfin, quand l'heure de quitter la chambre arrive, on a quand même un peu le trac. Est-ce que c'était bien ? Il semble que Leïla et ses deux sœurs aient apprécié : on pose pour la photo souvenir !

Le petit garçon que nous allons maintenant voir veut des chansons de Noël. Nous sommes en plein mois de juillet mais avec ces chanteurs pas comme les autres, tout est possible. Nous attendons que le soin soit fini dans la salle de jeu du service avant d'aller le retrouver dans sa chambre. Mais, surprise, finalement, c'est lui qui nous rejoint. Un papa qui lisait son journal au fond de la salle prend part à la prestation de *Petit papa Noël*. Il rigole : ça semble quand même bien plus joyeux

que les pages grises de son quotidien. Et, apparemment, les chansons de Noël attirent car la salle se remplit rapidement. Parents et enfants joignent leurs voix d'abord timidement et puis avec plus d'assurance. Dans cette atmosphère conviviale où tout le monde s'intègre au travers de gestes simples accompagnant les chansons, les langues se délient. Les barrières sont abattues : chacun parle avec tous que ça soit de sujets triviaux ou de la difficulté d'être ici. La solitude est battue en brèche ; le contact est noué et quelle joie de voir apparaître sur ces visages d'ordinaire soucieux, des sourires et des grimaces et d'entendre des rires en lieu et place du silence... Voilà ce que j'ai retenu de Grand air & p'tits bonheurs lors de mon stage à l'hôpital des enfants. La découverte de cette formidable association a véritablement été un moment fort de ce stage. La demi-journée que j'ai passée en son sein ne m'a permis que d'avoir un aperçu de tout le travail réalisé par ses membres mais m'a convaincue qu'un tel élan doit être pérennisé et développé. »

Ce sont ces expériences concrètes, et l'évolution de nos compétences, qui nous amènent à vouloir rajouter une autre mission : la formation labélisée Grand air & p'tits bonheurs.

Elle s'inscrit dans une politique régionale au cœur des institutions. Nous voulons apporter aux professionnels des secteurs sociaux et sanitaires, des outils et réflexions nécessaires pour se sentir légitimés dans leurs capacités personnelles à être acteur de l'environnement sonore des personnes accueillies et de l'institution dans laquelle ils travaillent ou travailleront. Ceci en les confrontant à leur propre fibre artistique, au bénéfice des personnes qu'ils rencontrent tous les jours ou qu'ils prendront en charge dans leurs missions professionnelles.

De par notre expérience, nous sommes convaincus que, lorsque l'institution offre au professionnel des formations larges, dans toutes les dimensions humaines, centrées sur la personne, celui-ci est plus à même de rencontrer l'autre.

Un travail sur soi, une ouverture permettant de mettre en mouvement sa créativité, favoriseront une plus grande disponibilité et une plus grande souplesse envers les personnes accueillies, même dans un contexte politique et économique difficile, voire de crise.

La création d'un dispositif de formation nécessite un gros travail de recherche, de réflexion, d'analyse pour valider la pertinence de ses offres en corrélation avec les demandes de formation. Celui-ci ne peut se faire et assurer sa pérennité qu'à travers une grande part d'inventivité, de bon sens et de connaissance dans ce domaine. C'est pourquoi, nous avons recours, depuis mai 2009, au soutien professionnel de Solange, qui a une expérience dans tout ce qui touche à l'organisation, à la planification et divers montages de dossiers, avec une très grande connaissance du milieu artistique.

Le domaine dans lequel nous souhaitons développer notre action de formation ne relève pas du RNCP (Répertoire national des certifications professionnelles). Il relève plutôt d'un enrichissement personnel et professionnel. Il s'inscrit dans un processus de professionnalisation par une approche originale et une autre forme de prise en compte du tout petit, de l'enfant, de l'adolescent, l'adulte, la personne âgée, la personne handicapée et/ou dépendante.

La formation permet de sensibiliser le professionnel à la nécessité d'une réflexion sur l'environnement sonore et sur l'utilisation de la voix, de la musique, pour élargir la notion de « prendre-soin » vers une dimension humaine, culturelle et artistique.

Notre projet a l'humilité et l'ambition de vouloir se centrer sur la personne, au sein de l'institution, qui pourra, peut-être, en tirer bénéfice.

Les objectifs sont alors de faire profiter de notre expérience un grand nombre de professionnels de la région Midi-Pyrénées dans le secteur sanitaire, social et/ou culturel.

Nous envisageons de partager notre « savoir faire » et « savoir être » au profit des usagers dans une dimension intergénérationnelle, du tout petit à la personne âgée.

Dans le cadre d'adaptation à cette nouvelle mission, plusieurs membres de l'association suivent ou ont suivi des cursus de forma-

Soignants-chanteurs

tion différents et complémentaires (de l'administratif à l'artistique en passant par la pédagogie) pour développer cette nouvelle mission.

Grand air & p'tits bonheurs, toujours en mouvement...

Envol

L'originalité de notre association, soignant-chanteur, cette rencontre improbable, nous l'avons rendue concrète à l'intérieur de notre hôpital et ouverte sur la cité.

Ce cheminement ne s'est pas fait en un jour, ni sans difficultés, sans travail de recherche, de réflexion, de compréhension, de rencontres, de connaissances, de confrontations, de reconnaissance entre tous les acteurs.

Malgré des réformes hospitalières, de plus en plus pesantes, nous avons prouvé que lorsque l'engagement, le travail, la générosité sont là, des portes s'ouvrent.

Il est important de trouver les bonnes personnes ressources au niveau institutionnel, il y en a toujours, et construire avec elles une complicité et des stratégies.

Il est l'heure de tourner la page.

Avant de quitter ce monde de l'écriture, voici quelques libertés pour donner à d'autres l'envie de croire en leur rêve, en leur projet.

Il faut croire jusqu'à l'impossible,
Essayer, tenter, oser, s'engager, construire un collectif,
Créer des liens à l'intérieur, à l'extérieur,
Échanger, se confronter, écouter, se faire confiance,
Ne pas être pressé, s'entourer, se faire plaisir,

Soignants-chanteurs

Respecter le désir et les possibilités de chacun, se dépasser,
Se laisser surprendre par ses qualités artistiques,
Trouver sa place, faciliter celle de l'autre,
Évoluer à son rythme, rencontrer, apprendre de l'autre,
Apprécier les instants présents,
Faire ressortir sa nature profonde, habituellement camouflée par la
blouse,
Et surtout savoir ouvrir et refermer la parenthèse
De moments partagés qui nécessitent compétences
Et expérience.
Laisser la place au temps flou, au temps inutile,
À nos peurs, à nos doutes, à l'ouverture des vannes.

Treize ans de Grand air & p'tits bonheurs,
Milliers de bouts de chemin tracés ensemble, construction d'un
pont, magie de l'architecture de l'esprit humain,
Chanson édifice toujours en croissance, utopie concrète au grand
air, mélodie de nos valeurs, souffle vital,
Liberté contrainte par nos rôles professionnels et sociaux, mais
liberté quand même de réinventer,
Partition d'une œuvre musicale utopique,
Architecture mouvante, construction en devenir.
Dimensions, étages, passerelles, entrelacs, clefs de sol, clefs de fa et
clefs d'ut à notre sauce,
Polyphonie, plein de petits airs, grands bonheurs,
Engagement, sens,
Merci de vous, enfants, parents, familles.

Contact

Grand air & p'tits bonheurs

39 allée du Var

31 770 Colomiers

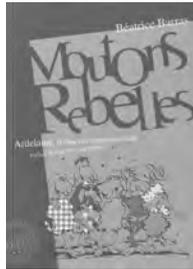
Tel : 05 61 15 16 40

Email : gapb@neuf.fr

Site : <http://gapb.free.fr/>

Blog : <http://grandaireptitsbonheurs.spaces.live.com/>

Les autres titres dans la même collection



**Béatrice Barras, *Moutons rebelles. Ardelaine, la fibre développement local*, 2003.
Préface de Jean-François Draperi**

En 1975, cinq amis, sans un sou en poche, décident de redonner vie à la dernière filature d'Ardèche tombée en ruines. Ils font aussi le pari de recréer la filière laine de leur région, ce qu'ils tiendront par la force de l'équipe et de la coopération qui demeurera le moteur essentiel de leur histoire, racontée ici.

Mais au-delà de leur témoignage, ce livre montre comment chacun, même dans les situations les plus improbables et surtout s'il ne le fait pas seul, peut reprendre du pouvoir sur sa vie.

171 pages - ISBN : 2-95201 80-0-6



**Michel Lulek, *Scions... travaillait autrement? Ambiance Bois, l'aventure d'un collectif autogéré*, nouvelle édition 2009.
Préface de Serge Latouche**

À 20 ans, au lieu de changer le monde, ils décident de changer leur vie et de créer ensemble une entreprise pour y expérimenter d'autres formes d'organisation du travail. Ce sera une scierie, Ambiance Bois, qui s'installera en 1988 sur le plateau de Millevaches dans le Limousin. De fil en aiguille, ce ne sont pas seulement les modalités classiques de la production qui seront remises en cause, mais la place que cette dernière occupe dans nos vies. Ainsi, les associés d'Ambiance Bois découvriront que « travailler autrement », c'est consommer, agir, décider et finalement « vivre autrement ».

174 pages - ISBN : 2-9520180-7-3



Béatrice Barras, *Chantier ouvert au public - Le Viel Audon, village coopératif*, 2008.

Lorsqu'au début des années 1970 quatre copains découvrent les ruines abandonnées du village ardéchois du Viel Audon et décident de lui redonner vie, ils ne savent pas ce qu'ils déclenchent. C'est le début d'une aventure qui verra passer sur ce "chantier ouvert au public" plus de 10 000 personnes qui apporteront chacune une pierre à l'édifice. Mais le Viel Audon n'est pas seulement un lieu où l'on construit. C'est aussi un lieu où l'on se construit. Le chantier devient école et les jeunes qui passent y expérimentent un "chemin de faire" pour mener leur propre route.

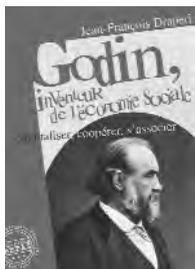
192 pages - ISBN : 2-9520180-6-5



**Samuel Deléron, Michel Lulek, Guy Pineau, *Télé millevaches. La télévision qui se mêle de ceux qui la regardent*, 2006.
Poème préface de Raoul Sangla**

Ce livre raconte l'histoire de Télé Millevaches, une télévision locale qui, parmi les premières en France, et aujourd'hui l'une des plus anciennes encore en activité, témoigne de l'appropriation par des habitants de l'outil télévisuel pour communiquer, échanger, montrer ce qui se fait sur leur territoire et porter une parole que les télévisions ignorent en général. Télévision de proximité, de pays, associative, de quelque façon qu'on l'appelle, Télé Millevaches se raconte ici à plusieurs voix. Le récit de cette aventure, qui constitue la première partie de l'ouvrage, a été écrit par un des membres de l'équipe fondatrice et complété par des entretiens avec des acteurs de cette histoire. La seconde partie resitue l'histoire de Télé Millevaches dans celle, plus large, des télévisions de proximité en France et des évolutions télévisuelles depuis vingt ans.

144 pages - ISBN : 2-9520180-3-0



Jean-François Draperi, *Godin inventeur de l'économie sociale*, 2008

Fondé par Jean-Baptiste André Godin (1817-1888), le familistère de Guise (1870-1968) apparaît aujourd'hui comme l'un des modèles les plus aboutis d'une alternative à l'entreprise capitaliste. L'objet de ce livre est de montrer qu'à travers cette formidable aventure, Godin prouve qu'il est possible de permettre à chacun de bien vivre, dans un habitat confortable et par un travail digne, où il est respecté, sans passer par la violence et sans appauvrir quiconque. En concevant cette coopérative d'habitat, de production et de consommation, et cet ensemble de mutuelles et d'associations qu'est le familistère, Godin s'inscrit en rupture aussi bien avec le père de l'organisation scientifique du travail, F. W. Taylor, qu'avec la critique du capitalisme formulée par K. Marx. Ce livre démontre qu'on peut considérer Godin comme l'un des fondateurs de l'économie sociale et sans doute le plus moderne d'entre eux.

200 pages - ISBN : 2-9520180-4-9



Michel Chaudy, *Faire des hommes libres – Boimondau et les Communautés de Travail à Valence – 1941 - 1982*, 2008.
Préface de Charles Piaget

Faire des hommes libres retrace la vie des communautés de travail créées par Marcel Barbu, à Valence, à partir de 1941. En pleine guerre, voici un fabricant de boîtiers de montre qui invente une nouvelle forme d'entreprise. Il n'est pas seulement question de fabriquer des objets et de les vendre, mais aussi de faire vivre une communauté d'hommes et de femmes qui partageront ensemble bien plus que le travail. De nombreuses expériences communautaires verront ainsi le jour. Ce livre en décrit les grandes étapes, dresse les portraits de Marcel Barbu et Marcel Mermoz, principales figures de cette aventure, raconte les difficultés de ces expériences coopératives originales et ambitieuses.

176 pages - ISBN : 2-9520180-5-7



Christophe Beau, *La Danse des ceps. Chronique de vignes en partage*, nouvelle édition 2009.

Philomène, Momo et bien d'autres sont les « héros » de cette chronique qui se lit comme on boit un bon vin ! C'est l'histoire au fil des saisons d'un vigneron qui a choisi une autre poésie du vin, une autre manière d'envisager son métier loin des tentations technologiques superflues, de soigner la vigne par des pratiques de bon sens et une agriculture biodynamique sans dogmatisme. C'est aussi le choix de vivre un vrai lien producteur-consommateurs autour de vendanges collectives, d'une consommation coopérative et d'une propriété collective (SCI).

136 pages - ISBN : 2-9520180-8-1

Elisabeth Bost, *Aux entrepreneurs associés. La coopérative d'activités et d'emploi*, 2011.

Préface de Hugues Sibille, postface de Jean-François Draperi

Dans ce monde où le capitalisme ne cesse de détruire les relations humaines, est-il encore envisageable d'associer ces deux termes : travail et rêve ? C'est ce qu'affirme avec force Elisabeth Bost, à l'origine de la création d'une forme originale d'entrepreneuriat : les coopératives d'activités et d'emploi.

Rassemblant plusieurs milliers d'entrepreneurs-salariés, ces jeunes structures de l'économie sociale et solidaire font chaque jour de nouveaux adeptes, des individus désireux de vivre de leur savoir-faire et animés de cette idée simple qu'ensemble on est plus fort que tout seul. S'appuyer sur la force du collectif pour développer son activité économique, recréer des solidarités sociales, c'est-à-dire faire passer l'épanouissement par la coopération, n'est-ce pas une voie pour rêver le travail ? Illustré de nombreux témoignages, cet ouvrage appréhende le fonctionnement pratique des coopératives d'activités et d'emploi comme le projet politique qui les sous-tend.

204 pages - ISBN : 978-2-919272-01-3